

Journal d'un Hacker

Ylian Estevez et les Anonymous

Maxime Frantini

Roman

Du même Auteur

L'héritage Pastor Raspail (2003)

L'ombre et la lumière (2011)

La détermination du Fennec (2011)

À mes enfants et mes amis sans lesquels cet ouvrage n'aurait jamais pu s'extirper de l'univers conventionnel qui nous étreint, et parvenir entre vos mains. A ma muse qui est la première groupie d'Ylian, à mon père dont les yeux sont toujours aussi perçants, et à ma mère qui m'a donné l'amour des livres.

Maxime Frantini

« La liberté ne connaît pas de frontières, il suffit qu'une voix s'élève et appelle à la liberté dans un pays, pour redonner courage à ceux qui sont à l'autre bout du monde. »

Kofi Annan

Net is a free nation

Illustration : Fanny Alibi

Copyright Maxime Frantini 2012, tous droits réservés.

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 979-10-91116-02-2

Note aux lecteurs

Ce livre est autoédité. Ce signifie qu'aucun éditeur ne l'a considéré comme étant compatible avec son contenu éditorial.

Cela comporte quelques inconvénients parmi lesquels des coquilles ayant échappé à ma vigilance et pour lesquelles je présente mes excuses, ou une certaine difficulté à trouver cet ouvrage en tête de gondole dans les grandes surfaces culturelles ou dans les librairies.

Cela offre aussi au lecteur la possibilité de pénétrer dans un univers différent de ce que peut lui proposer l'édition traditionnelle, une liberté de ton et le traitement de sujets assez dérangeants pour ne pas dire opaques.

Mais surtout, cela réduit l'espace entre l'auteur et ses lecteurs. Lorsqu'un livre imprimé est acheté, c'est moi qui le conditionne, qui l'expédie, et je n'oublie jamais une petite dédicace sur la page réservée à cet effet.

Mes lecteurs m'écrivent via un site Internet que j'ai moi-même conçu et que je gère directement, tout comme ma page sur Facebook. Et je réponds à leurs questions.

Entre eux et moi, il s'est tissé au fil des mois un lien qui n'est possible que par la proximité propre à cette façon d'éditer un ouvrage.

Je les remercie donc d'avoir fait l'effort, car s'en est un, de s'être aventuré au-delà des chemins jalonnés de l'édition très médiatisée et d'avoir donné une existence au personnage d'Ylian Estevez auquel je n'ai donné que la vie.

Maxime Frantini

Hacker

Je suis un pirate, un flibustier électronique, ce qu'il est convenu d'appeler, de nos jours, un hacker.

Je suis né de ce temps où vous avez sacrifié vos idéaux de liberté et de justice pour les bienfaisantes douceurs marchandes du confort technologique, de ces heures sombres où, pétris d'auto-culpabilité comme dégoulinant de suffisance, vous avez engendré des enfants-rois tyranniques et égocentriques, superficiels et incultes, ces êtres éperdus de repères qui, à force de vous chercher en vain, sont devenus, par une perverse ironie, mes meilleurs sujets.

Je suis le fruit de l'arbre génétiquement modifié de votre civilisation, la peste qui envahit votre eldorado de silice. Je suis de cette génération qui vous a vu virtualisés, intoxiqués par vos écrans et vos téléphones, vos médias et vos courriers électroniques, vaincus par la facilité et le pouvoir de l'argent, par le premier virus à comprendre qu'en mutant, il vous aliénait, vous soumettait, vous touchait à l'amour et vous obligeait à cacher votre honte dans des sacs en latex. Je suis votre Sida, le fils bâtard de vos tares de ferrite, le termite de vos chênes, le cancer de votre agrément coupable.

Enfant, vous m'avez fatigué de vos discours pompeux, vous m'avez gavé comme un vulgaire canard d'un savoir inutile, diffusé sans passion, comme si la culture n'était pour vous qu'un fardeau dont il fallait vous débarrasser. Plus intelligent que la plupart d'entre vous, j'ai eu le tort de le montrer, vous m'avez puni de votre mépris, de l'arrogante prétention que vous donnaient l'âge et la position dominante, vous m'avez exclu, vous avez fait de moi l'électron libre de votre monde atomisé.

Mais en vous prostituant aux puces, aux écrans et aux réseaux qui rythment vos jours et parfois même vos nuits, en vous adonnant à la technologie comme à cet opium du peuple qu'aurait jaloué Karl Marx lui-même, inévitable, infaillible, international, universel, vous m'avez créé, vous avez fait de moi votre crime, votre sentence et votre bourreau.

Au début, je vous ai amusé. J'étais un petit génie, vous me trouviez pittoresque. Mais lorsque vous avez envahi mon monde avec votre

argent, votre commerce électronique, lorsque vos bourses, vos administrations, vos médias y ont vu un nouveau nirvana, j'ai cessé d'être une curiosité pour devenir gênant, agaçant, puis une menace qu'il faut éradiquer.

Mais je suis un hacker, libre comme vous ne le serez jamais, par vous incontrôlable, pour vous incompréhensible, parce que dans ce monde électronique que vous avez créé, je suis beaucoup plus fort que vous.

Désormais, vous êtes ici chez moi, je vous tolère jusqu'à un certain point, ensuite, je frappe, sans maudire, sans mot dire. Je lutte pour garder cet endroit propre, au plus proche de l'idéal pur et gratuit de sa genèse, vide de votre avidité, protégé de votre folie, de vos armées, de vos lois insensées et de ce bon droit que vous avez kidnappé et dont vous vous êtes autoproclamés les garants.

Mon nom est Ylian Estevez, vous êtes devenus cyber dépendants. Désormais, je suis votre cauchemar.

Ylian Estevez

Net is a free nation

I

Beaucoup de gens attendent toute leur vie l'occasion d'être bon — à leur manière (Friedrich Nietzsche – Humain, trop humain)

14 novembre, 10h

J'imaginai Mark Benson, d'humeur joviale, traversant d'un pas pressé les couloirs du bâtiment D, pôle financier du FBI. Il aurait passé un excellent week-end : partie de pêche entre amis, barbecue et soirée détente dans sa maison calme du New Jersey. Ressourcé, il se sentirait prêt à affronter les tracasseries quotidiennes avec détermination.

Mark Benson est un homme corpulent. Ce n'est pas lui faire injure que de le décrire ainsi, c'est même un brin flatteur. Il avait depuis longtemps cessé d'observer les informations nutritionnelles sur les produits qu'il ingurgitait, en général des snacks ou des sucreries car comme moi, il était peu porté sur l'utilisation des fourneaux et des casseroles. À sa démarche d'ours dodelinant, typique du déplacement peu gracieux des obèses, on le reconnaissait de loin. Mais son caractère ombrageux et son pouvoir au sein de l'administration fédérale lui épargnaient les quolibets, nul n'avait envie d'être l'ennemi de Mark Benson.

Dans mon cas, c'est différent, je ne fais pas partie du FBI, mon activité de hacker implique même la haine qu'il me voue, ce qui m'amuse beaucoup.

Il devait profiter de cette période où les médias évoquent à longueur de journée les exploits de petits hackers attaquant des sites web, le plus souvent sans défense véritable et sans enjeux majeurs, si ce n'est le buzz que cela génèrera sur la toile. L'effervescence est à son comble dans le milieu des adolescents qui, dans la pénombre faiblement éclairée par le reflet de leurs écrans, occupent des heures innombrables à essayer de contourner les protections que l'industrie de la sécurité informatique vend à prix d'or à ses clients paniqués. Quant à savoir de quel côté se trouve la réelle compétence, cela mérite débat.

Depuis que des événements ont mis à jour des fuites d'informations au pentagone et les ont attribuées à des cyberpirates, le président des États-Unis a déclaré une guerre sans merci à cette forme de délinquance, surnoise, mais en nette croissance. Un militaire sera traduit devant la cour martiale, un éditeur de site d'information se trouve englué dans de sales histoires de mœurs et si les faits ne portent pas le sceau de la CIA, son ombre plane quand même sur cette affaire, l'entourant de l'odeur âcre des mauvais romans d'espionnage.

Et puis il y avait le fantôme de ce filtre planétaire, un grand filet pour surveiller, traquer les données et mettre fin, dans leurs espoirs du moins, à l'âge des hackers. C'était le successeur d'Echelon¹. Le procédé était le même, tout écouter, tout enregistrer, puis trier, classer et indexer, pour retrouver facilement. De fait, tous les flux de données non cryptées de l'internet étaient susceptibles d'arriver, à un moment ou à un autre, dans cette boîte noire, totalement opaque, sous contrôle du seul FBI et au mépris de toutes les règles de confidentialité. Pire, il n'avait même pas d'existence légale.

Galaxy, car tel est son nom, était capable de retenir toutes ces données. Le seul obstacle était jusqu'à présent technique. Le FBI ne contrôlant pas tous les circuits de passage des informations, seules les administrations et quelques opérateurs zélés collaboraient activement. Qu'à cela ne tienne, l'État est tout puissant et quand il ment, c'est pour la bonne cause, on ne lui en veut pas. Aussi, l'administration avait fait adopter la loi CISPA, après avoir ratifié le scandaleux ACTA, un traité international qui sous couvert de lutte anti contrefaçon, donnait aux Etats les moyens légaux de supprimer toute forme de confidentialité sur le Net. Malgré l'opposition des rares esprits éveillés de la planète, les pays de la sphère anglo-saxonne, les larbins de l'oncle Sam, l'avaient adopté sans mot dire. Depuis les armes de destruction massive en Irak, la Maison-Blanche sait qu'en invoquant la lutte contre le terrorisme, on peut faire avaler l'ignominie à ceux qui docilement déposent leurs bulletins dans les urnes.

¹ Echelon est un système d'écoute généralisée des communications conçu par la NSA dans les années 1980. Initialement utilisé dans le cadre de la guerre froide, il fut reconverti à des objectifs moins nobles d'intelligence économique après la chute du mur de Berlin.

Dès lors, les dernières lois anti pirates devaient imposer aux fournisseurs d'accès à Internet la collaboration avec l'administration, du moins aux USA. Les autres nations suivraient à leur heure. Dans les faits, cela signifiait que chacun d'entre nous ne pourrait plus écrire un message, consulter un site ou apprécier une vidéo ou une page sur Facebook sans que *Galaxy* n'en soit informé.

La bonne nouvelle, pour Benson et ses collègues, était que les budgets avaient suivi les discours de la Maison-Blanche, et ils y voyaient une bonne occasion de s'équiper avec un matériel perfectionné, mais extrêmement onéreux.

Mais la réalité des opérations se heurtait souvent à l'incompréhension des administratifs et loin de son terrain d'action préféré, Benson devait se battre pour débloquer ses commandes auprès de gratte-papiers chargés, pour leur part, d'une autre guerre lancée contre les dépenses de l'État. Sur ce que j'ai pu lire au gré de mes visites importunes dans les boîtes mail des gens du FBI, le phénomène est courant.

Il n'avait manifestement aucun goût pour ce genre de sujets. Benson, c'est le genre de type à aimer l'action, le terrain, la traque. C'est un chasseur, le gros, un pisteur, et il aurait été aussi bien aux narcotiques ou à l'immigration. Il était tenace, roublard, impitoyable. C'est comme si, conscient d'avoir une vie insignifiante, il s'acharnait à mettre les autres au niveau. Rarement les termes « abus de pouvoir » ou « abus de position dominante » avaient aussi bien collé à un être de chair.

Il tenait absolument au matériel qui faisait l'objet de toutes ses attentions, et considérait donc que cela valait bien une intervention. Grâce aux largesses de la présidence, il avait pu faire l'acquisition d'un équipement rare et terriblement efficace : des appareils pour scanner les signaux des téléphones mobiles et des ondes *WIFI*, des *analyseurs de protocole* perfectionnés, des bijoux de caméras miniatures à haute définition, des micros, et de redoutables boîtiers de décryptage, tout un arsenal créé pour la CIA et pour lui par une petite entreprise de Boston, du travail d'orfèvre réalisé par d'authentiques génies de l'électronique.

En fermant les yeux, je peux voir la scène d'ici.

Il a pénétré dans le bureau de Jack Denilson, son papier à la main, a légèrement toisé le longiligne bureaucrate au regard pauvre, l'a salué brièvement, puis il a exhibé sa feuille.

— Jack, dit-il, ceci est une commande, exécutoire sur les crédits du 5 novembre, et sur laquelle j'ai un souci. Elle a été passée sur le système informatique par l'un de mes collaborateurs voici deux mois, je l'ai validée sur ce système le jour même, et depuis, elle apparaît comme étant chez vous. J'ai écrit plusieurs fois au fournisseur et il m'a répondu n'avoir rien reçu. Ça ne peut pas durer, Jack nous avons besoin de ces appareils pour toutes les opérations que l'on nous demande en ce moment, les gars doivent travailler avec rien, et ce matériel, c'est la clé d'au moins trois affaires sur quatre. Tu ne te rends pas compte, Jack, on ne commande pas ce genre d'instruments comme des ramettes de papier. Ce sont des équipements conçus pour la CIA et pour nous, exclusivement, en petites unités, réclamant une technologie de pointe et fabriqués en tout petit nombre. On doit chouchouter ces fournisseurs parce que sans eux, on ne peut pas se battre à armes égales avec les cybercriminels.

— Tu es bien remonté, Mark. Je comprends ton souci, mais nous avons tous les nôtres, et ils n'ont pas le même nom. D'ailleurs, tu tombes bien, j'allais venir te voir car nous avons également un problème grave. Il y a quelques jours, nous avons perdu un des cinq comptes en banque que nous utilisons quotidiennement. Vidé, d'un coup ! Nous avons lancé une demande d'enquête et jusqu'à ce jour, rien. Mais ce matin, j'ai reçu un appel d'un de tes enquêteurs qui m'a expliqué que les fonds ont été versés à diverses associations caritatives.

Surpris, Mark Benson demanda quelques détails et promit de s'intéresser de plus près à la question.

— Ça concerne de grosses sommes ?

— Plus d'un million de dollars.

Mark Benson grimaça. Cette affaire se présentait mal, il allait encore devoir fournir des explications avant d'en avoir lui-même. Il en allait toujours ainsi dans son métier : il fallait rassurer vite tandis que les enquêtes duraient souvent des mois ou des années.

— Du coup, Mark, nos commandes en cours sont bloquées jusqu'à ce qu'on puisse rectifier tout ça.

— Et pour la mienne, elle date d'avant ce problème, non ? demanda Mark, désabusé, et qui voyait déjà s'enfuir tout le bénéfice de son week-end de détente.

— Je vais regarder.

Jack Denilson a mis ses lunettes, prenant délicatement le papier que lui tendait Benson, et l'a observé avec attention.

— Oui, oui, dit-il. Traceurs, scanners hertziens, analyseurs haute capacité, micro caméras IP, je me souviens très bien. J'ai signé cette commande il y a un moment déjà.

— Impossible, l'ordinateur prétend qu'elle est toujours bloquée chez toi.

— Non, il se trompe.

Denilson s'activa sur le clavier de son ordinateur et quelques instants plus tard, il dut admettre que le système comptable donnait raison au directeur des opérations cyber crime du FBI.

— Je ne comprends pas, avoua-t-il, c'est vraiment étrange, toutes ces anomalies ces jours-ci.

Très agacé, Benson arracha la commande imprimée des mains du financier et chercha le numéro de téléphone du fournisseur. Il l'appela et tomba sur une assistante l'informant de l'indisponibilité de son patron.

— Trouvez-le-moi, insista Mark Benson, et demandez-lui de me rappeler dans la minute.

Il rappela dans la minute.

— Matthew, où est ma commande ? demanda Benson. Je suis dans le bureau du directeur financier et il me dit l'avoir signé il y a des semaines.

— Bien sûr, elle a été livrée il y a plusieurs jours.

— Je n'ai rien reçu. Et pourquoi dans ce cas m'avoir dit par email que vous n'aviez pas de nouvelles de cette commande.

— Pardon ? Je n'ai jamais écrit ça. Au contraire, je vous ai envoyé un message pour que vous me confirmiez l'adresse de livraison que je trouvais un peu exotique, chez un transporteur dans l'Arkansas.

— Et je vous ai répondu ?

— Oui, par la messagerie sécurisée, comme d'habitude.

— Donnez-moi l'adresse ! ordonna Mark Benson.

Le téléphone coincé entre sa tête et son épaule, il fit signe à Jack Denilson de lui passer un crayon. Sur un coin de la commande, il inscrivit le nom du transporteur qui avait, en principe, dû recevoir son matériel. C'est alors qu'il prêta attention au stylo bleu acier qu'il tenait dans sa main.

Il raccrocha brusquement.

— Jack, demanda-t-il, d'où tenez-vous ce stylo ?

— C'est un cadeau d'entreprise, on l'a eu ces jours-ci, on en reçoit souvent de la part de fournisseurs qui veulent s'attirer nos bonnes grâces.

— Nous ?

— Oui, tout l'étage en a eu un, dans une jolie enveloppe à son nom.

Mark Benson sentit un poids énorme sur son crâne.

— Tu peux me dire ce qu'il y a écrit sur le stylo ?

— Oui, je l'ai devant les yeux à longueur de journée. Ylian Estevez, transport de fonds. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Cela signifie que tu t'es trompé, Jack. Ton problème est mon problème, ils portent le même nom : Ylian Estevez.

Sans donner d'autres explications qui s'avéreraient de toute façon inutiles, il fonça vers l'ascenseur et attendit fébrilement d'atteindre son sous-sol. Là, il avisa l'un des jeunes collaborateurs spécialisés qui travaillaient dans équipe.

— Norman, je veux tout savoir sur ce stylo. Qui l'a fabriqué, par qui il a été commandé, payé, tout. Et je veux aussi que vous appeliez la société de transport que j'ai noté sur cette commande, c'est elle qui a été livrée par cet abruti de Matthews.

Norman Hyatt était un jeune ingénieur brillant. C'était un garçon fin, assez élégant, aux allures bourgeoises. Il portait une paire de lunettes cerclées de métal qui disparaissait par endroits sous une dense chevelure brune. Son regard vif respirait l'intelligence, mais le reste de son visage nuançait cet esprit. Les lèvres pincées, souvent décalées sur la droite, le nez souple qui suivait le mouvement, et surtout les paupières à demi fermées trahissaient une timidité malade.

Passionné d'informatique, il faisait partie des techniciens ayant suivi une filière technologique avant de s'engager dans la police. Originaire de Denver, il n'y appréciait pas la mentalité trop industrielle. Très tôt, il avait manifesté des aptitudes intellectuelles supérieures au commun et dans le quartier populaire où habitaient ses parents, cela lui avait attiré les moqueries de ses camarades. Contrairement à son père, chauffeur routier taciturne mais souvent absent, il manquait de personnalité, il se sentait à l'étroit dans cette jeunesse où l'étiquette d'intello lui collait à la peau comme une étoile jaune. Il avait fini dans le Massachussetts, au prestigieux MIT. Sa passion pour l'informatique et son côté respectueux de tous l'avaient naturellement conduit au FBI. Il y avait trouvé les conditions pour s'épanouir, même s'il demeurait dans l'ombre du directeur de l'unité Cyber Crime.

Mark Benson s'enferma dans son bureau et tenta de libérer son esprit de l'obsédante affaire qui lui tombait dessus. Des fonds du FBI avaient été détournés devant son nez et une de ses commandes portant sur du matériel ultra perfectionné avait été volée. Le préjudice n'était pas tant financier que technique car un tel matériel entre de mauvaises mains pouvait s'avérer terriblement dangereux, et ses mains étaient les plus redoutables qui soient. Je le fatiguais, c'est certain, j'étais pour lui comme une crise de goutte ou un herpès, un truc pénible et récurrent, qui vous obsède quand il est là puis qui se permet de disparaître pour que la morsure soit de nouveau pénible à son retour.

Il entreprit de rédiger une feuille de route pour lancer ses plus brillants éléments sur cette affaire. Il terminait à peine lorsque le Norman entra.

— J'ai vos informations, patron.

— Allez-y, Norman, annoncez-moi les dégâts.

— La société de transport a reçu ordre de livrer le colis qu'ils ont reçu la semaine dernière au Mexique. On a cherché la trace mais pour le moment, on ne l'a pas trouvée.

— Et on ne la trouvera sans doute pas. Continuez, Norman.

— Les stylos ont été réalisés par une petite société de marketing à New York. Ils ont reçu une commande par Internet et ont effectué la livraison ici, dans des enveloppes nominatives suivant un fichier qu'ils ont reçu en même temps. J'ai recherché le nom, c'est une fausse identité, un certain Charlie Brown.

— L'enfoiré. On a donc perdu sa trace.

— Ah, pas sûr, patron, s'enthousiasma Norman. La société de marketing dispose d'un système de vérification des cartes bancaires, et la carte est valide, ce qui signifie que les stylos ont été achetés par quelqu'un qui dispose d'une vraie carte et d'un vrai compte en banque, qui plus est, aux États-Unis.

Jack Benson ouvrit son portefeuille.

— Vous avez le numéro de la carte, Norman ?

— Oui patron.

— Elle se termine par les chiffres 4387 ?

— Oui, pourquoi ?

— Parce que c'est la mienne, imbécile ! hurla Mark Benson en lui jetant sa Mastercard au visage.

Rien ne dit que les choses se sont passées comme ça, mais au vu des résultats, c'est ainsi que je les imagine. J'aime bien mettre en scène le désarroi de mes petits amis de Washington, je trouve ça plus vivant. Bien sûr, ce n'est qu'un journal, mais si je ne devais recenser que les faits, il serait aussi ennuyeux que ces grandes feuilles de papier qu'on lit dans le métro, enfin, qu'on lisait, maintenant, il y a l'Ipad, il y a Kindle, il y a tant de moyens pour s'informer sans se tâcher les mains.

Ce qui m'intéresse, c'est plutôt de les révéler, de mettre en situation les personnages, de décrire leurs environnements, leurs erreurs, leurs travers. Raconter les faits, voilà l'objet de ce journal, c'est un conte de faits. Mais ne vous y trompez pas, vous n'y trouverez pas de princesse et d'enchanteur, le décor, c'est le net, et sur

cette immense bande passante, il y a les *users*, vous, ceux qui veulent se faire un max de fric, eux, ceux qui protègent les avides, eux aussi, et puis nous, les hackers, les empêcheurs de penser en rond, la friture sur la ligne, le coucou dans le nid, tout ce qui pique les canapés de leurs plats sans avoir été invité au banquet.

14 novembre, 15h

Installé au bord de la plage, je consultais avec nonchalance mon ordinateur posé près de moi à l'ombre d'un parasol. De petits cadrans d'informations s'agitaient dans tous les sens et je les observais de façon intermittente, tout en profitant du soleil mexicain.

J'interpellai le serveur.

— Dites, le café, vous êtes-sur que c'est du commerce équitable ?

— Ça dépend pour qui, senior. Pour le producteur, oui, mais pour le consommateur, c'est peut-être pas très équitable.

— Je confirme, il est affreusement mauvais.

— Désolé, senior, dit le serveur en souriant, ici, on est meilleur pour les cocktails glacés que pour les boissons chaudes.

— Alors amenez-moi une Margarita ! enjoignis-je.

— De suite, vous allez voir, elle est très équitable.

Sur l'écran, mes petits cadrans s'affolaient. De temps à autre, j'appuyais sur une touche du clavier de mon portable pour afficher une autre fenêtre. Au total, des centaines de petits composants synthétisaient l'activité des micro-logiciels espions, les Nacites, que j'avais éparpillés un peu partout sur la planète, dans les banques, dans des compagnies importantes, dans les ministères ou les administrations majeures.

Chacun de ces petits cadrans avait une histoire. Parfois, il avait atteint son objectif par hasard, par l'œuvre de la curiosité d'un employé qui sans le savoir avait laissé pénétrer dans le système l'une de ces petites merveilles délicieusement programmées pour écouter, filtrer et relayer ce qui importait.

Dans d'autres cas, j'avais soigneusement élaboré la stratégie grâce à laquelle il avait pénétré un système.

Dans quelques rares circonstances, toutefois, je m'étais accordé le droit à l'humanité et mes petits espions étaient chargés de traquer la présence de programmes malveillants. J'en limite toutefois l'usage à des causes que j'affectionne, des associations sans défense devant le pouvoir du FBI ou des cyber-polices du monde, notamment ces « cyber squads » qui collaborent avec les gars de Benson partout sur le globe. Je me dis que tout ce qui nuit aux policiers du net me sera un jour bénéfique. D'ailleurs, cela s'avère souvent exact car lorsqu'il me faut augmenter mes ressources, mes précieux auxiliaires m'offrent l'opportunité d'utiliser celles de ces ordinateurs, amis malgré eux. Peut être que toi aussi, ami lecteur, lorsque tu enveloppes ton corps dans le manteau protecteur de tes sueurs nocturnes en laissant à ton ordi le soin de t'abreuver en œuvres culturelles, sans le savoir, tu contribues à mes folles escapades. Chaque Nacite installé sur un ordinateur, ami ou ennemi, peut potentiellement être activé en conjonction avec les autres pour une opération commune de grande envergure. Ça peut servir.

Loin d'être des programmes statiques, ils sont au contraire très vivants. Ils savent où chercher des instructions soit générales, soit propres à l'environnement où ils ont élu domicile. Ainsi, certains se focalisent sur des informations bancaires, d'autres sur des données plus techniques, diplomatiques ou commerciales. Il y a peu de limites au champ d'investigation de ces petits curieux numériques. Ils vont lire leurs instructions sur Internet et savent dès lors quoi chercher, quoi ignorer, et de façon générale, quoi faire. Lorsque je juge l'un d'eux improductif, je lui donne simplement pour instruction de s'autodétruire. Dans mon empire, les soldats sont kamikazes.

J'ai tout lieu d'être satisfait du rendement de ma petite armée. Mais ma plus grande fierté tient au cœur même des micros-espions. Ils sont issus d'une technologie selon laquelle les programmes émettent des données ou les reçoivent en les mélangeant au flux émis par les logiciels légalement installés sur les ordinateurs des cibles. Ainsi, le fait de consulter une page web ou de lire un message électronique est une porte ouverte pour que les micros-espions s'activent et transmettent les informations qu'ils ont patiemment collectées. Cette technologie mélangeant les transmissions virales et techniques de logiciel réseau rend mes petits associés totalement indétectables par les systèmes de protection les plus perfectionnés.

Lorsqu'un module est repéré, il s'autodétruit. À ce jour, personne n'a décelé mes mouchards, personne n'en connaît les secrets, je joue sur du velours.

À l'ombre de mon parasol, j'étais affalé sur ma chaise de toile, satisfait. J'avais fait sortir la commande de Benson du territoire des États-Unis, elle avait transité par le Canada pour finalement revenir dans le Delaware, puis enfin dans l'Arizona. Cela avait été un jeu d'enfant. Ces cartons représentaient un authentique trésor, le nec plus ultra en matière de technologie anti-piratage. Ces équipements n'étaient pas vendus ? Qu'importe ! J'étais allé les chercher là où ils se trouvaient. À présent, il fallait retourner dans le pays de l'oncle Sam, j'étais excité à l'idée de découvrir les beaux cadeaux offerts par le directeur de la cyber-division du FBI.

Il ne me restait plus que quelques heures de congés. Allongé sur ma chaise, le visage caressé par le vent salé, j'ai pensé à Léa. Ces quelques jours de vacances avaient paru bien fades en son absence. Les mois se succédaient sans que nous puissions trouver une solution à cette destinée qui s'acharnait à nous séparer. J'aurais donné cher en échange de quelques jours au soleil avec elle. Mais comment vivre auprès d'une star attirant sur elle tous les regards lorsque l'on est Ylian Estevez, le pirate informatique le plus recherché de la planète.

J'ai toujours été solitaire. Je ne m'explique pas réellement pourquoi l'homme est tellement attiré par les autres. Lorsque je vais à la plage, je m'installe le plus loin possible des gens, je donne au rayon de ma tranquillité la plus forte valeur possible. Mais croyez le ou non, il y a toujours des abrutis pour venir trouer mon cercle d'intimité, me faire profiter des cris de leurs gosses, des nichons de leurs femmes, des pathétiques Jokaris où leurs mauvaises graisses dodelinent en toute liberté, de leurs bruits, de leur huile solaire, bref d'eux. Je sais qu'il n'aimait pas que l'on prenne cette phrase au pied de la lettre, mais Sartre avait raison, l'enfer, c'est les autres. Et lui compris parce qu'après tout, je me moque aussi de ce qu'aimait Sartre, il est trop mort pour que cela puisse me gêner.

Je compte quelques rares connaissances sur le Net, mais dans le monde réel, je ne fréquente personne, à part Léa. Elle seule ne m'insupporte pas. Même ma mère, que je n'ai pas revue depuis des années, me fatigue lorsque je lui rends visite. Je ne passe qu'en coup

de vent parce qu'après une heure, les sujets intéressants ont été abordés, les autres n'ont aucun intérêt et en réalité, je souffre d'une allergie chronique à l'ennui. Je ne suis pas diplomate, quand on me raconte ses malheurs, j'ai juste envie de fuir, je crois que dans mon ADN, il manque quelques morceaux du côté de l'interaction sociale.

Mais avec Léa, c'est différent. Elle apaise cette sourde colère qui coule dans mes veines. Nous avions dix ans lorsque mon père est mort, elle n'avait pas les mots, mais ses yeux pleuraient avec les miens. Je n'ai jamais oublié, elle a obtenu un statut privilégié en ce temps là.

Pourtant, nous nous voyons très peu. Lorsqu'elle a été emportée par le tourbillon médiatique que son talent mérite, j'ai dû m'écarter, pour notre sécurité à tous deux. Elle est devenue star, fait le tour des télévisions, des journaux, c'est tout juste si les photographes n'étaient pas cachés sous son lit. Moi, j'avais déjà rompu le voile de la légalité, je n'ai pas tardé à entrer dans la clandestinité, utilisant dès lors mes connaissances pour obtenir ce que je désire, le plus naturellement du monde : la liberté.

15 novembre, 6h

Prendre l'avion le matin, c'est supposé procurer des avantages. Les voyageurs peuvent continuer leur nuit, et me laisser en paix.

Souvent c'est le cas, mais ce matin-là, il ne fallait pas envisager de jouer à la loterie, ce n'était pas jour de chance.

J'étais installé sur l'aile droite, côté hublot. À côté de moi, un gros, une sorte de Linebacker de football. Je m'étonne déjà qu'il ait pu s'installer dans le siège de seconde classe sans chausse-pied, et je craignais qu'il ne puisse en sortir sans arracher les accoudoirs.

Du coup, la promiscuité était à la limite du supportable et j'enrageais déjà, d'autant que cette masse de viande risquait de m'empêcher d'installer mon notebook et mes accessoires sur la tablette.

Je lâchai un long soupir et empoignai un magazine. Bien que feignant de m'intéresser aux nouvelles gammes d'ordinateurs sortis par un constructeur dont je ne citerai pas le nom car il ne mérite aucune forme de publicité de ma part, mais dont le logo représente une pomme croquée, je repensais à ce pauvre gars. J'avais la chance

d'être son opposé. Je correspondais à merveille aux normes suivant lesquelles avaient été conçus les sièges de l'avion. Lui, par contre, devait se trouver confronté quotidiennement à l'inconfort que sa morphologie lui imposait, juste parce qu'il n'était pas dans cette norme. Je me dis qu'à sa place, j'aurais été aigri, furieux, même révolté. Je songeais alors à Mark Benson. Peut-être qu'après tout, s'il n'avait pas eu ce problème de poids, il aurait été un charmant garçon ? Je chassais cette idée, c'était un salaud, et même avec les attentions les plus poussées des experts Weight Watchers, il serait resté un salaud.

L'avion ronronnait et les minutes s'égrenaient avec la lenteur d'un film de Bergman. J'essayais de me concentrer mais n'y parvenais pas. Le carcan de cette journée continuait. Devant moi, deux perruques grises à peau fripée s'étaient lancées un défi de décibels, racontant sans trêve les malheurs du petit fils qui faisait de l'eczéma, de la fille que le mari délaissait – probablement que la perspective de ressemblance avec sa mère lui avait ôté toute forme de désir charnel – et des varices qui lui alourdissaient les jambes.

Impossible de reprendre mon code, il fallait un minimum de concentration et les envies de meurtre n'y sont pas favorables. Mon voisin m'interpella.

— Monsieur ? Cela ne vous dérange pas de baisser le rideau du hublot ? La lumière me tape sur le visage.

En effet, l'aube est terrible au dessus des nuages et son visage offrant plus de surface au soleil que le mien, il en souffrait davantage. Sans un mot, je m'exécutai, lui procurant ainsi une ombre bienvenue.

— À présent, si les chouettes de devant fermaient leur gueule, je pourrais peut-être dormir un peu ! lança t-il assez fort pour les cinq rangées alentour. Après tout, on s'en fout de la sécheresse vaginale de fifille et des bas de contention de mémère !

J'esquissai un sourire. Il me plaisait, au fond, ce gars là. On peut être gros et m'être sympathique, finalement !

15 novembre, 8h30

Englué dans la longue cohorte de voyageurs fatigués qui patientaient aux kiosques de l'immigration, j'essayais de combler le temps qui s'éternisait. Je songeais à ces époques pas si lointaines où prendre l'avion était une aventure excitante, pleine de charme et d'émotion. Les aérogaes étaient des terres de liberté et les promenades dans les rayons des *duty free shops* garantissaient une expérience unique. Les passagers étaient chouchoutés par les hôtesse

souriantes, l'on engloutissait des plats simples mais appréciés de tous, et sans les bouteilles miniatures, les couverts en inox glacés et les serviettes de papier décorées aux couleurs de la compagnie, on aurait pu croire à la dégustation d'un plateau télé, les pieds dans les chaussons, les yeux rivés sur un film récent offert aux voyageurs privilégiés.

Le personnel vous servait comme dans un rêve, le ronronnement des moteurs faisait écho aux compilations de jazz ou de classique qui s'échappaient des écouteurs, le client était roi, s'attribuant le pouvoir de planer douillettement en échappant à l'attraction terrestre. Mais ce temps-là était loin, les mots sécurité et rentabilité régnaient à présent en maîtres sur les voies aériennes.

Si l'aéroport était sans doute, partout dans le monde, la façon la plus difficile d'entrer dans un pays, cette vérité se démultipliait dès lors qu'elle concernait les États-Unis d'Amérique.

Sous les affiches de bienvenue représentant une famille d'Américains modèles, dents blanches et cols en V, des vigiles aux mines patibulaires traînaient leurs abdominaux gonflés à la *Budweiser*, le regard glauque, cherchant la moindre erreur chez l'envahisseur épuisé, prêts à aboyer à la place du chien tenu en laisse serrée qu'ils gardaient à leurs pieds et qui, pour sa part, avait le mérite d'avoir une muselière.

J'étais détendu. Recherché depuis longtemps par les polices des principaux pays civilisés, j'avais vu, au fil des années, se durcir les procédures de sécurité, naître les fichiers d'identification systématique, les passeports biométriques, toute cette toile d'araignée qui, initialement créée pour lutter contre le terrorisme, compliquait à l'extrême les déplacements de tous ceux qui, comme moi, luttaients pour conserver une liberté que d'autres lui confisqueraient bien volontiers.

L'arsenal informatique était tel que, normalement, il était impossible de passer à travers les mailles du filet. Pour un étranger, nul espoir d'entrer chez l'oncle Sam sans un passeport électronique ou un modèle à lecture optique censé faciliter la tâche des fonctionnaires les plus zélés. Ainsi, toute personne entrant aux États-Unis était fichée, et ses allers et retours s'inscrivaient comme un journal intime à destination du très sérieux service de l'immigration.

Terre d'accueil et de melting-pot, l'Amérique avait toujours cultivé cet étrange paradoxe, d'Ellis Island à Kennedy Airport, d'inviter le monde à sa table mais de déployer des moyens considérables pour refuser aux indésirables l'accès au buffet.

Pour moi cependant, tout ceci n'était qu'une formalité. Ma seule préoccupation était d'éviter les caméras de surveillance qui pullulaient, c'était devenu une habitude, presque un réflexe, car je n'avais rien de précis à craindre. Certes mes passeports étaient faux, mais ils m'avaient été délivrés par les organismes les plus officiels et j'avais renseigné avec soin les fiches correspondantes dans le fichier original de l'administration américaine. Être le pirate informatique prétendument le plus doué de sa génération apporte son lot de petites compensations.

J'avais des papiers légaux de plusieurs pays. Parfois, ils n'avaient guère été difficiles à obtenir. En France, par exemple, il suffit de remplir un formulaire disponible sur le Net et de fournir un acte de naissance, lequel est transmis sur simple demande par le service d'Etat-civil de chaque mairie, par courrier, sans que rien ne permette de vérifier l'identité du demandeur. Ajoutez une justificatif de domicile, qui n'est pas le document le plus complexe à récupérer, deux photographies, et portez le tout à la mairie d'à côté. Vous obtiendrez un document parfaitement légal qui vous simplifiera grandement l'obtention, par la suite, d'un passeport sécurisé. Pourquoi s'embêter à faire des faux papiers lorsque qu'il est si simple d'en posséder d'authentiques ?

Cette fois, j'utilisais l'un de mes passeports américains. J'en ai plusieurs, tous portent le nom d'un ancien président des États-Unis et le prénom d'un autre. J'avais trouvé amusant de me nommer tantôt Abraham Carter, tantôt Jimmy Lincoln, tantôt Thomas Ford, tantôt Gérard Jefferson.

J'étais souriant en franchissant à mon tour le portillon ouvrant sur l'aérogare. Les malabars de l'immigration ne sont pas toujours très futés, mais ils ont quelque chose de physiquement déstabilisant. Cela rendait encore plus agréable d'entrer au nez et à la barbe de ces molosses soumis aux ordres.

15 novembre, 9h30

Je déposai mon sac de voyage dans l'entrée de mon appartement New-Yorkais. Il n'était guère spacieux, un maigre coin cuisine entaillant l'angle d'une pièce presque carrée meublée d'un Futon, d'une grande table bardée de câbles et d'une armoire dégueulant d'objets et de fringues.

« Il faudrait appeler la femme de ménage ! » songeai-je.

J'étais fatigué. Le réveil matinal avait sonné le glas de l'euphorie mexicaine. J'entrai dans la salle d'eau et observai ma mine dans la glace. Le reflet me renvoya l'image d'un type de vingt-cinq ans, au teint grisé par une hygiène de vie pour le moins perfectible, aux joues creusées, aux yeux cernés, aux pupilles noires comme le reflet de mon âme.

Je lançai un regard de dépit à ce miroir. J'avais presque de la compassion pour ce pauvre garçon dont l'existence affichait une telle constance à le mener nulle part. Pas d'avenir, pas de projets, même pas de rêves, juste une certitude, celle d'être à sa place. Le cerf est libre de toutes entraves, il va où il veut, mange quand il veut, n'a besoin de personne. Mais contrairement à moi, il n'a pas conscience d'être un gibier.

J'avais l'impression d'avoir encore maigri. La balance confirma qu'avec soixante trois kilos pour un mètre soixante-quinze, je n'étais pas taillé pour jouer au football.

Je pris une douche et m'allongeai sur le sofa, mais le sommeil n'y était pas. Je me rhabillai donc et sortis, préférant au travail une promenade matinale dans la ville qui fourmille, le charme d'un café modeste où je comblerai mon envie de sentir l'Amérique comme un américain.

Je m'élançai dans les fureurs de la ville, lunettes teintées sur le nez, capuche sur la tête, toujours la discrétion comme seconde peau. Dans les rues, les cafés, les boutiques, des milliers de caméras nous observent en permanence et relient entre-elles des informations apparemment distinctes : notre apparence, nos gestes, nos cartes de crédits, nos achats, nos goûts. Tout ceci était susceptible de se

retrouver, à un moment, dans les serveurs de *Big Brother*, la division Cyber Crime de Mark Benson.

Dans un établissement de Manhattan, je m'installai sur un tabouret de bar qui, par delà la vitre gigantesque, m'offrait, à travers les vapeurs de la fin de journée, le pouls de New York. Les odeurs de café fraîchement moulu s'échappaient des machines et se mêlaient aux arômes fruités des pâtisseries. Leurs nappes opiacées me pénétraient pour me transporter dans ces contrées exotiques où le soleil réchauffe les esclaves modernes qui s'échinent pour nous fournir notre dose quotidienne de caféine, breuvage sans lequel la plupart d'entre-nous traverserait les journées sans même les voir passer.

Mon estomac me tapa sur le ventre, comme pour me rappeler que nous avions un contrat et qu'il était temps de l'exécuter. Je commandai donc un arabica venu des plateaux andins et une pâtisserie danoise, tout un périple !

Un vacarme s'empara progressivement de la rue. Précédés par des sirènes de police, des cris, des chants, des slogans scandés s'approchèrent. Peu à peu, par la vitre de l'établissement, il fut possible d'apercevoir la tête d'un cortège de manifestants. Encore un de ces défilés d'indignés, ils étaient devenus presque quotidiens. La foule bigarrée des laissés-pour-compte de la société financière avait depuis quelques années cessé de se taire. Les rangs des exclus grossissaient et ils arpentaient le bitume dans les lieux symboliques des grandes cités, sous le regard désabusé des autres, ceux qui, parce qu'ils n'étaient pas encore dans leur situation, ne se sentaient guère concernés, et craignaient trop de le devenir pour se solidariser. Les régimes totalitaires répriment les manifestations par la violence. Mais la dictature financière n'aime pas le sang, il fait peur aux agneaux et crée des vocations de loups, c'est mauvais pour les cours de la bourse. Alors, ils préfèrent le pourrissement, comptent sur l'usure, le temps, comme sur des alliés fidèles. Il fallait simplement protéger les biens les plus importants et les institutions, empêcher de nuire. Dans le fond de la salle, un écran de télévision presque muet diffusait une chaîne d'information continue. Les cours de Wall Street défilaient eux aussi mais sur les titres qui s'affichaient au dessus, aucun mot sur les pauvres gens qui marchaient dans les rues. On parlait des sports, des conflits à l'étranger, de la santé financière de quelques entreprises de

nouvelles technologies forcément populaires, et des succès du FBI dans sa lutte contre les cybercriminels, encore deux adolescents arrêtés la veille, on ignore pourquoi, et on ne le saura probablement jamais. Pas un mot sur les manifestations. Les médias ne sont pas libres, ils participent activement à un système générant l'exclusion. On n'évoque pas la cause de ses ennemis, tout au mieux, on l'ignore.

Je m'emparai du journal qui trainait sur le comptoir. La une faisait état des gesticulations du président des États-Unis, promettant une lutte sans merci contre les pirates qui s'attaquaient la nuit aux fleurons de l'industrie américaine du commerce électronique, aux établissements financiers et aux sites du gouvernement.

On reparlait de *Wikileaks*, véritable poil à gratter des institutions, qui diffusait sans scrupule des informations confidentielles piratées sur les ordinateurs du Pentagone et avait provoqué un scandale, donnant à l'Amérique l'image désastreuse d'un pays en recul sur les questions touchant à la liberté fondamentale de l'individu. Pire, les institutions américaines s'étaient plongées dans une cyber-guerre des plus hasardeuses, un conflit ensuite aggravé par une croisade des plus impopulaires contre le téléchargement illégal, jusqu'à faire incarcérer au pays du mouton roi le mouton noir des « ayants-droits ». Pacha rendu richissime autant par son opportunisme que par les actions archaïques lancées contre les échanges directs entre internautes, le *peer to peer*, le boss de *MegaUpload* en avait été élevé au rang d'icône. Mais il ne fallait plus espérer cliquer dessus, des milliers d'internautes se sentaient orphelin du grand M sur fond jaune.

Accompagnée de moyens illimités, la politique sécuritaire de la Maison-Blanche avait aussi pris pour cible l'armée de l'ombre, les milliers de petits génies d'Internet qui, cachés derrière leur ordinateur, osaient braver l'ordre établi, seuls dans une chambre ou un studio miteux, mais membres d'une légion coordonnée par la magie du réseau, les *Anonymous*.

« Hélas inutile ! », songai-je.

Pour moi, ces opérations de hacking désordonnées sont inefficaces. Elles attirent l'attention des médias et des services de police sur une activité dont l'atout principal est la discrétion. Le déploiement de

forces promis par le président sera suivi d'effets, et cela ne peut que nuire aux activités illicites de ces jeunes génies en herbe.

Evidemment, c'est tentant. Les sites sont souvent mal protégés. Quand on fouille un peu, on s'aperçoit que certains serveurs ne sont pas mis à jour, en général, pour des mauvaises raisons, financières le plus souvent. Je me souviens d'un administrateur qui m'avait raconté cette histoire.

Il était entré dans une grande compagnie d'assurances pour s'occuper de l'administration du parc informatique. Rapidement, il s'est aperçu que les serveurs n'étaient pas mis à jour. Devant une telle énormité, et attribuant cette situation à la longue vacance du poste qu'il occupait fraîchement, il téléchargea et appliqua les correctifs. Quelques heures plus tard, tout fier, il vérifia son parc, opérationnel, et sur ce point au moins, sécurisé.

Quelle ne fut pas sa surprise de voir débarquer, une demi-heure plus tard, son directeur informatique flanqué d'une poignée d'irréductibles utilisateurs à la tête formatée bas niveau.

D'une seule voix, hostile et déterminée, les assaillants lui demandèrent ce qui provoquait le plantage soudain d'une application décennale qui fournissait je ne sais plus quel service aux agents de police (d'assurance, suivez bon sang !).

Mon pote ne fut pas long à comprendre. L'application était vétuste, probablement programmée en un langage précolombien et par un cousin de spider cochon, mais version codeur, voyez, qui ne marche pas au plafond mais sur la tête, ou ce qu'il en reste.

Toujours est-il que mon ami expliqua à la cohorte sanguine qu'il fallait savoir ce que l'on voulait. D'un côté, des serveurs vétustes mais ouverts aux quatre vents, de l'autre une sécurité au moins élémentaire.

Bien entendu, la plèbe, étanche aux enjeux réels, exigea immédiatement le retour aux anciens systèmes, faut bien qu'on bosse, dirent ces chameaux.

Mon pote s'exécuta et me narra l'affaire devant une bière glacée. Le mois suivant, et avec son accord, je m'attaquai à cette institution de l'assurance vie, décès, et tout ce qui va entre les deux. En moins de dix minutes, j'avais trouvé une valise de failles de sécurité,

normalement comblées par les correctifs disponibles, mais pas là, puisque l'application de grand-papa empêchait toute mise à jour.

C'est quand il reçut par pli anonyme le contenu de quelques-uns de ses messages personnels piqués sur sa boîte Email que le grand patron réunit son staff informatique pour demander des comptes. Il va sans dire que mon pote a pu installer les correctifs le jour même, et qu'ils ont fait redévelopper leur vieux programme.

Que vous dire, mes amis ! j'aurais pu détourner des sous, mélanger les noms et les numéros des polices, balancer les identités des personnes et les montants des assurances vies sur Facebook, publier sur le net la liste de tous les assurés de Viper, Ferrari, Porsche ou Lamborghini, ça aurait plu au fisc, ou les possesseurs de Lada, ça aurait fait rire du monde !

Mais non, j'ai fait dans le soft, dans l'humanitaire, dans le généreux, j'ai juste mis un coup de pied au fondement de ces idiots qui ne comprennent pas combien un ordinateur peut être dangereux entre de mauvaises mains, c'est comme s'ils utilisaient de la nitroglycérine pour chasser les taupes du jardin de beau papa

Et après, on dit que je suis un méchant hacker !

Bref, pour en revenir à tous ces petits attentats contre les sites web, ils faisaient trop de bruit. Je considérai donc qu'il fallait attendre quelques jours que tout ceci se calme avant de lancer quelque opération que ce soit. Lorsque le réseau aurait cessé de jouer au gendarme et au voleur, mes aptitudes pourraient s'exprimer. Car j'avais des projets et il aurait été ennuyeux que par le hasard d'un coup de filet, je me retrouve coincé par les activités d'un autre pirate.

Je décidai donc de passer la soirée loin de mon ordinateur, pour une fois. Je choisis d'aller voir un match de basket-ball, ils avaient lieu en soirée, avant de parfaire la nuit en écoutant de la musique dans un bar branché.

J'aimais me fondre dans la vie des habitants, découvrir l'âme des villes. Au Japon, j'avais assisté aux courses de Keirin et aux combats de sumo, en Allemagne, j'avais fait la fête de la bière, en Irlande, la Saint Patrick, à Rio, le carnaval. En Espagne, j'avais même assisté à une corrida, mais j'en avais détesté la barbarie inutile et l'ennui qu'il y

avait à voir un pantin danser à côté du taureau qu'il allait lâchement assassiner.

Partout où j'allais, j'essayais de trouver un peu de satisfaction dans les loisirs des gens du pays, il y a une petite révolution qui s'y produit à chaque instant. Là, j'étais ému par l'architecture, l'ambiance des rues, les couleurs, les parfums. Ici, c'était le rythme qui me dopait, ou le dépaysement qui me bouleversait. Déambuler dans les rues d'une ville méconnue, c'est toujours se mettre dans la peau d'un aventurier, on n'est pas à l'abri d'une image insolite, d'une rencontre, d'une remise en question. Qui n'a pas eu cette sensation qu'ailleurs, c'était mieux ? Personnellement, je l'ai toujours, mais jamais totalement. Il y a du bon, du moins bon, trancher serait subjectif, et pour ne pas l'être, il faudrait une immersion que je ne peux pas me permettre. Rendez-vous compte, à Paris, gare Saint Lazare, il était encore impossible, au moment où j'écrivais ces lignes, de disposer d'un accès WIFI gratuit.

Enfin là, je suis malhonnête. En vérité, il était impossible à des gens comme vous d'en bénéficier. Pour ma part, la seule question qui se posait, c'est lequel de ces accès verrouillés était le plus proche car en la matière, j'étais un véritable passe-muraille et leur sécurité était aussi étanche que l'épuiette à crabes de mon enfance.

Oui ! Car même si j'appréciais cette intégration dans le quotidien autochtone, si j'en mesurais le charme, mon seul véritable plaisir était de naviguer librement sur les lignes du monde numérique, à la façon d'un corsaire redoutable, déjouant les chausse-trappes, piégeant les grands qui se pensent protégés, trompant la vigilance des experts et jouant avec la bêtise des hommes. Je suis un cyber criminel, un artiste, je l'assume et j'en suis fier. Le net est mon océan, son immensité m'enivre, sa vigueur me tonifie, l'éternel mouvement de la vie qu'il contient me séduit, m'apostrophe ou me révolte, il est l'ultime espace libre que nous nous offrons, le dernier avant la mort annoncée de l'espèce humaine, irrévocable conséquence de ses tares. C'est pour cela que je le défends, comme d'autres protègent les enfants, les baleines ou les rives de l'Amazone. Pour rien au monde, je n'aurais aimé faire un autre métier que le mien.

Je suis rentré tard, en prenant le métro. Certes, la sécurité n'y est pas toujours optimale, mais il est plus facile de veiller sur ses propres pas. Depuis longtemps, les caméras de surveillance n'enregistraient

plus que le haut de ma capuche. Dans l'univers sombre et anonyme des couloirs, il était facile de repérer d'éventuels pisteurs. Je n'ai jamais été identifié, mais je savais qu'un jour, cela pouvait arriver. Je me tenais prêt. Je longeai les couloirs quasiment déserts et débouchai dans la rue.

Sous les lumières de la ville en partie endormie, je traversai la courte distance qui me séparait de chez moi en surfant sur les ombres glaciales de la nuit New-yorkaise. Jamais il n'y avait eu autant de mendiants, d'errants perdus profitant de la semi-obscurité pour prendre place sur le macadam. La société trépidante ne supportait plus la vue de ces exclus ayant tant espéré d'une nouvelle présidence, et qui n'avait fait qu'augmenter leurs rangs. Au pays du roi dollar, les pauvres sont une lèpre, une maladie honteuse. Ils ne sont pas rares ceux qui voudraient qu'ils disparaissent, qui les traitent de fainéants, de bons à rien, de rebuts de la civilisation.

Las de devoir se battre conjointement pour survivre, résister au harcèlement policier et affronter le regard des autres, ils avaient fini par se cacher et attendaient l'heure des talk-shows pour oser se risquer à la chaleur des bouches de métro, aux poubelles des fast-foods ou à la lumière des lampadaires.

Il était là, mon ultime être civilisé de la journée, le dernier que j'allais croiser avant des heures, parfois des jours. Enveloppé dans un manteau informe, autrefois noir, il portait un jean dont la crasse n'était pas un effet marketing de designer branché. Les trous étaient réels et lorsque les températures flirtaient constamment avec le zéro d'Anders Celcius, c'était tout sauf un agrément visuel.

Son visage ridé semblait avoir affronté les embruns d'un millier d'océans. La peau plissée sous les paupières gonflées, il avait laissé une barbe anarchique envahir son visage. Il avait posé à côté de lui une musette militaire guère plus grande qu'un sac de courses, sans doute le résidu de son passé matériel. Assis contre un lampadaire qui l'illuminait comme une grâce mère des pauvres, il redonnait espoir à toute l'humanité. Il lisait « Crime et châtiment ».

II

Nous sommes d'un temps dont la civilisation est en danger de périr par les moyens de civilisation (Friedrich Nietzsche – Humain, trop humain).

15 novembre, 9h35

Mark Benson avait réuni son équipe dans ce qu'il aimait à appeler le bureau ovale. La section d'élite du FBI, chargée des plus importantes missions en matière de cyber criminalité, était en effet regroupée dans le quartier général de Washington. Sombre et spacieuse, cette pièce était organisée comme une longue piste elliptique sur laquelle on pouvait circuler comme sur le pont d'un navire, ce qui lui avait donné son autre surnom, le vaisseau. Au centre, un immense espace subissait un dénivelé d'un mètre compensé par quatre petits escaliers situés aux points cardinaux. Les bureaux des enquêteurs, situés dans cette fosse, occupaient tout l'intérieur de cette forme géométrique surprenante. Cette position en retrait, comme l'atmosphère lumineuse tamisée qui régnait en permanence en ce lieu, accentuait la sensation de navire émanant de cet étrange endroit.

Bien que disposant de l'une des quatre pièces situées en hauteur, sur les coins de la piste, Mark Benson aimait s'adresser à ses équipes les deux bras posés sur la rampe, profitant de la hauteur pour obtenir un effet d'estrade et de supériorité, à la manière du capitaine *Bligh* d'une « *Bounty* » du XX^e siècle.

Il était accompagné d'un jeune homme que personne n'avait encore vu.

« Mesdames et messieurs, lança-t-il, l'heure est grave. Nous avons affaire une fois encore à l'un de nos plus coriaces ennemis, Estevez, vous le savez déjà, les nouvelles vont vite. Mais aujourd'hui, il est venu s'amuser jusque dans nos locaux, dans nos systèmes. Jusqu'ici, nous n'avons pas traité ce personnage de façon spéciale, nous avons suivi les affaires, parfois trouvé sa trace, Mais nous n'avons résolu aucun dossier où il apparaissait. Désormais, je veux qu'il devienne une priorité absolue, en tant que personne. Le FBI ne peut pas

continuer à se faire ridiculiser par un voyou de cette espèce, arrogant et cynique. »

Il laissa passer quelques instants pour donner un air solennel à son discours, puis reprit.

« Jenna, vous me scannez les systèmes pour découvrir comment Estevez s'y est infiltré. Attention, vous me trouvez ses mouchards mais vous ne faites rien sans mon avis, pas question qu'il les déconnecte, l'homme est gourmand, il n'est pas impossible qu'il soit encore en train de profiter de ses *Troyans*. C'est peut-être pauvre, mais c'est tout de même un lien qui nous relie à lui. On ne gâche pas cette hypothèse.

Eliott, vous me fouillez tous les systèmes officiels des pays auxquels nous avons accès. Ce type doit forcément avoir une identité, il a été inscrit dans un fichier, eu son permis de conduire, été à l'école, il est né quelque part, ce n'est pas un fantôme, tout de même.

Norman, vous me fouillez *Galaxy* pour trouver des traces de l'email qu'il a utilisé pour commander ses stylos. C'est une petite piste mais on ne sait jamais. »

Il fit de nouveau une pause et termina son allocution.

« Les pirates sont de plus en plus nombreux et de plus en plus forts. Mais nous aussi, nous nous renforçons. »

Il désigna le jeune homme debout à côté de lui.

« Je vous présente Terell Davis, il nous rejoint aujourd'hui. Norman, vous allez être son chaperon. Vous l'installez, vous l'équipez, et vous l'informez. Je veux des résultats rapides, il nous faut un plan d'action efficace dans les quarante-huit heures. Je compte sur vous pour atteindre un objectif : dans un mois jour pour jour, je veux qu'Ylian Estevez dorme en prison. »

Il tourna les talons et s'enferma dans son bureau. Un étrange silence volait dans l'immense bureau ovale aux lumières blafardes.

L'un des intérêts majeurs des Nacites réside dans leur capacité à me raconter l'histoire de ce que je ne vis pas. Norman tenait un journal, très détaillé, racontant tous les potins de la division Cyber Crime. Grâce à lui, rien de ce qui s'est passé là-bas ne m'est étranger.

15 novembre, 10h15

Avec Norman, Terell effectua une visite des locaux. L'immeuble était gigantesque et pour ses premières heures à la Division Cyber, le jeune Terell Davis se sentait quelque peu écrasé par l'environnement. C'était un garçon de couleur, aux grands yeux vifs. Son visage long et ses pommettes creuses lui donnaient une allure sévère, un brin austère. Mais ce n'était qu'une apparence. Dernier d'une famille de cinq garçons vivant près de Philadelphie, il avait toujours été studieux et calme. Certes, il n'avait pas passé son tour lorsqu'il fallait jouer dehors avec ses copains de toujours, mais contrairement à la plupart, il aimait étudier. Evidemment, il avait la bosse des maths, cela aidait bien, rien dans cette matière ne lui paraissait compliqué.

Le hacking, il y était venu par hasard, par curiosité presque. Savoir comment les choses fonctionnaient, comment elles pouvaient être ébranlées, cela l'intriguait, puis, naturellement, il avait fini par s'en amuser. Il s'était fait coincer bêtement, lors d'une intrusion sur un site gouvernemental, il avait oublié une trace le trahissant.

Lorsque Benson l'avait contacté, il avait déjà revêtu l'habit orange des détenus. Il était mortifié par la sévérité de la sentence qui l'envoyait pour deux ans en prison. Il avait l'impression de n'avoir rien fait de mal, la curiosité est un défaut, pas un crime. C'était compter sans la paranoïa de l'Amérique et sa rigueur excessive sur ces questions. La proposition de Cyber Crime était intéressante au tout venant, mais il était né dans un environnement où le terme FBI donne des boutons. Il avait longuement hésité. Comment sa famille le recevrait-elle ? Ses amis ne se détourneraient-ils pas ? Et si, avec le temps, on finissait par l'accepter, ne risquait-il pas de devenir celui à qui on demande des services délicats pour arranger les affaires ?

Il demanda à réfléchir, et c'est lorsque son père vint le voir qu'il prit sa décision. Il lui expliqua la situation et la sagesse paternelle acheva de le convaincre : « même un pacte avec le diable vaut mieux que la prison, mon fils. Tout se sait, chez nous, personne ne t'en voudra d'avoir été forcé de bosser pour les fédéraux. Il n'y a pas à hésiter entre la taule, et un bon boulot légal, bien payé. »

À sa sortie, Benson l'attendait. Il ne fut pas très bavard, lui fit signer quelques papiers et lui donna rendez-vous à Washington.

Terell remercia la providence d'avoir en Norman un guide des plus disponibles, car il était incapable de se repérer dans ce dédale de couloirs et de bureaux numérotés. Parfois, il fallait traverser un open-space où des dizaines de paires d'yeux le scrutaient sans qu'il n'ait la moindre idée de ce que faisaient ces gens.

Ils commencèrent par le poste de sécurité où Terell dut satisfaire aux formalités d'usage : remplir un questionnaire, prendre des photos, se faire fabriquer un badge. Puis ils passèrent au bureau du personnel où il put remplir les dossiers d'assurance. Enfin, ils parvinrent dans une pièce où le jeune homme se trouva plus à son aise. Dans ce vaste espace clos, des centaines d'ordinateurs étaient étalés, parfois empilés. Une armoire métallique vomissait une gerbe de câbles gris et noirs, laissant entrevoir dans son ombre des souris, des claviers et des disques éparpillés. Trois jeunes hommes s'affairaient sur leurs machines sans prêter attention au duo qui pénétrait leur antre.

— Service informatique ! annonça Norman. Tu vas recevoir tes deux ordinateurs, un fixe et un portable !

— Pourquoi deux ? demanda Terell, curieux.

— C'est une décision de Benson. Les PC de bureau qu'on a sont ultra puissants, les portables le sont aussi mais ils sont surtout nomades. Souvent, nous avons des programmes à lancer qui essaient de casser un code, un verrou ou qui analysent quelque chose. Quand c'est le cas, on a l'autre ordinateur pour travailler, tu verras que Benson n'aime pas les fainéants.

— Merci du tuyau. Il avait l'air bougon.

— Il est souvent bougon. Surtout quand il a ce genre d'affaires sur les bras. Estevez s'est payé sa tête plus d'une fois, et il n'aime pas ça, le boss. Mais quand on le connaît, ça va. Il aboie plus qu'il ne mord. Tu viens d'où ?

— Comment ça ?

— Oui, du privé ? D'un autre service ?

— Disons que j'étais libre, et Benson est venu me chercher pour me proposer un boulot.

Norman se mit à rire.

— Qu'est-ce que j'ai dit de drôle ? demanda Terrell.

— Rien. Mais tu sais, tu peux me le dire, je me doute bien que tu es un ancien hacker que Benson a débauché pour le faire venir chez nous. Tu t'es fait coincer et il t'a fait une offre « le trou ou la fosse », n'est-ce pas ?

— C'est un peu ça. Tu étais au courant ?

— Non, mais ne te prends pas pour un héros. La moitié d'entre nous sont des anciens pirates reconvertis.

Terrell se sentit d'un coup plus à l'aise. Cet univers de police l'oppressait, il avait l'impression diffuse d'être dans le mauvais camp. En un instant, il venait de comprendre que ses collègues ne seraient pas des flics trop intellectuels pour être versés au contrôle routier mais des jeunes fous du net, comme lui, ayant saisi un peu malgré eux l'opportunité de revenir à la légalité.

— Puisqu'on en est aux confidences, demanda Terrell en poussant dans l'ascenseur un chariot rempli de matériel informatique, c'est quoi *Galaxy* ?

— C'est Big Brother.

— Le cerveau de « 1984 » ?

— C'est ça. *Galaxy* est le cerveau d'une masse de données collectées sur le net, il traite tout ce qui passe, il stocke, classe et indexe, un peu comme un moteur de recherche, mais lui le fait dans l'ombre pour écouter ce qu'il n'est pas supposé entendre. Tu vois *Google*[™] ? Il référence tout le contenu des sites qui ont été inscrits dans sa base.

Tu imagines un super *Google*[™] qui contiendrait non pas le contenu des sites, mais une grande partie de ce qui passe par les tuyaux, les mails, les discussions sur Facebook[™], Msn[™], Yahoo[™] et autres, même les communications téléphoniques puisque maintenant, la plupart des fixes passent par le net en VoIP ? C'est *Galaxy* ! On a des monceaux de données dans ses bases, et parfois, on arrive à en tirer quelque chose.

— Comme quoi ?

— Par exemple, l'adresse dont a parlé Benson. On va la passer dans *Galaxy*. Il se peut qu'il l'ait repérée. On pourra alors recouper la date et l'heure, et il saura nous dire d'où c'est parti, et où c'est allé.

— Mais comment elles arrivent là, ces données.

— On a des *sniffeurs* partout. Sur le net, le principe, c'est que les informations, pour aller d'une machine à une autre, rebondissent de point en point. Beaucoup de ces nœuds de passage sont sous notre contrôle, direct ou indirect, soit parce qu'il s'agit d'équipements appartenant à l'administration américaine, soit parce que nous avons des accords avec des industriels des communications ou du logiciel, comme les fabricants d'Antivirus qui nous relaient tout ce qu'ils trouvent d'original. Il y a de plus en plus de collecteurs de données et bientôt, plus grand-chose n'échappera à ce filet, et tout se retrouvera dans *Galaxy*.

— Pourquoi bientôt ?

— Parce que la NSA fait construire un super *Galaxy* dans l'Utah. Ils en sont les concepteurs et les concessionnaires, nous les exploitants. Les sénateurs ayant voté les lois anti-piratage, il nous fallait un outil comme celui-là pour parachever le maillage du Net. Dès que ce système sera opérationnel, *Galaxy* deviendra obsolète. Tous les fournisseurs d'accès devront nous tracer toutes les connexions de leurs clients, ainsi que les données des mails et des réseaux sociaux. À ce moment là, on ne pourra plus rien nous cacher. Dès que tu existeras en tant qu'individu, tout ce que tu échangeras, on le saura. Ta carte bancaire est reliée à ton compte en banque, donc à ton nom ? on saura tout de tes transactions bancaires, à chaque fois que tu payes, dès que tu retires de l'argent. Tu as un GPS dans ta voiture ? On saura où tu es, minute par minute. Il suffira qu'on te recherche pour qu'immédiatement, ta vie cesse d'être un mystère pour nous. D'ici un an, on sera prêt.

— Ça doit demander une puissance phénoménale !

— *Galaxy* occupe un espace énorme, sécurisé à l'extrême. C'est le système informatique le plus secret, mais aussi, le plus puissant au monde. Mais Fort Williams, c'est délirant !

— C'est dingue ce truc ! tu te rends compte si des gens de marketing utilisaient ce service ?

— On ne pourrait plus supporter la pub qu'ils nous feraient. Mais rassure-toi, à part la CIA, le département d'Etat et quelques agences dépendant de l'armée, nous sommes les seuls à l'utiliser et même, à en connaître l'existence.

— Si j'ai tout compris, plus vraiment, parce que votre pirate, s'il est capable de vous détourner les comptes en banque et les commandes secrètes, il doit savoir, en ce moment, que vous disposez de ce joujou là.

Norman blêmit.

« Ce n'est pas idiot! dit-il. Normalement, ce n'est pas possible, mais avec lui, il faut s'attendre à tout ! »

16 novembre, 6h15

J'ai passé une nuit affreuse, une interminable séquence de sommeils légers peuplés de cauchemars et d'angoisses insensées. J'ai rêvé de mon père. Un inconnu venait frapper à la porte de mon appartement de New York pour me conduire, à travers champs, jusqu'à une sorte de trou dans la terre, avant de me dire, l'air presque jovial : « il est là ! ».

15 ans qu'il avait quitté ma vie sans dire au revoir, qu'il avait trouvé la mort dans un accident, une explosion de laboratoire. Je n'ai pas vu son corps calciné, peut-être même que personne ne l'a réellement aperçu. Je me souviens du cercueil recouvert du drapeau américain, de ces inconnus à l'air grave qui d'un signe de tête uniforme pensaient encourager ma mère et compatir à mon malheur, des blouses blanches et des costumes noirs, et puis de l'absence.

C'était quelqu'un, mon paternel, un authentique génie de l'électronique. Il avait émigré d'Europe avec mes grands parents, en pleine guerre froide. Moitié espagnole, moitié ukrainienne, voilà la part non américaine qui coule dans mes veines. Ma grand-mère était blonde aux yeux d'aigue-marine, une femme d'une beauté presque irréelle, pas franchement drôle mais extrêmement intelligente. Elle avait rencontré mon grand père dans une convention scientifique, ils étaient tombés amoureux et elle était passée à l'ouest, bien aidée par sa réputation mondiale en micro-électronique. Mon gène de l'informatique, c'est son héritage. Mon grand père, lui, m'a légué ses cheveux noirs, son teint mat et son visage efflanqué, l'exact portrait de mon père.

Je n'ai que peu de souvenirs de celui qui n'a pas vécu assez longtemps pour que je le nomme mon vieux. Quelques images d'un homme droit, passionné et joueur, des photographies rescapées dans ma mémoire, une sensation de douceur, un sourire éternel. Et mon premier ordinateur, une antiquité si l'on se réfère à notre ère de furie technologique, mais une bécane solide sur laquelle il m'a tout appris.

Il passait des heures à décompiler les programmes et m'enseigner leurs secrets. Sa curiosité était toute scientifique, il avait le respect chevillé au cerveau, seule la connaissance, pour lui, avait un prix. Moi, dès que j'ai su accéder au code d'un logiciel, je l'ai craqué.

Pourquoi ai-je rêvé de lui ? Je n'ai pas peur, je sais que je vais prendre des risques mais je suis confiant. Je ne partirai pas à l'aventure, j'ai mis au point un plan complexe. Sans la certitude que tout se passerait bien, je ne me serais pas lancé dans l'inconnu.

Et pourtant ! Inconsciemment, il y avait sans doute une part de moi plus sage, plus mature pour me dire que je suis dingue de m'attaquer ainsi à l'oncle Sam, du haut de mon quart de siècle, avec mes ridicules muscles de crevette et une souris pour toute escorte, seul contre tout ce que l'Amérique compte de puissance technologique destinée à détruire les gens comme moi, qu'elle exècre.

Une flamme de prudence appelait mon père du fond de mes souvenirs d'enfant, comme s'il était le dernier à pouvoir me faire renoncer.

16 novembre, 15h45

Le plus difficile avait été de trouver une cloche. J'avais fait des recherches durant plusieurs jours avant de trouver un modèle qui me convenait, en alliage de plomb. Il n'était pas nécessaire qu'elle soit très grosse mais elle devait être réalisée de façon à être le plus possible hermétique aux ondes.

J'avais pris l'avion le matin très tôt et m'étais rendu à Tucson avant de me rendre chez un collectionneur. C'était une sorte de vieux fou qui tentait de faire revivre les villes disparues au travers de reliques. Cette cloche, il l'avait obtenue auprès d'un autre déjanté, elle devait venir de l'Arizona. Puis il découvrit par hasard sur le Net que

ces cloches ornaient les grandes haciendas mexicaines. De rage, il avait songé à la fondre avant que la raison financière ne le rattrape. Il l'avait alors vendue aux enchères.

Sur le site, j'eus affaire à un petit malin qui s'amusait à faire grimper le prix. À vrai dire, j'avais les moyens, mais je ne voulais surtout pas risquer de perdre la cloche. J'avais le choix entre deux solutions : soit je plaçais une enchère à un niveau exorbitant qui aurait effrayé mon escroc au cas où il aurait dû s'acquitter du prix, soit je muselais mon rival. Vous me connaissez ? Non, pas encore, mais ça vient, doucement. Évidemment, j'ai choisi la seconde solution. Il ne fut pas très difficile de savoir qui s'opposait à moi, les Nacites ont depuis longtemps élu domicile au sein des plus grands services de la planète, ce qui inclut les mastodontes du commerce électronique. Dès lors, il ne me restait plus qu'à déterminer la nature de mon intervention. Je pouvais le faire bloquer par l'appareillage de sécurité du site, mais la manœuvre aurait été très douloureuse pour ce gars qui ne faisait qu'exploiter au mieux un système qu'il maîtrisait, ce qui en soi, me plaisait plutôt. J'ai donc opté pour une méthode plus douce. À l'approche de l'heure de fin d'enchère, j'ai demandé au Nacite de bloquer tous les accès à la page contenant la cloche, sauf ceux venant de moi-même. Une petite alerte est venue me rappeler, quelques minutes plus tôt, qu'il était tant de surenchérir sur le dernier client potentiel, ce que je fis. Personne ne put dès lors me piquer ma cloche.

Souvenez-vous de cette scène du film « Il était une fois dans l'ouest » où des malfrats font avorter toutes les tentatives de surenchérir sur la proposition d'Henri Fonda lors de la vente d'une propriété ! Remis au gout du jour, c'est exactement ce que je venais de faire, confortablement installé derrière mon écran.

J'étais arrivé chez le vendeur sous la chaleur étouffante de l'Arizona. Il y avait du vent et la poussière pénétrait partout dans ma chemise, dans mes poches. Je me dis que ce coin devait être infernal pour ceux qui portent les cheveux longs car mon crane semblait subir les assauts abrasifs de cette poussière sèche. Je suis un enfant de la ville, j'ai passé toute ma jeunesse en Caroline du Nord, je n'aime pas la cambrousse. Aujourd'hui encore, je me sens chez moi dans les cités du monde.

Je pestais d'avoir oublié mes lunettes de soleil, j'étais contraint de plisser les yeux à l'extrême. Je m'approchais de la maison, une semi-ruine en bois miteux autrefois peint en bleu. Un chien enchaîné à un arbre aboyait sans faillir, je me sentais mal à l'aise dans ce décor de western. Le type, un sexagénaire décharné, au visage buriné et hirsute, ouvrit la porte. Torse nu, il portait une salopette et un chapeau qu'il maintenait fermement sur la tête.

— C'est pour quoi ? cria t-il.

— Pour l'annonce ! la cloche ! répondis-je en hurlant.

— Ah oui, maudite cloche ! Vous avez l'argent ?

Je fus pris d'une irrésistible envie de répondre « non, crétin, je suis juste venu de la côte Est pour me faire poncer la peau dans ton trou minable ! » mais j'avais besoin de l'objet, il fallait être prudent avec ce genre d'énergumène.

Il me fit signe d'entrer. Je pénétrai alors dans un ignoble capharnaüm. Il n'y avait que des étagères dégueulant des objets variés, recouverts d'une pellicule de saleté uniforme. Dans la pièce, un évier regorgeait de casseroles, un bahut équilibré par des revues peinait sous sa mission essentielle de porter la télé, et un sofa totalement enfoncé recouvert d'une couverture militaire trouée offrait son odeur nauséabonde aux fessiers téméraires.

Le type me proposa de m'asseoir. De crainte d'écraser un rat dans son domicile, je déclinai. Il me proposa à boire, mais même le whisky présenté de bonne heure me parut insuffisamment alcoolisé pour lutter contre la colonie bactérienne qui peuplerait le verre. J'ignore pourquoi, mais un instant, je pensai à mes vaccinations. Un jour prochain, il faudrait vraiment que je m'en inquiète, le tétanos est parfois plus proche qu'on ne l'imagine.

— C'est charmant, chez vous ! lançai-je presque pour conjurer le sort.

— Ah beh c'est mon petit chez-moi, mon univers, ça me ressemble !

— Assurément ! répondis-je, ça saute aux yeux !

Il me montra la cloche, passant sa manche en surface pour m'en faire découvrir la véritable couleur. Elle était parfaite.

— Je ne vois pas d'ordinateur ! dis-je. Ce n'est pas vous qui avez passé l'annonce ?

— Moi ! Non, pensez-vous, j'ai pas ces cochonneries chez moi ! C'est mon frère qui est médecin à Phoenix qui l'a vendue, cette cloche !

De mieux en mieux ! J'imaginai que son frère ne devait pas lui rendre souvent visite dans son repaire ! Etranges destins humains, étranges destins, étranges humains ! Qu'importe, je payai ma cloche et la portai dans la voiture de location. Quelques minutes avaient suffi pour la recouvrir d'une pellicule ocre. Je me dépêchai de fuir cet endroit avant d'être changé en statue de poussière.

Ayant récupéré ma cloche, je me lançai en direction de Phoenix. J'avais jusqu'à seize heures pour atteindre les environs de Buckeye, une zone totalement isolée où je pouvais attendre patiemment le livreur de mes cartons.

J'arrivai un peu en avance. La maison que je surveillais était loin des sentiers battus et m'offrait la possibilité de repérer une éventuelle souricière. Située dans une de ces banlieues tranquilles de l'Amérique profonde, avec garage jouxtant la maison, pelouse impeccable et arbres pour chats vagabonds, elle avait l'avantage d'être la dernière, qui plus est légèrement en retrait, donc idéalement placée. Avec le temps, j'étais devenu prudent et prenais toutes les précautions possibles sur chaque affaire. La paranoïa, c'est l'assurance liberté du hacker et comme chez les joueurs d'échec, l'anticipation est la meilleure garantie de succès. Tout prévoir, avoir toujours un plan de secours, être attentif et prudent, ne pas laisser de traces, voilà les principes dont j'ai fait des règles absolues de mon activité. Cela n'empêchait pas une petite montée d'adrénaline, cette pique de crainte qui m'étreignait à chaque fois que je devais me montrer pour favoriser mes projets.

Lorsque j'aperçus le véhicule brun très caractéristique de la société de transport, je sortis de la voiture et m'installai sur le banc, devant la maison que je savais inoccupée. Le jeune employé descendit de son véhicule et se dirigea vers moi.

— Une livraison ? dis-je faussement surpris

— Oui, pour monsieur Carter.

— C'est moi-même.

— Vous avez votre pièce d'identité, monsieur Carter ? demanda le livreur précautionneux.

— Oui, bien entendu ! répondis-je, feignant de chercher dans mes poches, puis exhibant la carte soigneusement préparée.

Je signai le reçu et récupérai les deux cartons.

— Je vous aide à les rentrer ? proposa le jeune livreur

— Non, merci, dis-je, je vais y arriver, ce n'est pas lourd.

Je glissai un billet de dix dollars dans la main du jeune homme et le saluai. Puis, alors que le camion s'en allait, je pris un carton pour que dans son rétroviseur, l'employé du transporteur ne puisse rien juger d'anormal.

Lorsque j'arrivai sur le pas de la porte avec le premier carton, le livreur était loin et je me hâtai de transférer la précieuse cargaison dans la voiture. Je souris en pensant à l'offre du jeune homme : comment aurait-il pu m'aider à entrer la marchandise, je n'avais même pas les clés. Il m'avait suffi de trouver une maison isolée hébergeant un monsieur Carter, homonyme, pour obtenir ma livraison. Un tour sur *Street View*[™] avait fait le reste : le repérage, aujourd'hui, c'est devenu un jeu d'enfant.

16 novembre, 16h10

J'ai repris la route et changé d'État, préférant les highways pour éviter les villes, trop encombrées, surtout l'après-midi, lorsque les manifestations et les embouteillages menaçaient de faire perdre des heures. C'est dans le Nevada que j'avais déniché une propriété extrêmement calme, éloignée de toute forme de vie, pratiquement perdue dans le désert, pour en faire l'un de mes quartiers généraux. C'était une ancienne ferme, comprenant deux dépendances et une maison de dimension modeste qui, à vrai dire, aurait beaucoup gagné à abriter un meilleur bricoleur. C'est dans l'une d'elle que j'installai ma cargaison, temporairement, car si ce lieu perdu convenait à merveille à quelques travaux pratiques, il n'était du coup pas protégé des curieux. Or c'est bien connu, personne ne craint plus d'être détroussé que les voleurs eux-mêmes.

J'étais euphorique. Les cartons contenaient des merveilles, j'avais envie de danser et de crier. Je chantais en découpant au cutter les rubans adhésifs me séparant de chaque découverte, j'étais aux anges.

Non seulement j'avais volé une marchandise magnifique, mais je l'avais dérobée à mon pire ennemi, c'était jubilatoire.

Là, je me mis au travail. J'ouvris les cartons et installai la cloche. Je l'accrochai à une potence de fortune bricolée avec des planches de bois et activée par une corde. Ainsi, il m'était possible de la descendre et la monter aisément.

Un à un, je déballai les appareils et les plaçai sous la cloche où se trouvait déjà un petit équipement de ma composition. C'était un détecteur d'ondes, un gadget électronique qui enclenchait un sifflement aigu lorsqu'il était en présence d'un dispositif émettant des ondes de communication, quelles que soient la nature ou la fréquence employée.

Durant une heure, dans ce lieu situé à des dizaines de kilomètres de l'antenne relai la plus proche et sous une cloche particulièrement imperméable aux radiations, j'ai vérifié que les instruments n'émettaient pas de signaux qui puissent me faire repérer le jour où j'aurais à les utiliser.

Je fus satisfait du résultat. À l'exception de quelques appareils dont c'était la vocation, aucun équipement ne générait d'information de repérage.

Une fois les instruments potentiellement dangereux isolés, je passai à la seconde phase de ma vérification.

Je connectai mon ordinateur à un autre petit équipement. Il s'agissait en fait d'un circuit imprimé sans aucune coque, aucune fioriture, pas même un interrupteur de contact. Il était alimenté par l'ordinateur et se mettait en route dès la connexion à celui-ci, sur le port USB.

Je fis passer mon testeur sous la cloche, laissant simplement dépasser le câble de liaison. Puis J'allumai les équipements émettant des ondes et les plaçai à côté, avant de descendre vivement la cloche. Je n'avais plus alors qu'à lancer un logiciel sur mon portable. Quelques instants plus tard, le testeur analysait les commandes envoyées par l'équipement du FBI et m'indiquait tout ce qu'il émettait. Mon petit boîtier-espion fonctionnait à merveille, il ne me restait plus qu'à analyser ces données.

Je fus presque soulagé lorsque je remarquai un code d'identification qui, régulièrement, passait au milieu des paquets de données.

« Enfin, je me demandais s'ils étaient devenus complètement idiots ! » songeai-je.

Rompant la lutte contre la cyber police, je ne pouvais imaginer que des tels équipements aient pu être fabriqués pour le compte du FBI sans disposer d'un moyen de traçabilité. Ce code d'identification, innocemment envoyé à intervalles de trente secondes, était prévu pour être entendu par les grandes oreilles des équipes de Benson.

En isolant les équipements sous la cloche, j'ai pu tranquillement les analyser sans risquer d'être repéré. Je me suis livré à la même manipulation pour chaque appareil volé au FBI. Une fois le code identifié, je m'employai à rendre ces précieux auxiliaires totalement inoffensifs.

La solution de facilité eut été de les détruire, mais ces bijoux de technologie étaient une aubaine. Des équipements tels que la caméra IP, guère plus grosse qu'une ampoule LED de guirlande électrique, autonome et sans fil, représentaient pour moi une valeur inestimable.

Aussi, je cherchai dans mes affaires une grosse loupe, ouvris la caméra à l'aide d'une lame de cutter et repérai les bornes d'accès à l'*EPROM*. Puis j'y soudai deux fils pour ainsi accéder au micro logiciel équipant la caméra haute définition la plus petite du monde.

Très rapidement, j'obtins un accès au code machine permettant la programmation de l'appareil, utilisant des techniques similaires à celles employées par les espions industriels asiatiques durant des décennies, au temps où l'acquisition du savoir occidental annonçait la prédominance de l'Asie du Sud-Est sur l'électronique mondiale. Je n'eus aucun mal à désactiver la fonction mouchard de sorte que les petits joyaux numériques deviennent, les uns après les autres, ma pleine, entière et discrète propriété.

Je mis plusieurs heures à rendre dociles les appareils émettant des ondes. Je passai la nuit entière à faire de même pour les équipements réseau comme les *analyseurs de protocoles*. Je fouillai dans le cœur de ces machines avec aisance, comme si j'en avais été le concepteur. Un

par un, les mouchards tombèrent et aux premières lueurs de l'aube, je disposais d'un arsenal capable de rivaliser en performance avec ce qui se faisait de mieux en la matière, sur toute la planète.

« Maintenant, Mark Benson, on va pouvoir s'amuser un peu ! » marmonnai-je avant de s'endormir.

18 novembre, 10h

Mark Benson réunit ses équipes dans la vaste pièce vitrée qui, de l'autre côté du plateau, surplombait la fosse.

« Je vous écoute, dit-il solennellement. »

La première à prendre la parole fut Jenna, une jolie rouquine aux yeux verts amande, presque magnétiques. Petite, toujours sexy, pétillante, elle apportait une touche de charme bienvenue dans cette équipe par trop masculine. Naturellement, elle suscitait l'intérêt des coqs de la basse-cour et elle s'en amusait, mais rien dans les confessions de Norman ne permet d'indiquer une liaison au sein de l'unité Cyber Crime.

Elle avait intégré le FBI deux ans auparavant, après avoir écumé durant des années le réseau à la recherche de disque et de films qu'elle piratait à grande échelle avant de les revendre sous le manteau. Elle s'était vite prise au jeu des revenus rapides et avait manqué de prudence. Très soignée, elle offrait des produits de qualité, dans des boîtiers avec pochette originale. Mais ces faits n'auraient pas attiré l'attention de Benson si elle n'avait également démontré une grande habileté à percer les espaces de stockage protégés, notamment ceux des éditeurs de musique ou de DVD où elle découvrait des pépites à haute valeur commerciale.

Elle s'était fait coincer lors d'un rendez-vous avec un client insuffisamment parrainé et qui n'était autre qu'un inspecteur de police.

Elle avait suivi les formations les plus poussées à la *FBI academy* à Quantico et s'était spécialisée dans la détection des programmes malveillants.

— J'ai trouvé notre *Trojan*, annonça-t-elle. Mais dès que je l'ai repéré, il a disparu.

— C'était prévisible, répondit Benson avec acidité. Vous avez pu en tirer quelque chose ?

— Rien de très probant. J'ai remonté les images d'hier sur l'un des ordinateurs où il s'exécutait. Ca m'a permis de tracer les échanges de et vers ce programme. Mais ça ne mène à rien, des adresses IP changeantes, des *proxies* en trompe-l'œil. Tout ce que je peux dire, c'est qu'à l'instant où j'en ai repéré un, tous les autres se sont détruits. J'en ai conclu qu'ils prenaient leurs instructions sur le réseau.

— Vous avez essayé de l'isoler, de débrancher l'ordinateur sur lequel vous l'avez ausculté ?

— Oui, patron. Détruit, direct. C'est comme des mines, ces machins.

— Bon creusez-moi ça, essayez de me geler une *image mémoire* d'un PC avec ce virus en marche, et trouvez un moyen de le *décompiler*. Elliott, à vous !

Elliott était un spécialiste des recherches. Il faisait partie de la section minoritaire de la fosse n'ayant jamais eu de démêlés avec la justice. Repéré lors d'un concours consistant à créer des logiciels capables de déjouer les protections antivirales, il avait commencé par travailler chez un éditeur leader en solutions de sécurités. Mais il s'y était ennuyé rapidement. Mark Benson l'avait alors recruté et son sens de l'analyse comme ses compétences techniques faisaient merveille dans les investigations numériques.

C'était l'avatar parfait de l'intello. Cheveux en bataille, éternellement vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon de ville noir, il était sérieux, et même rigide parfois. Il était particulièrement fier de travailler dans cette unité. Il était le parfait soldat, discipliné et zélé, même si ses origines modestes lui causaient, de temps à autres, des états d'âme qu'il gardait pour lui.

— Personne ne connaît cet Ylian Estevez, dit-il. J'ai cherché partout. C'est comme s'il n'était jamais né. Pour moi, c'est un pseudonyme, ou un fantôme.

— C'est possible, répondit Benson. Il s'est fait un renom dans le milieu des hackers mais rien, en effet, ne nous permet de déterminer une identité fiable. Il faut continuer vos recherches, Elliott. Etudiez le pseudonyme, ses origines, ses références, on en choisit jamais un par

hasard. Servez-vous également du dossier Léa Traven², il y a peut être encore des choses à découvrir de ce côté là. Essayez de trouver quelque part un lien rattachant Estevez à un événement réel, une situation qui nous permettrait de déterminer si c'est un pseudonyme et qui se cache derrière lui. Trouvez-le-moi ! Et gare à vos fesses si je découvre que c'est l'un de vous.

Un grand rire collectif détendit l'atmosphère, avant que Benson ne reprenne la parole.

— Norman, vous avez trouvé quelque chose ?

— Pas encore, patron, je dois former le nouveau et ...

— Pas d'excuses, mon garçon, des résultats, le temps joue contre nous.

19 novembre, 13h20

Lorsqu'il découvrit que j'étais connecté, Mystic engagea immédiatement la conversation sur son logiciel de discussion.

— Voilà quelque temps que je n'avais pas eu le plaisir de vous croiser, dit-il.

— J'étais en vadrouille, répondis-je.

— À l'étranger ?

— Oui, mais j'ai pu voir que vous et vos amis n'êtes pas demeurés inactifs ces derniers temps.

— C'est exact. Notre combat se renforce de jour en jour, nous luttons pour peser contre ceux qui entravent nos libertés. Qu'avez-vous pensé de nos actions récentes contre CISPA³ ?

² Cf : L'ombre et la lumière

³ CISPA (Cyber Intelligence Sharing Piracy Act) : Loi américaine liberticide visant à filtrer les données à grande échelle pour lutter contre le téléchargement illégal et le streaming, utilisant à la fois les équipements de lutte anti cyber criminalité des Etats-Unis et l'arsenal législatif afin de forcer les fournisseurs d'accès à coopérer en filtrant ou bloquant sites et protocoles. Contrairement aux projets précédents SOPA et PIPA, CISPA est soutenu par des sociétés influentes comme Facebook, Intel, IBM ou Microsoft.

— Elles portent votre marque, elles font plus de bruit que de mal, comme vos attaques contre le site du FBI ou la R.I.A.A.⁴. En ce sens, elles sont efficaces, mais les *DDos*⁵ ne sont pas ma tasse de thé.

— Je sais, dit Mystic, vous n'êtes pas un croisé, plutôt un franc-tireur.

— Voilà, c'est une belle métaphore.

— Pourtant, nous pourrions peut-être joindre nos efforts, nos buts ne sont pas si éloignés.

— Nos méthodes le sont. Vous utilisez des milliers de machines pour engorger des serveurs, et vous êtes satisfaits d'avoir bloqué quelques heures durant une poignée de services. Vous voulez faire passer votre message, et en cela, je vous soutiens. Mais en ce qui me concerne, je préfère frapper, appuyer où c'est douloureux. Jusqu'ici, je n'ai pas eu besoin d'une armée d'ordinateurs zombies pour y parvenir.

Durant un long moment, plus rien ne s'inscrit dans la fenêtre. J'ai craint un instant d'avoir froissé Mystic, mais celui-ci répondit enfin.

— Ce « jusqu'ici » me remplit d'espoir. Est-ce que, par hasard, le grand Ylian Estevez aurait besoin de la foule d'anonymes que nous sommes ?

— Peut-être, répondis-je. Je prépare une affaire de grande envergure, et je risque d'avoir besoin d'un peu de puissance.

— Lorsque le jour viendra, mon ami, nous serons à vos côtés. Je sais que vous n'êtes pas soldat de notre légion de l'ombre, mais vous êtes pour nous un frère, et nous vous soutiendrons si votre cause est juste, ce dont je ne doute pas.

— Je vous reparlerai de tout ceci bientôt, mais pour l'instant, je dois attendre, vos exploits ont mis en émoi tout ce que ce pays compte de cyber flic, je ne tiens pas à tomber dans le filet.

— Comme vous le souhaitez, Ylian, mais n'attendez pas trop, vous savez qu'il est difficile de mobiliser beaucoup de monde pour une action commune. Et puis l'heure est grave, bientôt, l'Internet libre ne

⁴ R.I.A.A (Recording Industry Association of America) : Association se réclamant des industries de l'édition musicale et défendant ses intérêts contre le téléchargement illégal.

⁵ DDoS : Distributed Deny of Service. Consulter le glossaire en fin d'ouvrage

sera plus qu'un souvenir si nous ne tentons rien. Leurs lois sont votées, le complexe de Fort Williams⁶ sera bientôt construit, et nous serons tous condamnés.

Je ne pouvais qu'en convenir. La discussion prit fin sur cette promesse de collaboration. Je n'en étais pas vraiment enchanté, mais mon projet était d'envergure, et pour une telle opération, il me fallait de l'aide. J'avais beaucoup de sympathie pour ce mouvement *Anonymous*, il était une bulle de fraîcheur dans cet océan frelaté d'intérêts financiers docilement épaulé par les gouvernants. Les crises économiques et les spectres du chômage, de la récession ou de l'inflation ont peu à peu détourné les politiques du sens réel de leur mission. Là où l'objectif des dirigeants est de préserver la société, ses valeurs, d'assurer sa protection et son bien-être, il s'était réduit à un chapelet d'actions désordonnées en faveur d'une économie libérale qui manipulait les élus comme des marionnettes. Derrière chaque combat, derrière chaque mesure, il y avait un intérêt financier. Même la diplomatie avait cessé d'être dirigée par des conceptions philosophiques de la société, désormais, on était ami ou ennemi en fonction du marché potentiel offert aux grandes compagnies.

Dans le fond, je soutenais les causes justes des *Anonymous*. Je ne suis pas marxiste ou collectiviste, mais l'avidité m'insupporte. Je n'accepte pas l'idée que l'on puisse dire ou faire n'importe quoi si cela va dans le sens de l'intérêt économique, ne serait-ce qu'en raison de la grande disproportion des bénéfices obtenus. Je sais que je suis atteint d'un certain idéalisme, mais pour moi, ce qui est vrai est vrai, ce qui est juste est juste, le ça-dépend ne peut se calculer en dollars.

Mais dans la rue, je n'étais personne. Sur le Net, je suis acteur, je suis chez moi, et si dans le monde réel, mon adhésion confine à la sympathie active, sur le réseau, je suis révolutionnaire, soldat, leader et guérillero, je refuse tout compromis avec ceux qui défèquent sur mon tapis de souris.

⁶ En janvier 2011, l'administration américaine a annoncé qu'elle allait lancer la construction, sous l'égide de la NSA, d'un gigantesque complexe de surveillance d'Internet et de systèmes anti-piratage à fort Williams, dans l'Utah. Employant jusqu'à 10000 personnes, ce complexe compterait des ramifications dans tout le pays, toutes couvertes par le secret le plus absolu.

C'est pour cette raison que je ne fais qu'estimer la lutte médiatico-politique des *Anonymous*. Mon ambition va plus loin, je veux détruire ce qui nous nuit.

III

Ce que vous voyez du monde à travers cette fenêtre, est-il donc si beau que vous ne voulez à aucun prix regarder à travers une autre fenêtre, et que vous essayez même d'en empêcher les autres ? (Friedrich Nietzsche – opinions et sentences mêlées)

21 novembre, 10h

À la hâte, Benson avait dû préparer une présentation. Il avait été convoqué à l'étage de la direction pour une réunion de crise. Il n'avait aucun doute sur l'ordre du jour et se préparait à essuyer les foudres du comité de direction, un ensemble de hauts fonctionnaires totalement incapables d'entrevoir la difficulté de la tâche et sa nature.

Il arriva en avance, flanqué de Jenna qui, à défaut de lui être d'une aide précieuse, apportait au moins sa touche féminine et, il l'avait remarqué à plusieurs reprises, avait un effet apaisant sur l'humeur de ces messieurs. Sans rien en laisser paraître, il était inquiet. Il tournait et retournait son téléphone dans la poche de son veston puis, lorsqu'il fut assis, tapa nerveusement du pied, comme pour libérer l'excès d'influx nerveux que son stress générait.

Les directeurs arrivèrent un à un, souriants, discutant de leurs préoccupations comme s'ils entraient au théâtre. Puis, tous s'assirent autour de la table ovale, laissant le cœur de la partie allongée à Benson pour qu'il puisse y installer son ordinateur et son vidéo projecteur.

Le directeur du FBI, Edgar Dyson, un petit homme au cheveu rare, sec, aux épaules tombantes, prit la parole, arrêtant brusquement le brouhaha qui perdurait dans la pièce. Son regard inexpressif pouvait aisément être interprété comme un signe de lassitude, et ce avec raison, Dyson n'aspirait plus à de grands lendemains, et il avait fait le tour de la question. Plus aucune passion ne l'animait, c'est tout juste si son intérêt demeurerait, tenu par ce qui lui restait de conscience professionnelle.

— Monsieur Benson ! nous vous avons convié à cette réunion car il nous est parvenu des informations des plus inquiétantes concernant un

éventuel piratage de nos propres systèmes informatiques. En tant que responsable de la cellule d'investigation Cyber Crime, chargée de faire la lumière sur les affaires de délinquance informatique de notre pays, j'imagine que vous avez des informations à nous donner.

— Absolument, monsieur le directeur ! répondit Benson avec solennité.

Il alluma ses appareils, se plaça devant l'écran géant et fit signe à Jenna de lancer la première diapositive de sa présentation.

— Les systèmes d'informations du FBI ont été pénétrés il y a de cela une semaine par un cyber criminel des plus dangereux. Celui-ci n'a pas provoqué de dégâts majeurs, nos systèmes sensibles étant des mieux protégés. Mais il a pu s'en prendre à quelques données administratives et financières. Tout est rentré dans l'ordre au moment où je vous parle.

Une agitation gagna les rangs des directeurs et l'un d'entre eux, un homme grand et maigre portant un complet gris, inconnu de Benson, prit la parole sans même se présenter.

— Vous voulez dire qu'un individu connu de vos services a pu accéder à des informations administratives du FBI ? Rien que cela ? Avez-vous conscience de la gravité de cette information ? Des données d'une confidentialité absolue sont livrées au premier venu, il se permet de jouer avec nos comptes en banque et vous nous expliquez que tout est sous contrôle ?

Benson jaugea l'inconnu, fronçant légèrement les sourcils devant celui qui empiétait son territoire sans avoir déclaré la guerre. Il tenta brièvement de déterminer son rôle. La prestance du personnage, sa place aux côtés du directeur Dyson et son audace lui conseillèrent d'être prudent. Il s'agissait probablement d'un haut fonctionnaire zélé dont le pouvoir, limité aux sphères bureaucratiques, pouvait être considérable.

— Je suis désolé de vous contredire, monsieur dont j'ignore le nom, mais ce n'est pas n'importe qui.

— De qui s'agit-il, au juste, monsieur Benson ? demanda le directeur Dyson.

— Il s'agit d'Ylian Estevez. Ce nom ne vous dit peut-être rien, mais dans le milieu du piratage informatique, c'est une légende.

— Parlez-nous donc un peu de cet individu ! insista le directeur.

Mark Benson fit signe Jenna de lancer la diapositive suivante, et il commenta les lignes qu'elle contenait.

— Difficile de dire quand exactement le nom d'Ylian Estevez est apparu sur le réseau. Dans ce milieu, ce sont les *Teams* qui font en général parler d'elles, les individus doivent faire des exploits conséquents pour commencer à se faire un nom. Mais dès que nous avons eu les premiers profils de ce personnage, nous avons été intrigués.

Le premier trait remarquable d'Estevez est qu'il ne revendique pas toujours ses exploits directement. Ce sont des utilisateurs du Net qui en parlent, avec éloges. Certes il a, comme tous, fait ses armes dans le piratage de sites ou de logiciels en signant ses exploits, mais toujours avec mesure. Et c'est l'une des grandes caractéristiques de ce hacker : il est d'une discrétion phénoménale. Dans un milieu où les pirates sont souvent des paons en mal de reconnaissance, lui est secret comme une ombre.

Durant plusieurs mois, nous avons suivi cette petite notoriété jusqu'à ce que notre homme change de registre et commence à s'attaquer à des proies plus sérieuses. Il a ainsi fait parler de lui en divulguant des informations techniques confidentielles appartenant à une société d'armement américain. Ces feuilles numérisées contenaient des pages estampillées secret défense et annotées en chinois. Elles ont été volées dans le système informatique d'un concurrent moscovite de la société d'armement.

Estevez a diffusé ces quelques pages, identifiables mais rendues partiellement illisibles de façon à n'avoir aucune autre utilité que celle de les identifier. Bien évidemment, il a demandé de l'argent pour ne pas les publier sur Internet. À cette époque, déjà, nous avons été mis sur ses traces, et nous ne l'avons pas trouvé.

— Et les documents ? s'intéressa Dyson.

— Nous avons conseillé aux sociétés de ne pas payer. Mais ces données n'ont jamais été rendues publiques, je vous laisse en tirer les conclusions qui s'imposent.

Par la suite, il est apparu à plusieurs reprises, toujours dans des affaires de ce type. Intrusion, diffusion d'informations, détournement de fonds. Mais il soigne son image. Le plus souvent, il vient en aide à des associations ou prend de l'argent à des sociétés richissimes pour les reverser à des organisations caritatives. Il intervient parfois sur des affaires plus anodines mais toujours liées à la défense de la liberté sur le Net, ce rêve imbécile des jeunes anarchistes du moment. Son crédo est d'ailleurs de plus en plus célèbre : *Net is a free Nation*. Nous sommes sur ses traces depuis plusieurs années, nous n'avons pas réussi à le coincer.

— Pourquoi ? demanda un homme en costard bleu acier, à la taille imposante.

— Monsieur Abrahams ! précisa Dyson, notre nouveau directeur de la communication.

— Parce que c'est le meilleur. Nous ignorons son mode opératoire. Nous savons qu'il a développé un système qui se révèle invisible aux logiciels de sécurité. Seuls nos outils maison parviennent à le débusquer, mais lorsque l'on nous appelle, c'est en général trop tard. Il est insaisissable. À ce jour, il n'a pas commis la moindre erreur, laissé la plus petite trace. C'est la raison pour laquelle il ne figure pas sur la liste des criminels les plus recherchés de notre site. Nous n'avons pas de nom ou de photo à diffuser, juste ce qui nous paraît être son pseudonyme. Ses logiciels, lorsqu'ils sont détectés, s'autodétruisent, mais nous continuons à tenter de percer leur mystère.

— A-t-il réalisé beaucoup d'exploits de ce type ?

— Oui, monsieur Abrahams, il semble que rien ne l'arrête. Il est imprévisible, très intelligent, et facétieux. La façon dont il s'est joué de nous en suçant nos comptes est très symptomatique du personnage.

— Sucrer nos comptes ? s'étonna Dyson.

— Oui, monsieur, c'est une expression signifiant se faire pirater et vider un compte bancaire.

— À ce sujet, les sommes ont-elles été restituées ?

— Pratiquement, répondit Jack Denilson, le directeur financier. Nous avons expliqué la situation aux associations sans mentionner notre administration, cela s'entend, nous avons une respectabilité à protéger. Toutes ont accepté de restituer les fonds moyennant un léger

versement pour leur action, sauf une organisation internationale plus soucieuse de sauver les baleines que de respecter la loi. Mais nous sommes en pourparlers avec leurs avocats et cela devrait rapidement trouver une issue favorable.

— À la bonne heure, dit Dyson. Monsieur Benson, avez-vous moyen de savoir quelles données ont été volées, si tant est qu'il y en ait ?

— Non, monsieur, nous n'avons pas moyen de le savoir. Nous espérons recevoir un matériel de pointe mais il ne nous a pas encore été livré.

Jack Denilson ne broncha pas. Benson espéra qu'il demeurerait aussi discret encore longtemps, son cas était déjà assez grave comme cela.

— Ce que je puis dire, ajouta-t-il, c'est que les systèmes critiques de sécurité nationale sont demeurés inviolés. Seules quelques données administratives mineures ont pu être dérobées, rien qui ne puisse être obtenu par un autre moyen, des photocopies réalisées par un employé indélicat, par exemple.

— Et *Galaxy* ? s'inquiéta Dyson.

— *Galaxy* bénéficie d'une protection particulière. Impossible d'y accéder par l'extérieur.

— Pouvez-vous certifier qu'aucun document le concernant n'a pu être volé ?

— Je ne peux le certifier, mais rien ne permet non plus de l'indiquer. Un bon pirate efface ses traces, et notre homme est incontestablement un bon pirate.

— Vous négligez un aspect, monsieur Benson, dit Abrahams, c'est l'impact en termes d'image.

— Rassurez-vous, répondit Benson du tac au tac, le FBI a très mauvaise presse au sein des bricoleurs du web et il ne se passe pas un jour sans que l'un d'eux ne s'attribue les mérites d'un exploit contre notre système, avant que sa duperie ne soit démontée par un autre. Il y a même une *team* réputée pour son intégrité qui prend une image de la page d'accueil de notre site toutes les dix minutes pour démontrer que personne ne l'a piratée.

— Étrange comportement, lâcha Dyson.

— Pas réellement, dit Benson. Il y a une chose que les puristes de ce milieu détestent encore plus que nous, ce sont les falsificateurs, les mythomanes du hacking. Ils s'en prémunissent de cette manière.

— Mais Estevez lui, est passé, non ? éructa l'homme au complet gris. Pourquoi n'a-t-il pas signé son exploit ?

— Parce qu'il est Ylian Estevez, qu'il ne cherche pas la notoriété mais au contraire, la plus grande discrétion. C'est un professionnel, qui sait que moins il se montre, plus il sera difficile à coincer. Sa publicité est faite par les autres, elle s'amplifie, devient légende. D'ailleurs, certains parmi nous doutent que ce ne soit qu'un seul homme, cela pourrait être une équipe secrète. Et puis s'il n'a pas laissé de message explicite sur nos ordinateurs, il a tout de même offert des stylos à son nom au pôle financier. Il est raisonnable de considérer cela comme une signature.

— Donc, vous n'avez cure de l'opinion des hackers, soit ! mais si les rapports *Galaxy* devaient être connus du public, vous imaginez l'impact ?

— Parfaitement, monsieur. Mais au cas où cela intéresserait quelqu'un, le fait que l'essentiel de ce que les services de l'Etat demandent à *Galaxy* soit illégal ne fait pas de moi le responsable de cette illégalité. Jamais, nous n'avons certifié une étanchéité absolue de nos systèmes d'information, et pour cause, c'est impossible. *Galaxy* n'est pas connecté à Internet, c'est pour moi la seule façon d'obtenir un système sûr. Tout ce qui est ouvert sur le monde sauvage est susceptible d'être, un jour, pénétré par ces putains de hackers.

Quant aux rapports *Galaxy*, j'en avais déconseillé la rédaction, parce qu'ils ne sont que des traces lourdes de conséquence qui demandent de surcroît à mes équipes un supplément de travail dont elles se passeraient bien. Mais pour justifier de cet investissement auprès des trésoriers de l'Etat, on s'est assis sur mon avis. Ne me demandez pas aujourd'hui ce que j'en pense.

— Y-a-t-il un risque pour qu'Estevez soit affilié à des groupes terroristes ou des puissances étrangères hostiles ?

— Il n'a jamais donné l'impression de s'intéresser à ces sujets. Au contraire, il est plutôt soucieux de faire du social, de jouer à Robin des bois.

— De quoi vit un homme comme cela, monsieur Benson ? Peut-être est-il employé d'une grande administration, NASA, CIA, peut être chez vous, même, pour disposer de tels moyens ? demanda Denilson

— Aucun élément ne nous permet de l'affirmer, ni de le nier. Mais avec tout l'argent qu'il a détourné ces dernières années, je pense qu'il peut voir venir.

— Je ne comprends pas, dit Denilson, vous avez affirmé qu'il ne volait pas d'argent et qu'il versait le fruit de ses méfaits à des associations.

— Le plus souvent, oui. Mais nous avons des informations faisant état de conflits d'intérêt entre Estevez et des trafiquants peu fréquentables, des mafieux puissants et dangereux. Estevez les a mis sur la paille, et nous n'avons aucune trace d'un versement à une œuvre de charité.

— Cet homme dispose donc de réels moyens financiers, intervint l'homme au complet gris.

— Afin de vous brosser un tableau fidèle de la situation, messieurs, imaginez que nous sommes la garnison d'un château fort, qu'à l'extérieur se trouvent de riches fermiers et qu'Ylian Estevez dispose de l'armée d'Attila. Nous avons les moyens de nous protéger de lui, mais le reste du monde est à sa merci. S'il a besoin d'argent, Ylian Estevez le prendra, et personne ne saurait l'en empêcher. Nous avons donc de la chance qu'il ne soit pas vénal mais nous devrions faire de son arrestation une urgence absolue.

— Comment comptez-vous vous y prendre, monsieur Benson, pour stopper cet individu qui se promène dans les systèmes les mieux protégés de la planète comme dans un baladeur mp3 ? demanda Abrahams.

— En conjuguant nos méthodes avec celles de la police conventionnelle. Nous avons eu beaucoup de demandes ces derniers temps et cet excédent de travail nous a empêché d'être efficaces sur la recherche d'Estevez. Si sa capture devient une priorité, nous le capturerons.

Les regards se tournèrent vers le directeur Dyson.

— Oui, oui, dit-il évasif, c'est bien sûr une priorité. Faites ce que vous voulez, Benson, mais trouvez-le.

Benson remercia le directeur, rangea son matériel et sortit avec Jenna. Les autres discutèrent un moment. L'homme au complet gris s'adressa alors à l'assemblée.

— Messieurs, je suis effaré de ce que je viens d'entendre.

— Monsieur Gallardo, chargé de mission auprès du président des États Unis sur la question du cyber crime ! précisa le directeur Dyson en présentant l'individu. Je suis conscient de l'inquiétude qui peut être la vôtre mais il faut se garder des jugements hâtifs.

— Ce Benson est dépassé par les évènements, dit Gallardo, pourquoi le gardez-vous ?

— Parce que nous avons besoin de lui, monsieur, répondit Dyson en s'énervant. Les pointures dans ce secteur, à la fois compétentes en police et en haute technologie ne courent pas les rues. J'aimerais que vous et ces messieurs de Washington compreniez quelque chose. Internet est un monde sauvage dans lequel les prédateurs du type de cet Estevez poussent seuls, comme des herbes folles. Bien sûr, nous avons des moyens, un centre de formation, des ingénieurs. Mais eux ont plus que ça, ils ont le nombre, ils ont la passion, et ils évoluent dans un univers que l'on ne peut pas limiter avec des frontières et des miradors. Dans ce contexte, Benson est chez nous le meilleur dans son domaine.

— Chez nous, monsieur Dyson, parce que dehors, il y a Estevez, et votre super flic semble bien avoir trouvé son maître.

21 novembre, 10h

Ma ballade dans le réseau du FBI m'a permis de récupérer quelques pépites, et notamment quelques dossiers classés confidentiels rangés dans un répertoire nommé *Galaxy*.

J'espérais y trouver des informations techniques, essentiellement. Il y en avait, certes, mais la majeure partie de ces documents consistait en une multitude de rapports sur les opérations ayant nécessité l'usage de *Galaxy*. J'ignorais, lorsque je les ai découverts, quelle raison avait pu pousser le FBI à une telle manœuvre, mais manifestement, au moins durant une période, dès qu'un service avait recours à la pieuvre géante des gars de Benson, l'intégralité de l'affaire devait faire l'objet

d'un rapport résumant les circonstances et les aboutissements du dossier.

Un instant, j'ai eu envie de confier tout ceci à Wikileaks. Mais le souvenir de conséquences parfois fâcheuses des révélations brutes du site furieusement libre m'en a dissuadé. Il y avait des noms, des personnes derrière ces noms, des vies derrière ces personnes.

Et puis il m'apparaît que tu n'es pas n'importe qui, cher lecteur, et que dès l'instant où tu as posé tes yeux de velours sur ma prose de pamphlétaire, tu as mérité que je te distille en primeur quelques unes de ces merveilleuses entailles à la liberté individuelle. Ces délices ne proviennent ni d'une république bananière, ni d'un émirat salafiste, ni d'une tyrannie marxiste. Ces rapports sont le fruit de l'administration fédérale de la première démocratie du monde, ce qui devrait t'amener à te poser des questions sur ce que le « gouvernement par le peuple » cher aux érudits helléniques peut encore signifier, deux mille trois cent ans après Platon.

Certains de ces rapports sont courts, mais juteux, d'autres plus conséquents. Qu'importe ! Ils ont un point commun : ils font froid dans le dos.

« Madame Bridget Hoggan, vivant dans une bourgade perdue de l'Iowa, a décidé de rompre avec son mari, policier. Elle est partie dans un premier temps chez sa mère à Chicago, où l'époux empressé l'a retrouvée. Elle a donc décidé de s'enfuir sans laisser d'adresse. Après quelques recherches traditionnelles, le mari a inclu sa propre femme dans un dossier de traite des blanches, totalement étranger à leur différent conjugal. Classé au niveau fédéral, ce dossier a justifié une requête à Galaxy qui a fourni, en l'espace de quelques secondes, les informations sur le nouveau lieu de résidence de l'épouse, son adresse Email, le contenu des messages qu'elle échangeait avec son meilleur ami, celui-là même qui l'avait encouragée à partir.

Madame Bridget Hoggan a été assassinée ainsi que l'ami, trois jours après l'appel à Galaxy. Le policier est en prison. Dans un rapport interne, l'administration fédérale considère que la demande était justifiée par le classement de l'enquête, et qu'à aucun moment, les membres de l'unité Cyber Crime n'étaient en possibilité de connaître les réelles intentions du mari éconduit. »

Que dire ? Que c'est à pleurer ? Que Georges Orwell ne s'était hélas pas trompé, ou alors, juste sur la date ?

J'ai beaucoup d'admiration pour cet écrivain et pour son œuvre, 1984. Longtemps, on s'est raillé de lui, son anticipation ne s'était pas révélée exacte. *Big Brother is watching you* ! Ça sonnait comme un roman visionnaire ayant raté sa cible.

Et voilà qu'Internet avait changé la donne. La dictature existait, son emprise sur la liberté aussi, avec autant de bassesse et le même caractère sournois, invisible. Mais elle n'était ni religieuse, ni idéologique, elle venait de poisons profondément ancrés en nous : l'avidité, l'envie, la cupidité. L'Hitler du XXIème siècle n'avait rien d'un fanatique, il était au contraire froid et calculateur comme Wall Street. Ses généraux, à la tête d'institutions financières toujours plus puissantes, faisaient la pluie et le beau temps sur les Etats, à coup de notations, de rapport alarmistes sur l'emploi ou le pouvoir d'achat, de financement des campagnes électorales. Terminée l'ère des tyrans violents, désormais, les despotes utilisaient la manipulation, la médiatisation et la démagogie comme armes de destruction massive.

Mes amis *Anonymous* pensent que leurs actions dans la rue conduiront à la révolution, que le monde régi par les spéculateurs tombera et que sur ses cendres débutera une ère meilleure.

J'ai peut-être l'âme noire, mais je n'y crois pas. Depuis la Rome antique, on connaît la recette qui tient le peuple tranquille, éloigné des fracas de la révolte. Du pain, et des jeux ! Pour satisfaire les estomacs, l'industrie s'est débrouillée pour que les masses ne meurent pas de faim. Entre fast-food et soupes populaires, les populations à risque sont sous contrôle.

Quant aux divertissements, la télé remplit son office, les programmes abêtissants captivent les masses et font parler dans les couloirs, des écoles aux bureaux. Les gladiateurs des temps modernes sont dans les stades, tout le monde s'en distrait, et les consciences peuvent rester endormies. Même la pauvreté ne mérite pas que l'on se fasse tuer tant que les deux ingrédients ne font pas défaut : le pain, et les jeux.

Ceux que combattent les indignés de la rue ont la main mise sur ces deux leviers commandant à la sagesse du peuple. Tant qu'il en sera ainsi, nulle révolte ne les fera trembler.

21 novembre, 10h

(Notes issues d'un compte-rendu piqué dans une société de sécurité vendant des antivirus bavards et des rapports pompeux sur la cyber criminalité. Pirater leur réseau fut un plaisir, et une grande source d'informations).

Après avoir sacrifié aux fastidieuses mesures de sécurité de la Maison-Blanche, les représentants de l'industrie de la sécurité informatique furent invités à patienter encore.

Une assistante vint les chercher. Les trois hommes, des silhouettes banales coincées dans des costumes gris sombre et portant une sacoche à ordinateur portable comme unique accessoire, suivirent la ravissante jeune femme qui devait les guider, escortée par un planton armé, dans les couloirs.

Longtemps, le signe permettant de reconnaître un homme important fut la cravate. Désormais, signe des temps, c'est l'équipement technologique qui fait le moine. Les téléphones s'exhibent sur les tables, on pianote durant les réunions, on montre que l'on peut être totalement concentré sur plusieurs tâches à la fois, ce que la science a pourtant parfaitement démenti, bref, le paraître est toujours plus important que l'être, pour le plus grand bénéfice des industriels, la valeur ajoutée des Smartphones et des laptops étant infiniment supérieure à celle des cravates.

Le groupe parvint devant une porte commune qui s'ouvrit sur une pièce claire, peu spacieuse. Ils s'étaient sans doute imaginés être reçus dans le bureau ovale, il n'en était rien. Fonctionnelle, bardée de néons allumés malgré la lumière du jour, la salle était meublée de tables rectangulaires de couleur beige juxtaposées autour desquelles s'étalait une corolle de dix chaises vulgaires. Sur la droite, un écran mural attendait les présentations informatiques, près de lui, un tableau blanc lisse acceptait les gribouillages, et sur le mur opposé, une télévision à grand écran plat s'occuperait du reste des expressions médiatiques, si les discussions autour de la table ne suffisaient pas.

Conseiller du président sur les affaires technologiques, Stuart Gallardo, un homme à la carrure et la prestance d'un portier de Hilton, accueillit les participants à cette « table ronde » demandée par le président.

Tous échangèrent poignées de mains et cartes de visites avant de s'installer et dégainer leur attirail électronique.

Lorsque le président apparut dans le cadre de la porte, les ondes courtes avaient déjà pris possession des lieux, fermement décidées à hâter les cancers de toute la population environnante. Entre les ondes WIFI des ordinateurs, les multiples téléphones (certains en possédaient deux) et les équipements de transmission vidéo sans fil, c'était un cocktail effrayant.

« Messieurs ! dit le président sans prendre la peine de saluer les invités, mon temps est précieux, allons droit au but ».

Gallardo prit alors la parole et exposa les raisons de la réunion et le travail qui avait été demandé aux experts. Un jeune homme intimidé, le crâne dégarni, portant des lunettes noires en plastique, très seventies, lança un diaporama de graphiques soignés et montra, avec parfois quelques hésitations, combien la délinquance informatique s'aggravait et le coût qu'elle imposait à la société américaine.

Le président, les coudes sur la table et le menton calé dans les poings, observait avec attention.

Lorsque l'exposé fut terminé, il s'accorda les quelques minutes de réflexion que la fonction lui imposait avant de s'exprimer. Ma mère disait souvent qu'il faut tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler, le président devait avoir une langue dans le crâne.

— Vous essayez de me convaincre qu'un coût de presque mille milliards de dollars peut être affecté à la cybercriminalité ?

— Dans son ensemble, oui, monsieur le président, dont pratiquement 700 pour les seuls Etats-Unis.

— Si j'en crois votre tableau récapitulatif, les causes principales sont les pertes liées à la contrefaçon et les coûts de résolution des incidents.

— Parfaitement, approximativement à parts égales.

— Comment faites-vous ces évaluations ?

— Pour les contrefaçons, nous avons des décomptes précis des œuvres téléchargées illégalement et leur coût d'achat moyen. Pour les

résolutions d'incidents, nous avons collecté dans 130 pays les données estimées en temps passé par les professionnels pour détecter les modalités de l'attaque et la façon d'y remédier.

Le président tapota avec la main gauche sur la table, signe d'un certain énervement.

— Il y a six mois, des personnes différentes m'ont fait la même démonstration, avec des chiffres légèrement inférieurs. Qu'est-ce que cela signifie pour vous ?

Le jeune homme, un peu intimidé, tarda à répondre. Un de ses collègues, portant une cinquantaine d'années sur un visage cirieux un peu désabusé, tenta de lui venir en aide.

— Cela signifie que la délinquance progresse, monsieur le président, simplement.

— Cela signifie surtout que l'on n'écoute pas ce que je demande. Je veux des évaluations précises, pas des argumentations d'épiciers. J'ai lancé une guerre, messieurs, une guerre qui me rend de plus en plus impopulaire. J'ai été élu par un électorat de gens simples, et ce combat que je mène leur déplaît. Et je peux le comprendre, il est de plus en plus nauséabond. Il y a six mois, j'ai demandé à des soi-disant experts de me donner le chiffre réel de l'impact cyber criminel dans notre pays. À la place, votre organisation m'envoie de nouveaux experts, avec les mêmes données. Je vais donc vous expliquer ce qui ne me convient pas.

D'après vos évaluations particulièrement partisans, vous considérez que toute œuvre téléchargée est un manque à gagner. Croyez-vous sincèrement que tous ceux qui ont obtenu sur Internet un logiciel à 4000\$ l'auraient acheté ? Croyez-vous que tous ceux qui remplissent leurs MP3 de musique ou leurs ordinateurs de films les auraient tous achetés ? Le contribuable américain dépense des sommes astronomiques pour protéger les industriels concernés, les même qui vous financent. J'aimerais donc que l'on cesse de se foutre de ma gueule !

Quant à vos heures perdues, si les entreprises dépensaient un peu plus en formation et en équipement de sécurité, au lieu de tout investir dans le marketing et les bonus aux commerciaux, quand ce n'est pas les dividendes des actionnaires, elles ne seraient pas autant dépourvues face aux attaques. J'ai lu il y a quelques jours un rapport consternant émanant de la division Cyber Crime au FBI, expliquant à quel point les risques liés au piratage informatique sont sous-estimés dans ce pays. Personne ne se protège, tout le monde pense que tout va bien, qu'il n'y a aucun risque. Et quand une attaque survient, on

demande l'aide de l'Etat. J'en ai assez de cette hypocrisie. Les immeubles et les hangars de vos clients sont verrouillés, gardés, surprotégés et assurés, qu'ils fassent de même pour leur informatique.

Vous entendez ces gens qui manifestent dans les rues parce qu'ils n'ont rien à manger ? Les milliards que je dépense pour fliquer le Net, je préférerais les leurs donner. Mais je ne peux pas, parce qu'on attend de moi que j'extermine les rats quand tout le monde expose le fromage.

Donc, le message que vous devez transmettre à vos chefs, c'est que dans trois mois, je veux revoir les mêmes têtes, avec des chiffres exacts, prenant tout en compte de façon cohérente et non pas une estimation volontairement gonflée pour m'inciter à durcir toujours plus cette politique contre productive. Si une entreprise doit payer quelque chose suite à une attaque de hackers, c'est qu'elle s'est mal protégée, n'a pas formé les ingénieurs qu'il fallait, n'a pas investi dans les compétences et équipements nécessaires. Il ne s'agit pas d'un coût pour l'Amérique, juste d'une erreur de gestion de la part de dirigeants naïfs et avides.

Le président se leva, et sortit. En passant la porte, il lança un « à dans trois mois, messieurs ! » avant de disparaître.

Le plus âgé des trois experts, discret jusque là, s'adressa à Stuart Gallardo.

— Etrange attitude ! dit-il. Je ne m'attendais pas à une telle réunion.

— Il n'est pas président par hasard. Votre organisation n'a pas tenu compte de ses griefs, mais il a bonne mémoire, et cette histoire de hackers commence à l'irriter sérieusement.

— Dans ce cas, pourquoi continue-t-il ce combat ?

— Parce que les industriels qu'il fustige ont financé sa campagne ! répondit l'homme de cinquante ans. Un politique déteste se trouver en porte-à-faux entre ceux qui l'ont financé, et ceux qui l'ont élu. Il a besoin des deux.

D'un sourire, Stuart Gallardo confirma avant de mettre fin à la réunion.

21 novembre, 11h

Forcé d'être discret par la débauche de zèle des experts en sécurité informatique du monde entier, je décidai de profiter de la relative inactivité dans laquelle je me trouvais pour travailler sur mon plan du moment.

Après avoir infiltré le FBI et obtenu de très nombreuses informations, j'avais une idée très claire de l'état des connaissances des agents américains. Mais mes cadrans me l'avaient indiqué, le mouchard avait été repéré.

Ce n'était pas capital, mais comme je ne disposais plus de mon virus-espion à la division Cyber Crime, mon idée était de tester un procédé d'écoute téléphonique d'un nouveau genre qui me permettrait de garder un coup d'avance.

Sur le principe, c'était simple. Les téléphones de cette noble administration fonctionnaient en voix sur IP, c'est-à-dire comme des appareils transformant les sons en données informatiques pour les passer sur le réseau. Ce procédé, largement utilisé sur Internet, avait permis de démocratiser le prix des communications. Il était également utilisé dans les enceintes privées pour les mêmes raisons : il est très économique.

Pour un hacker, c'est une bénédiction. Sans difficulté, j'avais trouvé dans la documentation dérobée au FBI les références des téléphones employés et je m'étais procuré les notices techniques. Rien de plus facile alors que d'écrire un programme pour stocker et écouter les conversations transitant sur le réseau.

Mais un problème subsistait.

Dans un réseau comme celui de mes nouveaux amis, des volumes gigantesques de données transitaient à chaque instant : messagerie, web, programmes spécifiques et téléphonie. Même les photocopieurs et les distributeurs de boissons pouvaient être connectés et contribuer ainsi à transmettre des informations dans ce magma informe.

Pour moi, il n'était pas concevable de garder l'intégralité de ces données, pas plus que de les transférer vers l'un des mes ordinateurs, je ne disposais pas de la capacité à stocker tant d'informations. Il fallait donc les filtrer pour ne conserver que les paquets qui m'intéressaient, en l'occurrence les conversations téléphoniques de Mark Benson et de ses principaux limiers.

Pour réaliser cette opération, je disposais de l'un des équipements tout récemment détournés au FBI : un *sniffeur* miniaturisé, totalement reprogrammable et rendu indétectable par mes soins délicats. Cette

petite merveille pouvait filtrer les données entrant et sortant du réseau, à loisir, et m'expédier en toute transparence celles qui correspondaient aux critères que je lui fixais. Le nombre de possibilités de cet outil était impressionnant, surtout si l'on considérait sa taille ridicule.

Mais le plus difficile restait à faire : même technologiquement très avancé, le *sniffeur* ne fonctionnerait qu'au sein du réseau à filtrer. Il me fallait donc pénétrer au FBI pour y installer mon appareil.

« Amusant, me dis-je » en échafaudant le subterfuge qui allait rendre possible ce tour de magie, tout en considérant, dans un petit coin de ma tête, que j'étais totalement dingue de provoquer ainsi le lion dans sa cage.

23 novembre, 18h30

Le premier des jeunes cerveaux de Benson à obtenir un résultat concret fut Norman. Il finit par repérer sur *Galaxy* l'origine du message ayant commandé les stylos dont j'avais inondé la sérieuse administration. Bien évidemment, cette adresse était usurpée et ne menait à rien, si ce n'est à l'opérateur, lequel traitait simultanément des millions de connexions. Mais en analysant les fichiers d'historique, Norman parvint à détecter que dans la minute qui précédait, cette adresse avait également utilisé un site de messagerie publique. Certes, ces fournisseurs d'email géants ne permettaient pas de tracer les connexions, ils étaient tellement anonymes qu'ils servaient quotidiennement aux trafiquants les plus notoires. Néanmoins, sur le territoire des États-Unis, le FBI disposait des moyens techniques pour espionner le réseau de l'opérateur afin d'écouter ce qui passerait par cette messagerie.

Ce n'était pas très conventionnel et demanderait peut-être une grosse organisation pour un résultat potentiellement médiocre, mais c'était la seule piste qu'ils avaient.

Norman parla de sa découverte à Benson qui y porta un grand intérêt. Il s'organisa pour que soit mis en place au plus vite ce dispositif.

Il faudrait quelques heures pour que tout soit au point. Il ne restait plus alors qu'à espérer que quelqu'un commette l'erreur d'envoyer un message à cette boîte aux lettres.

Pour la soirée, un tour de permanence fut organisé : Mark Benson voulait un volontaire qui demeure à poste pour réagir au plus vite dès que le poisson aurait mordu à l'hameçon. Jenna et Eliott se proposèrent pour se relayer.

Le directeur, lui, demeura dans son bureau, prêt à y passer la soirée. Il commanda une pizza qu'il partagea avec Jenna, puis s'allongea sur une banquette.

C'est Eliott qui vint le réveiller au milieu de la nuit.

— On l'a, dit-il. C'est un type qui habite en Caroline du Nord. Il s'appelle Steven Hoak. Qu'est-ce qu'on fait, patron ?

— On réserve trois billets d'avion. Contacte Norman, nous partons demain par le premier vol. »

IV

Ce que nous faisons n'est jamais compris, mais toujours seulement loué ou blâmé (Friedrich Nietzsche – le gai savoir).

24 novembre, 8h30

« À la demande de la CIA, le système Galaxy a été interrogé ce jour sur la personne de Richard Magister, journaliste du New York Times. Galaxy a retourné un important volume d'information dont voici le détail.

125 articles parus, dont 47 exclusivement sur le web.

32 articles parus sur des sites autres que ceux du New York Times, publiés sous divers pseudonymes.

476 commentaires rédigés sur une large palette de sites d'informations, dont 97 sur le site du New York Times.

1359 emails reçus

378 emails envoyés

159 contacts de messagerie dont 78 communs avec Facebook et 36 avec Msn.

4 adresses de messagerie connues

15 mots de passe identifiés utilisés pour la messagerie et les pseudonymes.

Un compte sur paypal relié à une adresse email yahoo.com et une carte American Express.

32 relevés bancaires

42 pages de bulletins scolaires de ses deux enfants.

Par ailleurs, Galaxy dispose d'informations connexes sur sa femme Betty, son fils aîné Brandon, disposant d'un compte Facebook, et l'ensemble des contacts figurant dans ses emails. Le champ d'investigation peut donc être élargi sur demande. »

Quelqu'un peut me rappeler le contenu du premier amendement de la constitution américaine ? Il me semble avoir lu qu'aucune loi ne pouvait limiter la liberté individuelle, la liberté de religion, la liberté d'expression et la liberté de la presse ! J'ai sans doute mal retenu ce cours là à la fac !

24 novembre, 9h

Le B.A BA du hacking est de ne pas se laisser surprendre. Pour cela, la meilleure méthode est encore de sans cesse dérouter l'adversaire. Si personne ne pouvait se douter que j'aurais assez de toupet, ou d'inconscience pour certains, pour m'infiltrer au sein même de l'administration qui avait fait de mon arrestation une priorité, il valait mieux être prudent et donc ne pas éveiller de soupçon.

Or, dans une administration paranoïaque comme l'était le FBI, tout ce qui sortait de l'ordinaire était suspect. Je ne pouvais donc pas y entrer sous un motif quelconque, il fallait que l'on m'appelle. Personne ne soupçonne le plombier s'il vient réparer une fuite d'eau, à condition qu'il y ait une fuite d'eau.

Il me fallait donc créer les circonstances me permettant d'aller installer et activer mon *sniffeur*. Mais je me trouvais dans la désagréable situation de celui qui ne maîtrise pas tous les paramètres. Mon micro logiciel espion étant inactif, je ne disposais plus d'allié dans la place. Alors, je réfléchis à une solution qui pouvait fonctionner, avec un peu d'audace et un zeste de réussite.

Cette chance vint sous les traits de Jenna, aux premières heures de la matinée.

Benson et deux de ses collègues étant partis le matin, elle pouvait donc se consacrer calmement aux investigations demandées par son chef. Chargée d'étudier le programme qui avait permis mon infiltration, elle restaura, à partir d'une bande de sauvegarde, une image mémoire du système dans laquelle il se trouvait. L'opération était en tout point comparable au réveil d'un animal ayant été conservé en hibernation dans un bloc de glace. L'image ne te parle pas, lecteur ? Pas de souci, j'en trouve une autre. C'est comme si l'ordinateur remontait le temps, et s'arrêtait juste avant que mon programme ne se détruise. Le Nacite était là, encore vivant, Jenna n'avait qu'à observer son fonctionnement.

Lorsque le système fut opérationnel, elle examina le virus. À sa grande surprise, alors qu'elle s'attendait à ce qu'il se suicide, il n'en fit rien. Certes, elle l'avait laissé se connecter à l'internet pour y prendre ses instructions et avait scrupuleusement espionné ses faits et gestes.

Mais manifestement, ses ordres avaient changé. Il semblait se montrer plus coopératif. Elle entreprit donc de l'isoler totalement pour en étudier la conception. Mais alors qu'elle y parvenait, les connexions s'interrompirent brusquement.

Elle observa les autres ordinateurs sur les bureaux des absents, ils étaient tous dans la même situation : déconnectés du réseau.

Ne pouvant utiliser son téléphone puisque lui aussi avait besoin du réseau pour fonctionner, elle monta à l'étage supérieur voir le technicien de maintenance de permanence à cette heure encore matinale.

Elle lui expliqua le problème et ils conclurent rapidement à la panne d'un Switch, un équipement partageant les connexions réseau.

Le technicien changea l'équipement par l'un de ceux qu'il avait en réserve mais rien n'y faisait, c'était comme si le nouveau était également en panne.

— C'est étrange, on dirait qu'il y a du trafic sur l'appareil, mais très peu, presque pas, dit-il.

— Pas assez pour nous en tout cas ! constata Jenna. On ne peut pas travailler sans réseau, gémit-elle frustrée d'avoir été interrompue si près du but par un problème d'ordre matériel.

— Je vais appeler la société qui nous vend le matériel, ils doivent pouvoir trouver une solution ! répondit le technicien.

Il rechercha sur son ordinateur les coordonnées du revendeur. Il obtint l'information sans difficulté. Il prit son téléphone portable et composa le numéro et de l'autre côté, bien entendu, je répondis que cela ne poserait aucun problème de prévoir une intervention en début d'après-midi.

Franchement, pour le Nacite, il était à peine plus compliqué de bloquer le trafic que de modifier la fiche de coordonnées du vendeur dans la base de données des fournisseurs. Vous allez dire que j'exagère, mais non. J'avais déjà en ma possession la structure des

bases de données, ce que l'on appelle le MCD⁷, de cette belle maison, et j'en connaissais les mots de passe d'administration. Ce n'était donc pas bien sorcier d'expédier une petite requête à ce serveur disant « s'il te plait, mon cher 10.215.13.12, peux-tu te connecter en tant qu'administrateur, puis dans la table fournisseur dbt30125, modifier la fiche numéro 402, champ Téléphone, pour y mettre le mien ? ». Sachant que je n'utilise que des téléphones jetables qui, comme les lames rasant mon visage, sont destinés à la poubelle dès qu'ils m'irritent un peu la sensibilité, je pouvais me permettre ce risque.

« Désolé, dit le technicien à Jenna. Il faudra attendre un peu ! ».

Jenna s'en retourna à son bureau, dépitée.

Quand j'y repense, je crois pouvoir dire sans crainte qu'elle n'aurait pas dû laisser mon Nacite se connecter au Net. À aucun moment, elle ne s'est doutée de la nature des nouvelles instructions qu'il en avait reçu. Après la modification dans la base que je viens d'évoquer, il avait ouvert une autre porte pour installer un autre Nacite. Une fois les conditions créées pour résoudre l'incident, le virus pouvait facilement modifier les paramètres des *switchs* pour les rendre inopérants, causant un véritable chaos dans les données y transitant, ce qui finirait inmanquablement par provoquer l'appel que j'attendais.

Je sais lecteur, ça te paraît compliqué. Alors imagine un peu que je possède le pouvoir de changer, par la pensée, les numéros de téléphone des pages jaunes qui s'ennuient sous la tablette du salon. À l'aide d'un bon lance-pierre, je détruis ton antenne de télé, puis je me substitue aux différents réparateurs. Je n'ai plus alors qu'à attendre ton appel, non ? Je suis certain que là, tu as compris.

Mon piège ayant fonctionné, j'ai pu embarquer sur mon avion à Phoenix, Arizona, pour me rendre à Washington. J'apportai dans mes bagages un autre équipement fort similaire, pour donner le change.

⁷ MCD : Modèle Conceptuel de Données. Cartographie d'une base de données au travers des tables, des champs qui les composent et des relations entre elles.

24 novembre, 11h30

La convention internationale de Vienne régissant le droit des ambassades a été signée par les États-Unis d'Amérique. Elle interdit les écoutes et activités d'espionnage à l'encontre du personnel de la représentation diplomatique d'un pays sur le sol américain.

Pourtant, le rapport *Galaxy* BD1459 indique ceci :

« À la demande du département d'État à la défense, le système Galaxy a été sollicité afin d'obtenir les informations en relation avec les adresses email de la délégation turque aux USA. Galaxy a retourné un ensemble de 12988 messages.

Les mots clés recherchés Irak, Kurdes, Iran et OTAN ont été repérés dans 612 emails. La liste des combinaisons et les abstracts sont mis à la disposition du Département d'Etat à la défense.

Compte tenu du volume important, il est porté à la connaissance de l'organisme demandeur que de nouveaux croisements sont possibles sur cette sélection, sur demande. »

Il y a quelques années, un virus nommé Stuxnet avait détruit tout une portion du programme nucléaire iranien. Nul ne sait par qui il a été développé ! On aurait peut-être du le demander à *Galaxy* ! À moins que le virus ne l'ait déjà fait, qui sait !

24 novembre, 13h

Mark Benson avait pris ses contacts et c'est avec deux agents de la police locale qu'il arriva, accompagné de Norman et d'Eliott, dans la banlieue de Raleigh. Dans cette zone pavillonnaire très commune, il n'y avait guère d'activité en cette fin de matinée.

La voiture grise se posa doucement près de la maison de Steven Hoak. Les agents de police en sortirent et firent rapidement le tour afin de débusquer une éventuelle autre sortie, procédure courante lorsqu'ils ne savaient pas où ils mettaient les pieds.

Ils revinrent quelques instants plus tard en précisant que tout était sous contrôle. Ils précédèrent les gens du FBI et sonnèrent à la porte.

Un homme leur répondit puis, à l'injonction des fonctionnaires, leur ouvrit la porte.

Steven Hoak était un beau garçon au visage fin. Il devait avoir une trentaine d'années. Ses cheveux blonds bouclés tombant sur les

épaules et ses petites lunettes posées sur des yeux d'un bleu argent lui donnaient un air d'intellectuel, mais son faciès marqué de ridules, ses paupières mi-closes et ses épaules affaissées témoignaient d'une existence agitée. Cependant, il n'était pas utile d'observer ses traits avec attention pour s'en persuader. Steven Hoak se déplaçait sur un fauteuil roulant.

— Monsieur Hoak, commença Benson, nous avons des questions à vous poser !

— Vous êtes venus en nombre, répondit Steven. Vous aviez peur d'en oublier ?

— Nous voulions être certains de ne rien perdre de vos révélations, lança Benson du tac au tac.

— Et en quoi puis-je vous aider ?

— Ylian Estevez. Vous connaissez ?

— Pas du tout. Ça ne me dit rien. Je devrais ?

— Il se trouve que oui, Monsieur Hoak. Ylian Estevez est de vos amis, ou du moins, il communique avec vous, nous le savons.

— C'est une erreur. Je ne vois pas d'où vous tenez cette information mais elle est fausse.

— La façon dont nous obtenons nos informations nous regarde, monsieur Hoak, mais contrairement à vous, elles sont parfaitement fiables. Alors je vous le demande à nouveau, connaissez-vous Ylian Estevez ?

— Je vous ai déjà répondu que non. À présent, si vous et vos sbires n'avez rien de plus à me demander, je vous prie de quitter ma maison, j'ai des choses à faire.

Feignant d'ignorer l'injonction, Benson se mit à fouiner dans la pièce. C'était un salon en désordre, plongé dans une pénombre que seul un léger halo de soleil, qui parvenait à se glisser subrepticement par les minces interstices des volets, troublait légèrement.

Dans le fond, près du couloir qui menait vers les autres pièces, il aperçut une grande table sur laquelle trônait un ordinateur encore allumé, mais verrouillé.

— Vous permettez que je jette un coup d'œil ? demanda-t-il

— Non. Avez-vous un mandat ?

Pour toute réponse, Mark Benson fit signe à Eliott. Celui-ci prit une clé USB dans sa poche et la glissa dans un port de l'ordinateur, l'éteint puis le ralluma.

Quelques minutes plus tard, Mark Benson disposait d'un accès total à cet ordinateur, dans la plus parfaite illégalité, mais sous l'œil complaisant des fonctionnaires de police.

— Vous n'avez pas le droit ! hurla Steven en se précipitant gauchement vers la table avant d'être arrêté par l'un des agents. Vous n'avez aucun droit de toucher à cet ordinateur !

— Calmez-vous, Monsieur Hoak, si vous n'avez rien à vous reprocher, dans cinq minutes, nous serons partis. Eliott ? Que nous dit cet appareil ?

— Il y a un videur, patron.

— Je m'en doutais. Je ne vous ferai pas l'injure d'une explication, monsieur Hoak, je crois que nous allons bientôt pouvoir parler avec franchise. Norman, auriez-vous l'obligeance d'expliquer à ces messieurs de la police ce qu'est un *videur* ?

— C'est un programme de protection, répondit le jeune homme. Il se lance avec l'ordinateur et s'il est activé, avec une combinaison de touches, le plus souvent, il détruit toutes les données illicites de l'ordinateur, en mettant exactement à leur place des données anodines.

— Et pourquoi fait-il cela, Norman ?

— Si la police venait à saisir l'ordinateur, elle tenterait de lire les données disponibles, mais aussi celles qui ont été effacées du disque dur. Le *videur* n'efface pas, il remplace. De cette façon, on ne peut rien trouver, il ne reste plus rien à trouver.

— Norman, est-ce qu'un honnête possesseur d'ordinateur respectant la législation en vigueur dans ce pays utiliserait ce type de procédé ?

— Non patron, certainement pas.

— Merci, Norman. Eliott, qu'avez-vous pu trouver sur cet ordinateur ?

— Téléchargement illégal, programmes piratés, musique, en quantité, pour le moment je n'ai rien d'autre.

Steven se retourna vers les agents de police.

— Vous voyez, messieurs, il n'y a rien de bien méchant, surtout si l'on considère que vous n'avez aucun mandat et que la consultation de cet ordinateur est totalement illégale. J'appelle mon avocat.

Mark Benson se posta devant lui et saisit le combiné.

— Eliott ? Y-a-t-il des données classifiées sur cet appareil ?

— Je n'en vois pas, pour le moment, et...

— Eliott, bon sang de dieu ! hurla soudainement Benson, je vous ai posé une question claire pourtant !

— Oui, patron, répondit timidement le jeune homme. Il y a des données confidentielles.

Benson retourna brusquement le fauteuil de Steven vers lui.

— J'ai une mauvaise nouvelle, monsieur Hoak. Les lois fédérales en vigueur dans ce pays me dispensent de l'utilité d'un mandat dès lors que j'agis dans une affaire concernant la sécurité de l'État. J'obtiendrai mon mandat à posteriori, c'est légal, je le crains.

— Mais c'est absurde ! je n'ai aucune donnée confidentielle là dedans. Qu'est-ce que cela signifie. Nous sommes en Amérique ! Vous avez des méthodes dignes de la Gestapo !

— Et vous n'avez rien vu, monsieur Hoak. Il y a des données classifiées dans cet ordinateur, dorénavant, je peux vous le certifier. Cela signifie que j'ai le contrôle de la situation, et vous non. Alors je veux que vous répondiez à ma question. Connaissez-vous Estevez ?

— Tout le monde sur le Net connaît Estevez, c'est une légende.

— Mais tout le monde ne reçoit pas des messages de la légende. Quand allez-vous cesser de vous foutre de moi, monsieur Hoak ?

— Quand vous aurez quitté ma maison avec vos SS.

Benson fit un petit tour dans la pièce, observa les étagères, ouvrit quelques placards puis aperçut un vide-poche plein de tablettes de comprimés.

— Je vois que vous absorbez des anti-inflammatoires puissants ainsi que les comprimés protecteurs gastriques qui atténuent leurs effets pervers, je crois qu'il vous arrive fréquemment de souffrir, n'est-ce pas monsieur Hoak. C'est là le traitement médical d'une personne devant se battre quotidiennement contre la douleur. Je n'aimerais pas

être à votre place. Parce qu'en considérant ce que nous avons trouvé dans votre ordinateur, nous sommes en mesure de vous emmener pour vous interroger. Nous allons vous cuisiner pendant des heures, et nous allons bien sûr oublier vos médicaments. Je trouve dommage que votre manque de coopération vous place dans cette pénible situation.

Steven recula. Le dos en sueur, la panique empoisonnant chacun de ses muscles, les yeux absents, il essaya de réfléchir à sa situation et au péril que lui faisait courir son aversion pour les hommes du FBI.

24 novembre, 14h

En arrivant, j'avais croisé une nouvelle manifestation. Elles étaient toujours plus impressionnantes.

Les démonstrations de forces des hacktivistes, relayés parfois par des altermondialistes ou des militants contre la faim, les spéculateurs, les profiteurs et les brûleurs de liberté visaient, dans les grandes villes, les quartiers d'affaires ou les symboles de l'Etat. Pacifistes, elles comptaient sur le nombre pour hâter le réveil des citoyens, et quand les forces de l'ordre montraient les dents, elles se dispersaient dans le calme.

Faiblement relayées par les médias, ces actions d'éclat ne parvenaient toutefois pas à lancer ce grand mouvement populaire attendu. Je fus malgré tout surpris de la taille du cortège hétéroclite.

J'avais revêtu une combinaison de travail, en toile grise, ouverte sur un pull blanc quelconque. Au niveau du cœur, j'avais apposé le logo de la société commercialisant les Switchs à l'aide d'un papier transfert imprimé et posé au fer à repasser. L'illusion est parfaite, tentez le coup, vous verrez, essayez chez vous, avec une simple casquette et un tee-shirt, de vous faire passer pour un livreur de Fedex, c'est du gâteau.

Pour l'occasion, j'avais collé une moustache pastiche sous mon nez, adopté une coupe de cheveux très désordonnée rendue possible par un gel coiffant des plus pâteux, et je m'étais affublé d'une paire de lunettes ronde à la John Lennon. Pas rasé depuis deux jours, j'avais une allure négligée, convenant selon moi à celle que pouvait avoir la caricature du technicien qui se rend au FBI. Pourquoi toutes ces singeries ? Oh, c'est simple, l'immeuble du 935 Pennsylvania Avenue est truffé de caméras, il y en a plus qu'à Hollywood.

Je me présentai à l'accueil et précisai l'objet de ma venue. Je dus passer sa mallette, bourrée de petit matériel électronique, au scanner de sécurité. Les agents demeurèrent perplexes, mais rien dans ce fatras ne ressemblait à un produit ou objet interdit. J'essayais de maîtriser mon angoisse, chaque détail pouvait me trahir. Il suffisait d'un gardien suspicieux qui s'intéresse de trop près à mon accoutrement, qu'un élément de ma panoplie me trahisse ou qu'un de mes appareils éveille les soupçons pour que je tombe dans le piège.

Le technicien informatique qu'avait contacté Jenna arriva pour me faire accéder à la salle technique. Il signa le registre au poste de sécurité et je laissai ma carte d'identité. Mais cette tension me galvanisait, j'étais au paroxysme de l'excitation, j'étais dans la gueule du loup pour lui enlever son steak. On ne vit pas tous les jours des instants d'une telle intensité.

— Vous vous appelez Georges Washington ? demanda le gardien de l'accueil.

— Oui, dis-je l'air le plus désabusé possible. Mes parents sont des petits comiques. Mais je vous assure que ce n'est pas facile à porter tous les jours ! ajoutai-je avec une mine déconfite. Il y a des moments où je me dis que je n'aurais pas eu besoin de faire « l'actors studio » pour gagner une statuette aux Oscars.

Le technicien me conduisit dans un couloir au rez-de-chaussée. Je ne sais pas s'il voulait m'empêcher de repérer les lieux ou si lui-même s'y perdait, mais la promenade me parut interminable. Les bureaux et les corridors se ressemblent tellement que je suis presque certain d'être passé plusieurs fois devant le même distributeur de confiseries. Enfin, nous arrivâmes devant une porte vitrée. Il entra un code sur le panneau, puis son badge.

— C'est bien sécurisé, dis-je, ironique.

— C'est le FBI, répondit le technicien en haussant les épaules.

— Oui, oui. Enfin moi, je ne connais pas trop, répondis-je en m'efforçant de paraître un peu simple d'esprit, j'étais dans les concentrateurs téléphoniques il y a encore un an. Maintenant, je m'occupe de ces oiseaux là mais pour moi, c'est juste des cartes électroniques, je n'ai même pas d'ordinateur.

Le technicien s'inquiéta de ma compétence de dépanneur, je pus le lire sur son visage. Il ne s'attendait pas à ce qu'une société aussi bien établie que le fabricant de matériel réseau choisi par le FBI envoie en réparation des techniciens fraîchement qualifiés.

Nous arrivâmes devant une rangée d'armoires dans lesquelles clignotaient tous les équipements permettant l'interconnexion du système informatique. Bien que m'y attendant, je fus impressionné par la richesse de ces infrastructures. Là, le nec plus ultra de la technologie cohabitait avec des systèmes plus anciens, passés de mode mais encore utiles à des usages précis, car ainsi en allait-il de l'histoire de l'informatique, tout le monde ne s'équipait pas au même rythme et le FBI devait pouvoir surveiller, traquer et maîtriser tous les systèmes.

« C'est là ! », dit le technicien en montrant une armoire sur laquelle il était facile de constater la timidité de l'effet « guirlande de Noël » provoqué, en temps normal, par la multitude de LEDs s'activant au gré du trafic de données.

Il observa le numéro de l'armoire, se saisit de la clé portant le même numéro parmi celles qui ornaient l'imposant trousseau pendant à sa ceinture, et ouvrit la porte translucide.

— Vous voyez, il n'y a pratiquement pas de signal sur les *switchs* un à quatre. Les autres fonctionnent à merveille, on voit bien le trafic, mais sur ceux-là, il n'y a presque aucune LED qui clignote, ce n'est pas normal ! dit-il. Et sur l'autre armoire, là, celle qui est deux crans plus loin, il y a un autre appareil qui fait la même chose. En fait, tous les appareils de ce modèle ont le même souci. Vous imaginez si on doit changer cinq *Switchs*, des équipements sécurisés lien par lien, câble par câble ?

— Et actuellement, le réseau est totalement hors service ? interrogeai-je.

— Non, on a fait un paramétrage de fortune pour répartir l'ensemble du trafic sur les équipements restant, mais ils sont moins performants et totalement saturés, du coup.

— Bon. On va regarder ça.

J'ouvris ma mallette, farfouillai et en sortis *Ysuba*. C'est le nom que je donnais à un petit gadget étonnant acheté plusieurs mois auparavant, à Hong Kong.

C'était un afficheur numérique. Ce jouet sans intérêt permettait de programmer en plusieurs langues des messages que l'utilisateur pouvait rendre statiques, clignotants ou défilants, et les affecter à l'une des dix touches situées sur le devant de l'appareil. Il possédait des connecteurs réseau et USB mais j'ai eu beau chercher, je n'en ai jamais trouvé la moindre utilité, le gadget étant résolument indépendant. En fait, Ysuba était un auxiliaire précieux car il donnait une impression d'équipement de haute technologie en étant désespérément basique.

Ayant programmé mon jouet durant le voyage, c'est en contrôlant un très impérieux éclat de rire que je branchai Ysuba au dos du premier équipement.

« Ce n'est pas possible, pensai-je, que des pièges aussi grossiers puissent fonctionner dans un tel lieu ». Mais ce monde marche sur la tête, mes amis, et si une poignée d'écolos peut s'infiltrer incognito dans des centrales nucléaires supposées sécurisées, vous comprendrez qu'il est bien plus aisé de pénétrer au FBI par la porte d'entrée que par l'Internet. Ayant fait les deux, je parle d'expérience !

Une administration, aussi prestigieuse soit-elle, n'est faite que d'hommes dont la motivation et la compétence sont déterminées par des grilles salariales et des diplômes souvent surévalués. Le facteur humain n'est prépondérant que pour certains postes sensibles, le reste n'est souvent pas du même niveau.

Il paraît que dans certains ministères, des femmes de ménage entrent et sortent sans que, bien souvent, nul ne sache d'où elles viennent. Certes, les hommes de la division Cyber de Benson étaient des champions, mais le reste du FBI était composé de gens ne bénéficiant pas des compétences nécessaires pour flairer une arnaque informatique.

J'appuyai sur le premier bouton d'Ysuba et celui-ci afficha, en grosses lettres clignotantes, les mots « en recherche ».

« Il cherche ! » ajoutai-je tout fier en montrant l'appareil du pouce, jouant à l'extrême le personnage de ma farce.

Le technicien fit une moue inqualifiable, sans doute pour acquiescer.

Le premier message d'Ysuba ayant été prévu pour trente secondes, un bip vint me signaler que la seconde étape de son petit cirque devait commencer. J'activai alors le second bouton qui pendant quelques secondes, fit défiler très vite des informations sans aucun sens, mais dont certains mots clés évoquaient quelque chose de cohérent au technicien. : « Status, data, range, error » étaient les cailloux qui permettent de passer la rivière, les indices qui conservent l'individu dans l'idée qu'il se fait d'une situation en réalité totalement différente.

Le bip suivant allait faire franchir une étape dans le cocasse. J'appuyai sur le troisième bouton et une inscription en japonais apparut.

— Ah, ben voilà, m'extasiai-je sous le regard perplexe du technicien.

— Vous parlez japonais ?

— Non, mais cet appareil n'est pas entièrement traduit. Les messages d'erreur sont en japonais. Alors on a appris les idéogrammes par cœur, ça évite de se trimbaler la documentation.

— Et ça vous dit quoi ?

— Que ce n'est pas grave. Vous avez dû avoir un problème électrique et les appareils se sont mis en mode gel. Les paramètres sont intacts. Mais il va falloir que j'ouvre le capot.

J'ôtai les vis de blocage et fit basculer le couvercle du switch. À l'intérieur, il y avait toute la place qu'il fallait, ce type d'équipement étant aujourd'hui très large uniquement afin d'offrir un maximum de prises de sorties pour y brancher des câbles et une bonne aération. La carte électronique qui pilotait le tout, elle, était minuscule.

« Vous auriez une petite lampe de poche ? demandai-je, la mienne n'a plus de piles ».

Bien que la procédure de sécurité exige la présence du technicien, il considéra qu'il ne pouvait rien arriver pendant les cinq minutes que nécessitait l'opération, d'autant que son bureau demeurerait dans le champ de vision.

Dès que le technicien eut tourné le dos, j'insérai le *sniffeur* que j'avais gardé dans la paume de ma main. Mesurant trois centimètres sur deux, il n'était pas difficile de le cacher. Je le plaçai à l'intérieur, à

la sortie de la carte électronique, puis connectai l'autre bord sur les prises arrière.

J'avais déjà refermé le capot et remplaçais les vis lorsque le technicien arriva.

« Merci ! J'ai fait le premier mais pour les autres, ça va être plus simple parce qu'ils sont en dessous, c'est plus accessible. Par contre, je vais avoir besoin de votre lampe, on n'y voit rien là-dedans ».

Je redémarrai l'équipement à présent espionné. Le Nacite infectant le réseau repéra immédiatement le *sniffeur* et sut qu'il fallait désormais cesser de bloquer chaque appareil qui serait redémarré.

Le plus simplement du monde, je démontai les autres Switchs, feintai une opération en appuyant cinq secondes sur un minuscule bouton dont l'objet réel n'était que de forcer l'initialisation de l'appareil, et terminai ainsi mon intervention. Une fois redémarrés, les *Switchs* fonctionnaient à merveille.

— Si ça se reproduit, demanda le technicien, je devrai faire la même chose ?

— Non, ce ne sera pas nécessaire. Je vais vous envoyer une mise à jour. Vous l'installerez, cela va désactiver le mode gel et modifier les paramètres du *switch*. Franchement, vu le système que vous avez ici, vous n'en aurez pas besoin et cette pseudo sécurité ne pourra en réalité que vous apporter des ennuis.

Je quittai sans encombre le FBI, fier de mon petit tour, et réfléchissant déjà à ce que je pourrais bien mettre dans cette mise à jour que j'allais envoyer à l'administrateur réseau. Tout ceci était décidément bien trop facile.

24 novembre, 15h

— Je le connais. Je l'ai rencontré une fois, dit Steven

— À la bonne heure ! Racontez-nous, monsieur Hoak.

— Je devais aller voir mon père et je me trouvais à la gare. Il pleuvait et l'ascenseur était en panne. J'ai attendu pendant une demi-heure devant les escaliers. Continuellement, des gens passaient, sans m'accorder un regard, et descendaient. Des hommes, des femmes, des

jeunes, des vieux, blanc, noirs, personne ne me voyait, j'étais comme un élément du décor. À un moment, une dame est arrivée avec sa poussette. Un homme l'a aidé à descendre, mais il n'est pas remonté pour moi. Et puis j'ai aperçu cette silhouette longiligne. Il est passé, puis arrivé à la moitié des marches, s'est arrêté avant de remonter. « Depuis combien de temps êtes-vous là ? » m'a-t-il dit. Je lui ai alors expliqué mon malheur. Il m'a fait asseoir sur les marches sur lesquelles il avait déployé ma couverture. Puis il a descendu mon fauteuil avant de venir me chercher, il m'a pris sur son dos, m'a installé et conduit à la gare. Puis nous avons pris le train jusqu'à Chicago.

— Heureuse coïncidence, dit Benson, vous alliez au même endroit ?

— Non, lui n'allait nulle part, il m'a dit que personne ne l'attendait. Arrivé à Chicago, il a loué une voiture et m'a conduit chez mon père. Puis il est reparti, je ne l'ai jamais revu.

— Mais vous communiquez ?

— Parfois, quelques messages, mais il répond rarement. Dans le train, nous avons évoqué pas mal de choses, l'informatique, le codage, le hacking. Il a fallu longtemps avant que je ne sache qui il était.

— Et vous allez pouvoir nous le décrire ?

— Oui. Pas très grand, un peu enveloppé, cheveux bruns, yeux clairs.

— Vous avez dit longiligne, tout à l'heure, et à présent, vous le dites petit et grassouillet. Tenteriez-vous encore de vous payer ma tête, monsieur Hoack ? insista Benson.

— Lorsque l'on est toujours assis, il est difficile de déterminer la corpulence des gens. Par rapport à vous, il est mince et grand, c'est certain.

Benson réfréna une envie de gifler cet arrogant, puis réfléchit un instant. Il appela Jenna. Peu après, mon téléphone portable me signala une conversation des plus intéressantes, issue du Smartphone de Benson, et fraîchement enregistrée. Déjà, mon *sniffeur* justifiait les espoirs placés en lui.

— Ma petite, disait le gros, vous me mettez un traceur sur la connexion de monsieur Hoak, Elliott va l'activer de ce côté.

— OK patron ! répondit la jeune femme. Vous avez de la chance, on vient juste de nous rétablir le réseau, il était bancal depuis ce matin.

- Pour quelle raison ?
- Un problème sur les *Switchs*.
- C'est réparé ?
- Oui depuis une heure environ.
- Bien combien de temps vous faut-il ?
- Deux minutes. Je vois qu'Eliott vient de m'envoyer le signal, je vous branche ça de suite.

Il raccrocha et s'adressa aux agents de la police de Raleigh.

- Voilà, maintenant cet ordinateur est, informatiquement parlant, sur écoute.

Les agents hochèrent la tête en signe de respect devant ces prouesses qu'ils ne comprenaient pas.

- À présent, monsieur Hoak, dit-il en se tournant vers Steven, j'aimerais que vous fassiez autre chose pour nous. Envoyez un message à Ylian Estevez.

- C'est hors de question, répondit Steven à nouveau réactif.

- J'insiste, monsieur Hoak. Envoyez-lui un message disant que vous avez besoin de lui et que vous souhaitez le voir au plus tôt.

Steven roula jusqu'au bureau et composa le message. Puis, ils attendirent. Quelques instants plus tard, la réponse arriva.

« Salut Steve. J'espère que je ne t'ai pas trop causé d'ennuis. Dis à ce gros porc de Benson que je l'embrasse. »

V

Le châtement a pour but de rendre meilleur celui qui châtie, c'est là le dernier recours pour les défenseurs du châtement (Friedrich Nietzsche – Le gai savoir).

24 novembre, 18h50

Après avoir hésité, Benson avait finalement décidé de laisser Steven Hoak tranquille. Certes, il aurait pu l'arrêter, saisir son matériel et le faire condamner pour le piratage d'œuvres protégées. Mais son statut d'handicapé ajouté à la notoriété de ce genre de larcins dans la jeunesse actuelle lui laissait entrevoir des représailles désordonnées mais chronophages de la part de la communauté bien pensante du net.

Et à vrai dire, à part pour laver l'affront que je lui avais infligé, il ne voyait pas l'intérêt qu'il pourrait tirer de cette situation, je suis trop malin pour commettre l'erreur de me dévoiler en venant au secours de mon ami.

Il fit placer un mouchard sur l'ordinateur de Hoak par Eliott et ils rentrèrent à Washington.

Jenna l'informa de l'impasse dans laquelle elle se trouvait. Il n'y prêta pas attention. Fatigué, il rentra chez lui de bonne heure.

Sa maison était située dans un lotissement bien calme, très cossu. Peu de gens savaient qu'il travaillait au FBI, et encore plus rares étaient ceux qui voyaient derrière cette large silhouette à la bonhomie évidente le tout puissant et respecté (sauf par moi) directeur de la Division Cyber. À l'intérieur, le large salon était la pièce de vie principale. Aux dires de Norman, il n'était pas rare que Benson s'y endorme, les yeux rivés sur un programme monotone. Le mobilier était moderne et fonctionnel, les équipements de qualité, Benson, fonctionnaire aisé, aimait le confort douillet de son intérieur, c'était son seul luxe.

J'imagine une soirée pépère chez Mark Benson. Il devait commander son diner et s'installer devant sa télévision pour y regarder un match de football. Mark Benson vivait seul, son métier

était sa seule maitresse, il y avait peu de place dans son emploi du temps à consacrer aux autres. Paradoxalement, c'est là l'un de nos points communs, nous sommes condamnés à la solitude, moi parce que des gens comme lui existent, lui tant qu'il y aura des hackers. Là s'arrête la comparaison. Certes, pour lui comme pour moi, demeurer seul était une conséquence de notre choix de vie, il fallait bien s'en accommoder. Mais Benson le vivait mal, ce n'était pas son aspiration première, il s'ennuyait terriblement hors de son travail, son existence était désespérément vide, d'êtres et de sens. On dit qu'il avait des amis, il en aura toujours plus que moi. Mais je ne parviens pas à comprendre comment l'on pouvait trouver cet être sympathique, agréable ou convivial. Peut-être était-ce une opinion très subjective, mais selon moi, seules des personnes intéressées pouvaient se réclamer de son amitié.

Bien entendu, j'ignore ce qu'il a fait de sa soirée de repos. Mais je sais qu'au petit matin, il fut réveillé par le carillon de la porte d'entrée. Il s'habilla en hâte et alla ouvrir.

Devant lui, deux inspecteurs de police lui présentaient une carte.

— Monsieur Mark Benson ? demanda l'un d'eux.

— Oui. Pourquoi ?

— Vous êtes en état d'arrestation.

Sans avoir eu le temps de répondre, il entendit l'autre policier lui dire ses droits, fût menotté et installé sans ménagement à l'arrière d'une voiture de police.

25 novembre, 6h

— Vous vous appelez bien Mark Benson ? s'agaça l'inspecteur de police, un petit chétif au regard vague et au teint gris de cancéreux.

— Absolument, c'est même la seule chose que je ne nie pas. Tout le reste n'est qu'un tissu d'âneries.

— Pourtant, vous avez devant vous votre dossier. Votre nom, votre adresse, votre photographie, votre voiture, tout concorde. Et sur les pages suivantes, il y a votre lourd passé de délinquant sexuel. Quelle explication nous donnez-vous ?

— Écoutez, inspecteur ! Mon identité est exacte, vous êtes bien venu chez moi, c'est ma voiture, mais le dossier n'est pas le mien, c'est tout.

— Alors je vous rappelle les faits. Hier soir, vers dix heures, une jeune femme nous a signalé une tentative d'agression sexuelle. Elle dit avoir été prise en autostop par une Ford comme la vôtre. Comme elle est d'un naturel prudent, elle mémorise toujours le numéro d'immatriculation des véhicules dans lesquels elle entre. Le voyage s'est bien passé et à un moment, elle a ouvert la boîte à gants pour y prendre un chewing-gum. Elle y a remarqué des cartes de visite au nom de Mark Benson. Plus tard, prétextant un besoin urgent, le conducteur est entré sur une aire d'autoroute. Par prudence là encore, la passagère a défait la boucle de sa ceinture de sécurité. Lorsque le véhicule s'est arrêté, le conducteur a essayé de la violenter mais elle est parvenue à s'enfuir et nous a contacté de la station-service.

— Et elle se trouve où, cette plaignante ?

— Elle va passer dans la matinée pour déposer sa plainte.

— Écoutez inspecteur, quand on est prudente, on ne fait pas de l'auto-stop à dix heures du soir. Si elle avait regardé dans la boîte à gants, elle n'y aurait pas trouvé de carte de visite puisqu'il n'y en a pas. Vous êtes l'objet, et je le suis aussi, d'une vilaine farce, votre donzelle ne pointera pas son nez.

— Nous verrons bien, monsieur Benson. Mais en attendant, je vous garde au frais, vous êtes un dangereux criminel.

— Mais arrêtez avec ça ! s'emporta Benson. Je travaille au FBI. Je n'ai rien à voir avec notre délinquant sexuel !

— Et votre dossier ! répondit l'inspecteur. Que dites-vous à ce sujet ?

— Vous vous l'êtes fait pirater, ce dossier ! Écoutez, nous sommes actuellement en lutte contre un pirate informatique de la pire espèce qui est même parvenu à s'infiltrer chez nous. Vous pensez bien que pour lui, vos fichiers sont aussi étanches qu'un filet de pêche pour une bactérie.

— Comment pouvez-vous prouver ce que vous dites ?

— Vous avez Internet ?

— On peut vous amener un ordinateur portable, il y en a un à côté.

— Faites.

L'instant d'après, un agent déposa l'ordinateur.

— Voilà, maintenant, vous appelez le FBI, Cyber Division, et vous demandez Elliott Fabre, c'est l'un de mes adjoints. Vous lui demandez si je suis bien son patron. Par ailleurs, consultez le site Internet du FBI et à la l'aide de la SiteMap, recherchez l'organigramme. À la ligne Cyber Division, vous trouverez mon nom, et en cliquant dessus, ma photo.

— On va vérifier, s'entendit-il répondre.

L'agent s'installa devant l'ordinateur et suivit les instructions. À côté d'eux, Benson se leva pour vérifier que tout se passait correctement et qu'il allait pouvoir bientôt mettre un terme à cette méprise.

Elliott confirma que Mark Benson était bien le nom du directeur. Mais lorsqu'ils découvrirent la fiche profil de Mark Benson sur le site du FBI, la photographie, loin de ressembler à l'homme qu'ils avaient sous les yeux, était le portrait craché de Louis Armstrong, souriant de toutes ses dents.

Benson s'effondra sur sa chaise : à cet instant, il me voyait comme l'incarnation du diable et songeait que la matinée allait être longue.

25 novembre, 8h

Les personnes travaillant dans des administrations telles que le FBI apprécient le calme. Ils ont les moyens de se l'offrir et ne s'en privent pas. L'inconvénient de cette politique est qu'en leur absence, il est peu de curieux pour lorgner sur leur porte d'entrée.

La veille, suivant une méthode que j'ai déjà dévoilée, j'avais imprimé un autocollant du logo d'une compagnie du téléphone. Je l'avais collé sur le bras gauche de sa combinaison grise et fiché une casquette rouge sur ma tête. Une fois la rafle policière effectuée, j'attendis que le calme revienne et me rendis chez Mark Benson.

Je sonnai, pour donner le change au cas où un curieux m'observerait mais il n'y avait pas âme qui vive dans cette vaste résidence en cette heure de la journée. Muni de mon passe-partout, je tentai de crocheter la serrure mais la porte était bien protégée. Je fis le

tour de la maison mais ne trouvai pas d'ouverture. Même pris de court, Mark Benson avait verrouillé son palace et il n'était pas possible d'y entrer discrètement.

Je repérai alors le câble du téléphone et le suivis jusqu'au répartiteur. Je l'ouvris et localisai l'arrivée correspondant à cette ligne. À l'aide d'un tournevis, je défis les deux fils qui assuraient la liaison du domicile de Benson au réseau téléphonique et les branchai sur un appareil sorti de ma mallette.

Ce petit boîtier n'était autre qu'une base de téléphone sans fil, alimentée par une batterie. Ainsi assuré, mon branchement me permettait de téléphoner comme si je me trouvais dans la maison de Benson, et ce jusqu'à une distance de cinq cents mètres.

Je cherchai alors le relai principal du téléphone. Situé au bout de la rue, il était le centre névralgique des connexions voix et données du quartier. Je l'ouvris en utilisant mon passe pour forcer la serrure, assez sommaire.

Je composai le numéro de téléphone d'un service vocal d'informations boursières. Une fois la connexion établie, une charmante voix féminine pouvait, durant des heures, donner les cours du Dow Jones et du Nasdaq, maintenant ainsi du trafic sur la ligne. Avant que Benson ne s'aperçoive de la dépense sur sa note de téléphone, il pouvait se passer un moment.

À l'aide d'un testeur, il me fut alors possible, en toute tranquillité, de vérifier les unes après les autres les lignes en activité et repérer celle de Benson. Je la défis et y branchai l'un de ces petits bijoux que le FBI m'avait si généreusement offerts. Le domicile de Benson était à présent surveillé. Je pourrais, à loisir, récolter les données qui sortent de son ordinateur ou celles qui y pénètrent.

Quel plaisir, la technologie, quand on en a la maîtrise !

Je refermai le relai puis retournai au répartiteur, qu'il me fallut replacer dans son état initial, avant de reprendre mon chemin.

Je possédais désormais plusieurs longueurs d'avance, cela me donnait du temps pour préparer mon attaque.

25 novembre, 18h

Mark Benson était sur les nerfs. Sa journée passée à tenter d'expliquer à des policiers obtus qu'ils avaient été manipulés l'avait marqué. Il ne savait plus par où commencer tant était grande cette sensation d'être manœuvré par plus malin que lui.

En quelques jours, il avait accumulé les contrariétés. Il s'était fait voler un lot de matériel ultra sophistiqué dont il espérait faire usage contre ses adversaires et qui, à présent, se retournait contre lui. Puis, il s'était fait ridiculiser auprès de ses employeurs en se faisant surprendre par l'attaque perpétrée contre le FBI et auprès de ses équipes en étant démasqué lors de l'interrogatoire musclé de Steven Hoak. Enfin, à présent, il avait été humilié devant la police et probablement les médias, jubilant en découvrant cette farce qui avait vu l'un des cerveaux de sécurité nationale interpellé pour une affaire de mœurs.

Dorénavant, il allait devoir rendre de comptes, expliquer, communiquer, tout ce qu'il détestait faire, en sachant que tout ce temps perdu augmenterait encore l'avance que j'avais sur lui.

Mais il avait pour lui la force que donne la rage, l'envie, venue du plus profond de l'âme, de mettre à terre celui qui le narguait, et pour être franc, j'admire ça.

Il décida de ne pas aller au bureau et de s'accorder un peu de tranquillité, il rentra chez lui.

Cela lui donnait l'occasion de réfléchir à la situation. Logiquement, avec le harcèlement que je lui faisais subir, ses pensées devaient le ramener sans cesse à l'énigme Estevez. Comment faisais-je ? Que cherchais-je ? Personne ne prend de risques sans une bonne raison. Qu'est-ce qui motivait le drôle de personnage que je représentais pour lui, s'il s'avérait qu'il s'agisse bien d'une seule et même personne comme semblait le confirmer le témoignage de Steven. J'imaginai être l'objet obsédant de ses pensées et j'avoue que mon égo brillait, à cette perspective, d'une lueur bienfaisante.

Benson serait tenté de penser à une complicité interne. Si je pouvais bénéficier d'un soutien au sein même de l'administration américaine, mes agissements en seraient simplifiés. NSA, CIA, FBI même, ou les nombreuses agences de sécurité de l'État disposaient de

moyens et de compétences impressionnantes pour faire face à la menace cyber criminelle. J'en aurais utilisé certaines, peut-être même que celui que tous recherchaient était de la maison.

Il ne pouvait non plus exclure les jalousies, allant, pourquoi pas, jusqu'au complot. Quelques années plus tôt, la Maison Blanche avait réuni les dizaines d'agences de cyber police créées à la hâte au début du siècle en une seule entité, sous la direction du FBI. Certaines grandes maisons, responsables de ces hydres, n'avaient pas apprécié cette mesure les dépouillant d'un contrôle sur ce que tous s'accordaient à reconnaître comme l'un des principaux enjeux des décennies à venir, en matière de sécurité. Alors que l'informatique devenait chaque jour plus important dans l'arsenal militaire et politique, chacun souhaitait pouvoir disposer de ses propres unités de cyber guerre afin de pouvoir assurer sa défense, ses contre-attaques et ses offensives indépendamment des autres entités gouvernementales. Dans ce contexte, les relations s'étaient rafraichies, surtout avec la NSA et la CIA. La construction du complexe de Fort Williams, confié à la NSA, pouvait d'ailleurs à nouveau changer les équilibres.

Évidemment, cela expliquerait beaucoup de choses : le piratage du FBI, l'accès aux fichiers de la police du Maryland, la facilité avec laquelle je devançais les initiatives de ses services.

Mais rien, dans sa réflexion, ne pouvait lui indiquer ce que je cherchais réellement.

Ce n'était pas l'argent. Si j'avais été cupide, les millions de dollars détournés des comptes du FBI n'auraient pas été versés à des chasseurs de baleines ou des humanitaires naïfs, ils seraient à cette heure dans une banque de Nassau ou des Seychelles, à l'abri des convoitises des finances américaines.

Ce n'était pas la gloire. Je ne me vantais pas, sauf devant vous, mais vous, c'est différent, lecteurs, vous êtes ma mémoire, ma postérité numérique, mon empreinte digitale. Si je ne passe pas un peu de vernis sur mes propres exploits, comment pourriez-vous crier au monde le hacker brillant que je fus !

Aux yeux du peuple, et notamment, ceux de la population de ma nation, je ne cherche pas la publicité. Si mes opérations récentes venaient à enrichir ma notoriété, cela ne pouvait être le fait que

d'hommes comme Steven Hoak, ou comme les témoins de son interpellation, par exemple. Dans ce monde connecté où chaque citoyen dispose d'un téléphone permettant instantanément la prise d'une photo ou la saisie d'un message sur le net, l'information circule, elle est devenue indomptable. Mais pour Benson et ses sbires, je demeurais un mystère, un visage caché, une ombre.

Que restait-il ? La vengeance ? Contre qui, contre quoi ? Le désir de justice, un idéal de société ? Cela lui paraissait inconcevable, mais Mark Benson était rigoureux dans son approche, il n'omettrait aucune hypothèse.

Son téléphone sonna. C'était Norman qui s'inquiétait de son absence. Sans trop forcer sur les détails, Benson expliqua que la police avait été victime d'une méprise orchestrée par Estevez et qu'il avait eu quelques difficultés à s'en remettre. Il lui demanda de vérifier les dates de mise à jour du site Internet afin de savoir si la supercherie consistant à substituer la photo de Louis Armstrong à la sienne sur l'organigramme était postérieure à la découverte du logiciel espion par Jenna. Toute l'agitation qui avait animé le service avait peut-être laissé passer ce genre de facéties sur un outil en général peu utilisé. Mais il fallait en avoir le cœur net et découvrir si le réseau du FBI était toujours habité par un corps étranger.

Benson lui demanda des nouvelles des actions en cours. Rien ne paraissait avancer. Norman insista alors sur un point qui le travaillait depuis quelque temps.

Il s'agissait du système *Galaxy*. Il lui semblait important de considérer le risque que j'en aie pris connaissance. Certes, il s'agissait d'un système étanche, mais j'avais prouvé mon habileté et Norman souhaitait connaître les intentions de son chef sur ce sujet.

« C'est vrai, dit Benson, que si *Galaxy* tombait aux mains de ce type, nous serions dans une situation d'une gravité extrême. Il y a des informations et des possibilités dans cet outil qui dépassent de loin les rêves les plus fous de n'importe quel hacker. Mais *Galaxy* n'est pas accessible du réseau, il faut des sécurités biométriques pour le consulter, et malgré les compétences d'Estevez, il ne peut entrer dans cette salle surveillée pas plus qu'il ne peut utiliser l'une des empreintes rétinienne validées par le système. Donc pas de panique,

mon garçon, concentrons-nous sur sa capture et ne tombons pas dans une paranoïa qui ne pourrait que nous desservir. »

Je me délectai de ces confidences. Je ne regrettais pas d'avoir bousillé ma petite combinaison grise pour planter une petite écoute sur le téléphone du gros. Du coup, les barquettes de nouilles sautées que le chinois d'en bas me fourguait à prix d'or me parurent plus savoureuses.

26 novembre, 9h15

Norman rencontra Terell à l'entrée du bâtiment. Pour bien commencer la journée, il lui proposa un café au coin détente de l'étage. Ils y retrouvèrent Jenna qui les avait précédés dans l'ingestion de caféine.

« Il paraît que le boss a eu des ennuis ! » lança Terell en soufflant sur son gobelet.

Norman esquisssa une moue étrange, mélange de rictus et de sourire.

« Oui, Estevez l'a piégé. Il a utilisé une voix modifiée pour signaler aux flics qu'il était l'auteur d'une agression sexuelle.

— Non ! s'exclama Jenna en riant. Il a fait ça ? Il est barge ce type !

— Il a dû être bien crédible pour que les flics viennent choper Benson au saut du lit ! ajouta Norman, d'autant plus que la plainte n'a pas été déposée.

— Évidemment ! rétorqua Jenna, il n'allait pas se déguiser en fille et se pointer au poste pour faire plus vrai ! C'est juste un canular !

— Ça n'a pas fait rire le boss, en tout cas, répondit Norman, surtout l'histoire de l'organigramme sur le site. La photo de Benson a été changée, paraît-il. Il faudra vérifier ça, Jenna !

— Tu veux dire qu'on aurait pénétré à nouveau les systèmes ? Mais j'ai tout nettoyé, il n'y a plus une trace !

— Peut-être que la modification a été faite avant, dit Terell. Si c'est un type prévoyant, et c'est ce qu'on dit de lui, il a prévu son coup il y a bien longtemps. Quelqu'un a vérifié l'organigramme récemment ?

— Personne ne le regarde jamais ! répondit Norman.

— Eh bien examine la date de dernière mise à jour de la page, si elle est antérieure au nettoyage de Jenna, on est toujours clean.

— Possible, dit Norman. En tout cas, il va falloir regarder ça de près. Pas question de laisser encore une de ses saletés dans notre système.

Eliott apparut alors et se jeta sur la machine à café.

— Vous êtes au courant de la nouvelle ? dit-il.

— Oui ! répondirent les autres en chœur ! Le boss a été pincé par les flics !

— Ah ? Je ne savais pas ! répondit Elliot, placide. Non, c'est autre chose ! Le site d'Interpol a été piraté. La photo de Benson figure parmi celles des hackers recherchés !

26 novembre, 10h20

Les données sur lesquelles j'avais fait main basse lors de mon intrusion au FBI avaient bien évoqué *Galaxy* à plusieurs reprises, mais je n'avais pas trouvé de trace d'une superstructure informatique dans la cartographie du réseau que mon Nacite avait tracé. J'avais maintenant compris pourquoi : *Galaxy* était isolé. Cela éclairait d'un jour nouveau certaines documentations techniques que j'avais trouvées, et notamment celle d'un mystérieux appareillage permettant de brancher un nombre quasiment infini de *racks* de disques durs sur plusieurs équipements, un peu à la façon d'un aiguillage sur une voie ferrée.

L'appareil, qui pouvait être programmé ou utilisé manuellement se présentait comme un système d'accès aux données totalement sécurisé. Je compris alors comment les données issues du Web pénétraient dans *Galaxy*, et ce sans que le monstre du FBI ne soit sur le réseau connecté à Internet. Ainsi, dans sa configuration habituelle, *Galaxy* était tout autant invisible aux ordinateurs de l'unité Cyber Crime qu'aux Nacites. D'un côté, le FBI aspirait des monceaux de données qu'il stockait temporairement. Puis, à certaines heures, les gigantesques disques durs sur lesquels ces informations étaient stockées se déconnectaient du réseau général, pour être branchés sur un autre, celui de *Galaxy*. Celui-ci pouvait alors les intégrer dans ses bases en toute confidentialité. Une fois la moisson terminée, toutes les données temporaires présentes sur les disques étaient supprimées, les unités reconnectées aux serveurs sur le Net, et la succion des informations pouvait continuer. C'était machiavélique.

Jusqu'à ce moment, mes plans s'étaient déroulés sans la moindre anicroche, à l'exception de l'épisode concernant Steven.

Je contrôlais le scénario devant me mener à mon objectif, mais tôt ou tard, je viendrais à perdre cette maîtrise, ne serait-ce qu'en raison d'un paramètre bien délicat. Si je savais tout du chaos que je mettais au FBI, je n'avais aucun moyen d'apprécier l'instant où, ulcérés, mes adversaires commettraient l'erreur qui leur serait fatale.

Il me fallait donc tâtonner, continuer à rendre fou Benson et son équipe, et à la façon du joueur d'échec sacrifiant ses pions dans un harcèlement perpétuel, attendre l'ouverture.

Benson avait été malmené mais il était mentalement très fort. Il fallait donc attaquer ailleurs, non sur la cible, mais autour.

L'accès aux dossiers du FBI m'avait permis d'établir avec précision la composition de l'équipe de Benson. J'étudiai donc les profils de chacun et considérerai Norman comme ma prochaine victime. Je n'ai aucune animosité contre les cyberflics, il est normal qu'ils existent dans la mesure où des gens comme moi existent, c'était une question d'équilibre. S'en prendre aux membres de l'équipe de Benson est donc, selon mes critères, dans l'ordre des choses, je cherche simplement à les éliminer du champ d'action qui est le mien sans leur nuire en tant que personne.

En consultant les dossiers personnels, je n'avais pas vraiment pu obtenir d'informations sur une faille dans la personnalité de Norman. Il me fallait en savoir plus et pour ce faire, rien ne valait l'espionnage de la messagerie, véritable révélateur de notre personnalité, de nos attaches et de nos désirs.

Le sniffeur que j'avais installé dans la salle technique du FBI me permettait ce luxe. Je modifiai les paramètres de l'espion pour qu'il me transmette les accès à la messagerie, entrante ou sortante, de Norman.

Sans cet équipement, j'aurais été contraint de tenter de forcer l'ordinateur du jeune technicien. Mais c'était là une opération périlleuse, car outre le fait qu'il était vraisemblablement bien protégé, son propriétaire était trop compétent pour ne pas découvrir rapidement un trafic anormal sur sa machine.

En attendant des éléments positifs, je m'attelai à une opération beaucoup plus ludique. Je mis en place un traceur pour déterminer les appels au site de paiement en ligne *Paypal*. Dans l'administration comme dans la plupart des entreprises, il est courant d'utiliser sa pause du déjeuner pour faire des achats sur Internet.

Or, les navigateurs internet sont de grands bavards et lorsqu'ils font partie d'un réseau privé, ils transmettent l'identification de l'ordinateur établissant les connexions à tous les sites. Rien de plus aisé alors, pour un programme bien conçu, que de noter cet entête, véritable signature, à chaque accès au site de *Paypal* et de le comparer, par la suite, à ceux contenant les informations transmises pour effectuer le paiement qui se résument, dans le cas de *Paypal*, à une adresse email et un mot de passe.

Le plus amusant, c'est que lorsque les ingénieurs conçoivent le protocole majeur du Web, ils pensèrent à rendre ces entêtes particulièrement bavards et indiscrets pour des raisons de sécurité. Voilà toute l'ironie de notre métier, mes amis. Les armes du Net se retournent souvent contre celui qui les a créées.

En milieu d'après-midi, je détenais une trentaine de coordonnées financières dont celle de Monsieur Abrahams, directeur de la communication.

Je les utilisai pour faire livrer une commande de chocolats à l'ensemble de l'équipe de Benson et des corbeilles de fleurs aux secrétaires de la direction. Je savais que cela produirait son petit effet. J'hésitai un instant sur l'opportunité d'étendre cette petite farce à un ensemble de journaux nationaux mais jugeai finalement que l'utilisation des médias, à un stade aussi précoce de mon plan, ne pouvait que me desservir.

VI

Si l'on n'a pas un bon père, on doit s'en donner un (Friedrich Nietzsche – Humain, trop humain)

27 novembre, 3h50

« Ylian ! Viens, mon garçon ! Tu vas être en retard à l'école ! »

Je pris mon sac à dos et me précipitai dans l'escalier. La porte était ouverte et je cherchais mon père. Il n'était ni dans la cuisine, ni dans le hall. Je me hasardai à l'extérieur où la lueur solaire me brûlait le visage. Mais même en plissant les yeux, même en surmontant la douloureuse intensité lumineuse, je ne voyais pas l'image de mon père.

« Où es-tu ? » criai-je, sentant la panique m'envahir le dos, la nuque, les membres. Les larmes commençaient à gonfler mes paupières et fuyaient sur mes joues en gouttières de terreur.

« Papa ! Tu es où ? » hurlai-je encore.

Sa voix douce est paisible souffla derrière moi, devant, partout, se mêlant au vent et au bruissement des feuilles sur le cerisier blanc.

« Je suis là, Ylian ! Mais je ne suis pas où tout le monde pense que je suis ! »

Je me mis à courir autour de la maison, seul, perdu, puis la nuit tomba d'un coup et je me retrouvai devant un grand trou dans le sol. Là, je vis Mark Benson, un sourire pervers accroché au visage, qui me toisait en désignant la terre fraîchement creusée.

« Il est là, ton père ! Et tu vas bientôt le rejoindre ! »

Je me réveillai en sueur ! Encore une nuit foutue ! Les fantômes du passé ne me laissaient pas en paix. Un jour, ma mère, inquiète de mes cauchemars, m'avait fait consulter un psy. Il m'avait expliqué que je devais faire le deuil, et que mes angoisses provenaient de la disparition de mon père sans que je puisse voir son cadavre.

J'ai souvent repensé à tout cela, j'ai le temps de penser à beaucoup de choses. La vie trépidante des salariés rythmée par des week-ends trop courts et une maigre quinzaine de vacances, je ne sais pas ce que c'est. Mon rythme, je le fixe moi-même, cela m'offre de larges plages disponibles pour l'introspection.

C'est vrai que je n'ai jamais vu la dépouille de mon père, mais ma mère a toujours dit qu'il était bien là, dans le cercueil. Étais-je trop petit pour le voir ? Ai-je filtré cette vision pour le conserver en vie dans ma mémoire ? Toujours est-il que des cauchemars comme celui-là, j'en ai fait des milliers.

Je suis habitué. Simplement, c'est agaçant d'être réveillé au cœur de la nuit, avec l'insomnie pour seule compagne de lit.

27 novembre, 11h15

L'acharnement avec lequel l'administration américaine défend le droit d'auteur montre combien l'oncle Sam est soucieux de la santé financière de cette industrie. Il est vrai que la musique souffre de l'émergence du MP3, et l'échange de ce type de fichiers insupporte les ayants droits. Du coup, il faut lutter contre ces échanges et châtier impitoyablement ceux qui se livrent à ces partages sauvages.

Pourtant, si l'on creuse un peu, on s'aperçoit qu'il s'agit là d'un mouvement classique : une technologie émergente rend caduque l'usage d'une autre, il suffit de réinventer les modèles qui permettront au nouveau système de fonctionner équitablement.

Ainsi, les automobiles ont pris leur essor au début du XXe siècle et précipité la ruine des maréchaux-ferrants et des relais de poste, mais ont assuré l'avènement d'une industrie prolifique, de nombreux services, et de l'univers pétroliers dans lequel nous baignons !

Quelle malchance que les maréchaux-ferrants n'aient pu disposer du FBI pour pouvoir interdire l'usage des automobiles qui les conduisaient à la ruine !

Dans le rapport Galaxy GY4590, on peut lire ceci :

« À la demande de la RIAA, le FBI a procédé à une recherche sur Galaxy afin de déterminer les flux internet mentionnant les films ayant fait l'objet d'une nomination aux Oscars. Seules les données présentant un lien vers un site de téléchargement ou un système similaire ont été retenues. Les adresses IP ont été localisées afin de permettre, au besoin, une action des services du FBI, sous demande de la RIAA.

La liste étant conséquente, elle ne peut être donnée en totalité, seules les 10.000 adresses les plus actives ont été mentionnées.

Le FBI recommande toutefois une extrême prudence quant à l'usage de cette liste. En effet, des organismes tels que la Maison-Blanche, les chaînes de télévision CNN ou FOX, le département d'État à la défense, les sociétés Apple, IBM ou Microsoft y figurent, de même que l'académie des Oscars. Enfin, à l'étranger, le palais de L'Élysée ou le parlement européen sont également présents dans ce document.»

Tout le monde télécharge, et les quelques gosses qui se font condamner pour l'exemple ne sont que les boucs émissaires d'un système hypocrite qu'il faudrait écraser comme un cafard sur le sol.

27 novembre, 14h50

— C'est une très grosse opération, dis-je. J'ai besoin de mobiliser des ressources conséquentes.

— Pouvez-vous être plus précis ? demanda Mystic.

— Plusieurs milliers de machines.

— Beaucoup de puissance de calcul ?

— En réalité non, tout ce qui est connecté à Internet me convient. Il s'agit d'une attaque contre le FBI, de type « *Brute Force distribuée* », pour faire tomber leurs pare-feux.

Mystic réfléchit un instant avant d'écrire sur la fenêtre de son logiciel de messagerie instantanée. J'étais un mystère pour tout le monde, mais pour lui, je représentais un risque. Il n'avait aucun moyen de jauger mes projets, il pouvait se mettre en difficulté, et avec lui, le cercle proche de sa cellule *Anonymous*.

— Je ne saisis pas bien votre objectif, Ylian. Vous avez toujours boudé nos attaques en masse. De plus, vous savez que votre chance est faible de percer leurs défenses, même avec des moyens conséquents. Nous avons déjà réalisé plusieurs fois ce type d'opération, pour un bénéfice somme toute assez pauvre, vous-même vous en moquiez il y a peu. Vous savez que derrière le pare-feu qui craquera, vous trouverez d'autres forteresses. L'attaque frontale n'a aucun avenir face à un tel système. Et puis pourquoi le FBI ? C'est un symbole, j'en

conviens, mais pas plus important qu'un autre, alors que les risques, eux, sont énormes si l'on s'attaque à cette institution.

— J'ignorais que vous en aviez peur, répondis-je.

— Allons, mon ami, répondit Mystic, ne jouez pas à cela avec moi. Vous savez très bien que mon orgueil ne m'aveuglera pas. Je suis prêt à vous aider, à mettre notre organisation à votre service pour cette opération, mais avant de défendre cette position auprès de mes amis, je veux comprendre ce que vous visez, et comment vous allez vous y prendre.

— Mon objectif, c'est *Galaxy*. La méthode, je la garde pour moi. Mais j'ai besoin d'une grosse diversion, et elle doit être assez crédible.

Je ne pus entendre le sifflement de l'autre tchatteur, mais l'imaginai.

— Vous vous attaquez à gros, Ylian. Pourquoi *Galaxy* ?

— Je pense qu'il est plus important qu'il n'y parait. À présent que les sénateurs ont voté les lois sur le filtrage des données, l'essentiel du travail de contrôle du Net sera fait à la source, par les fournisseurs d'accès, bien malgré eux. Le trafic sera alors bien moindre, et *Galaxy* pourra effectuer un contrôle d'autant plus efficace sur les échanges. Je pense que le soutien que l'administration apporte à l'édition musicale et vidéo n'est pas désintéressé. Il lui donnera, en toute discrétion, un contrôle total des flux sur Internet.

— Le raisonnement se tient, pour tout dire, nous y avons songé. Mais je suis étonné de vous voir si ardemment engagé dans ce combat. Il me semblait que la lutte idéologique était l'apanage des hacktivistes comme nous.

— Vous avez raison, je ne me bats ni pour un groupe, ni pour une philosophie, je me bats pour pouvoir continuer à faire ce que je fais, pour ma liberté. Tant mieux si mon combat rejoint celui des autres.

— L'objectif est ambitieux, malgré tout, surtout pour un homme seul.

— J'y arriverai.

— Évidemment, s'il s'agit de mettre à genoux ce symbole de la police du net, je sais que je trouverai un écho enthousiaste chez les membres de notre communauté. Cependant, mes informations ont toujours été claires sur ce point : *Galaxy* n'est pas visible sur Internet. Les informations qu'il digère en proviennent, mais elles sont transmises

par un autre moyen. Une attaque venue du Net ne le touchera donc pas.

— Je le sais. Ce moyen est totalement physique. Ils disposent d'un équipement fabriqué sur mesures. Les données provenant du web sont préparées et réunies sur un serveur, qui les copie sur des *racks* de disques durs. L'appareil du FBI effectue alors une coupure de cette unité de disques, le séparant du serveur d'origine, pour le connecter à l'une des machines de *Galaxy*. À aucun moment, les deux réseaux ne se joignent. C'est exactement comme si les données étaient copiées sur une clé USB géante, puis transférées sur *Galaxy*.

— Vous êtes bien informé, décidément, j'ignorais ces détails.

— Oui j'ai des amis au FBI.

— Vous ? s'étonna Mystic.

— Oui, répondis-je, ironique. Ils ignorent juste qu'ils sont mes amis, voilà tout.

Devant son ordinateur, Mystic éclata de rire. Pour lui, j'étais un drôle de personnage, sans cesse surprenant.

— Donc, si je comprends bien, dit-il, vous détenez un moyen de pénétrer *Galaxy* malgré ce bricolage qui le protège, et vous avez besoin de nous pour une diversion massive. Il y a une bonne chose à tout cela, c'est qu'enfin, vous trouvez des vertus à nos modes d'action.

— Pas du tout. Je ne critique pas le fait d'utiliser des ordinateurs zombies pour une attaque. Ce que je n'aime pas, c'est les attaques en *déni de service*⁸. Je ne vois pas l'intérêt de bombarder un site web de *requêtes* pour le saturer une heure ou deux, avant qu'il reparte comme si rien ne s'était passé. Vos actions utilisent le net pour véhiculer un message, vous visez le symbole et votre arme est le *buzz*, l'écho médiatique que vous aurez.

— Si je me souviens bien, vous l'avez pourtant fait par le passé. Souvenez-vous, cette attaque contre les sites de presse suite au procès des Allemands.

— J'ai eu tort, ça ne les a pas aidé, ça a juste amusé les médias quelques heures, et tout a été effacé. Désormais, je suis plus radical, je

⁸ Voir DDoS dans le glossaire, en fin d'ouvrage.

cherche à faire mal. Je ne veux pas qu'on parle de *Galaxy*, je veux le détruire.

— C'est effectivement là que nos méthodes sont divergentes, et j'espère que vous avez conscience que des milliers d'entre nous vont se livrer à une attaque très sévèrement punie par les lois de votre pays.

— J'en ai conscience, j'y ai songé. Mais je pense que vous pourrez aisément défendre le fait que les zombies ne commettent aucun crime, aucune action ne leur sera demandée. Ils seront infectés par un virus, ce qui n'est pas illégal. D'autre part, pour limiter les risques, vous pourrez ne sélectionner que des ordinateurs situés à l'extérieur du pays.

— Je vais proposer cela, répondit Mystic. Mais l'enthousiasme sera énorme, et je doute que cette restriction soit suivie d'effets. Le fait de travailler avec vous et la possibilité de détruire *Galaxy* seront deux motivations de premier ordre.

— Est-il possible de ne pas mentionner mon nom ?

— Non, je le crains. Les nôtres sont méfiants, ils ne collaboreront pas à une telle entreprise sans savoir qui la dirige.

— Dans ce cas, je souhaite que vous en tiriez les lauriers. Vous pourrez communiquer sur l'exploit, mais ne me citez pas.

— Vous en êtes certain, Ylian ? S'il réussit, ce sera le plus grand exploit jamais réussi par un hacker !

— Voilà une affirmation pleine de démagogie ! répondis-je. Si l'on considère les époques et les outils, bien des hackers ont été plus brillants que moi. Et puis, je ne cours pas après la gloire. Mais n'ayez pas l'ombre d'un doute, Mystic, mon plan réussira.

— Décidément, Ylian, dit Mystic, je regrette chaque jour un peu plus que vous ne soyez pas des nôtres.

— Vous avez une armée, Mystic, avec ses blindés, ses commandos, ses correspondants de guerre. Moi je suis un sniper, seul et discret. Je ne frappe pas les forces adverses, je vise la tête et je l'abats. Nous sommes complémentaires. Faire partie de vos troupes enlèverait beaucoup à mes capacités, et à mon goût pour l'action. Mieux vaudrait que nous restions partenaires.

— Peut-être, admit Mystic.

— Avant de vous laisser, j'ai un autre sujet dont je veux vous faire part. J'ai obtenu un ensemble de rapports sur des opérations utilisant *Galaxy*. Certains font froid dans le dos. Je voudrais vous les confier, je sais que vous les exploiterez au mieux de nos intérêts en respectant les victimes de nos ennemis.

— C'est une excellente idée. Si vous parvenez à détruire *Galaxy*, cela ralentira probablement leurs ardeurs à le rebâtir. Les *Anonymous* disposent des contacts nécessaires pour que vos documents soient utilisés de façon optimale. Nous nous chargerons également d'informer la planète par nos moyens habituels.

— C'est bien la réponse que j'espérais, Mystic.

29 novembre, 9h45

Mark Benson fût convoqué avec Norman dans le bureau du directeur Dyson. Le fauteuil tourné vers la baie vitrée, il leur fit signe de s'asseoir, et laissa s'écouler quelques secondes afin de poser la solennité du moment. Mais Benson n'était pas homme à s'en formaliser. Le directeur se tourna, pointa son regard gris dans les pupilles du chef de l'unité Cyber Crime, et prit la parole.

— Mark, qu'est ce que c'est que cette histoire de chocolats ?

— Une plaisanterie du gamin qui s'était faufilé dans nos réseaux. Il a voulu montrer ainsi qu'il pouvait récupérer des données sur nos machines.

— Mais comment est-ce possible ?

— Vous savez, pour celui qui sait s'en amuser, les données qui transitent sur un réseau sont assez lisibles. D'après ce que m'ont expliqué mes équipes, c'est un compte *Paypal* appartenant au directeur de la communication qui a été utilisé. Nous savions qu'il y avait cette histoire de commandes détournées et de transfert d'argent, nous lui avons conseillé d'être prudent. Au lieu de cela, Abrahams n'a rien trouvé de mieux à faire que d'effectuer des achats en ligne avec son compte *Paypal*. Je ne sais pas si vous avez idée du danger de ce truc.

— Non, avoua le directeur, mon épouse et ma fille disposent de cet outil bien pratique, et s'en servent régulièrement.

— Alors, songez donc à ceci, monsieur. Pour utiliser ce service, vous n'avez besoin que d'une adresse de messagerie et d'un mot de passe, que vous déterminez vous-même. Par ailleurs, presque tous les sites internet sur lesquels vous allez, forums de discussion, réseaux sociaux, sites marchands, vous demandent de créer un compte, avec une adresse de messagerie et un mot de passe. Au final, les internautes, incapables de se souvenir de tous ces identifiants finissent par utiliser un ou deux comptes de messagerie et autant de mots de passe.

Or, toutes ces informations vous concernant se retrouvent sur des fichiers dont vous ne contrôlez en rien la destination. Nous nous sommes amusés à récupérer certains de ces fichiers, sur les plus grands sites de commerce électronique mais également sur quelques autres plus modestes, et moins sûrs. Puis nous avons intercepté, durant quelques heures, des demandes de connexions à Paypal. Enfin, nous avons donné tout ceci à digérer à *Galaxy*.

Savez-vous combien de personnes utilisent un compte de messagerie et un mot de passe spécifiques pour leur paiement en ligne ? Tout juste 23%. Cela signifie que trois utilisateurs sur quatre paient avec une simple adresse et un petit mot de passe, lesquels ne sont ni uniques, ni secrets. Pire encore, presque une fois sur deux, ce sont les mêmes informations qui sont utilisées sur un même site pour l'enregistrement, puis le paiement en ligne.

Imaginons que vous êtes abonné chez sprint et votre fille y possède une adresse de messagerie. Elle décide de s'acheter un vêtement sur Internet. Pour ne pas oublier ses identifiants qu'elle doit sans cesse utiliser sur des centaines de sites, et ce avec une adresse Email valide, elle a pris l'habitude de s'inscrire partout avec comme identifiant `sonia.dyson@sprint.fr`. Tout à fait crédible, n'est-ce pas ? Comme mot de passe, elle utilise le nom de son chien à l'envers, suivi de l'année de sa naissance et séparé par un tiret de soulignement : `rotsen_2005`. Ce mot de passe est considéré comme fiable par la plupart des sites, elle se sent donc en sécurité. Sonia crée donc son compte et passe sa commande.

L'ennui, c'est qu'elle utilise les mêmes identifiants sur Paypal, là encore, pour ne pas les oublier.

Un simple employé indélicat qui observerait la base de données de son employeur, le site de vêtement, pourrait s'amuser à se connecter à Paypal avec les informations qu'il a sous les yeux, celles de votre fille et les milliers d'autres clients. Plus d'une fois sur deux, il obtiendrait un accès complet au compte de paiement. Il faut quelques minutes pour copier la base de données sur une clé USB, quelques autres pour créer un site marchand factice sur un hébergeur quelconque, et le piège est prêt à fonctionner.

Le plus long sera encore d'ouvrir un compte chez Paypal pour la pseudo boutique, il faut quelque jours, le même délai que pour ouvrir un compte bancaire offshore dans un paradis fiscal. Ainsi monsieur, donnez-moi trois jours, et je vous monte une escroquerie à plusieurs millions de dollars, quasiment indétectable, juste avec cet outil bien pratique. Abrahams, l'ignore, comme les millions d'utilisateurs de ces sites marchands. Internet est un piège gigantesque, c'est le Far West, monsieur.

— Je comprends bien Benson, votre exposé est clair. Mais en ce qui concerne votre intrus ?

— Jenna nous en a débarrassé. Mais le mal était déjà fait, notre pirate avait déjà les coordonnées d'Abrahams. Tant que notre directeur de la communication n'aura pas changé son mot de passe, il pourra servir à la générosité sarcastique d'Estevez. Cet animal a même corrompu l'organigramme du FBI sur le site Internet. À la place de votre photo, il y avait celle de John Wayne.

Le directeur semblait abattu.

— C'est inouï ! Jamais je n'aurais imaginé ce type de problématiques. Lorsque je suis entré au FBI, je pensais que mes problèmes se résumeraient aux affaires criminelles classiques, aux enquêtes financières, au droit commun. Mais Internet est devenu l'essentiel de mes soucis, j'en fais une indigestion. Comment est-il possible que nous en soyons arrivés là, à ne plus rien maîtriser, à nous trouver à la merci de gens comme cet Estevez ?

— C'est très simple, monsieur, le succès, un succès que personne n'avait anticipé, à commencer par les militaires.

Au commencement était Arpanet, réseau interconnecté mais dont le concept était boudé par les entreprises. Les militaires l'ont exploité

mais le jugeant couteux et trop friable, ils l'ont offert à la National Science Foundation, se gardant le soin de le séparer de leur propre infrastructure sur laquelle ils pouvaient apporter toutes les évolutions de sécurité nécessaires.

Les scientifiques et universitaires ont vite adhéré aux possibilités de ce réseau, parce que le transport de données, son point fort, était pour eux essentiel. La sécurité, par contre, ils s'en moquaient, et c'était là le point faible, les *protocoles* établis étaient pragmatiques mais fleuraient bon l'idéalisme insouciant. Rien n'est propre dans ce système, monsieur, tout est anonyme, transmis aux quatre vents, facile à détourner, à modifier, à construire, à détruire. Même nos moyens de lutte contre le piratage s'appuient sur les failles des services.

La simplicité du net a fait son succès. Dès lors, nous avons tous été dépassés, cette pieuvre tentaculaire s'est répandue comme une trainée de poudre, et nous avons perdu la main. Aujourd'hui, personne ne peut plus s'en passer, il est partout ce réseau, sur votre ordinateur, votre imprimante, votre téléphone, votre console de jeux, et demain matin, il sera sur votre télé, votre frigo, votre maison sera connectée au réseau pour que vous puissiez fermer les volets et allumer le chauffage à partir de votre Smartphone, et vous commanderez de votre voiture votre programme télé aussi facilement qu'une pizza. Et tout cela, monsieur, avec ces *protocoles* bâtards datant des années 70, aussi étanches qu'une raquette de Badminton, aussi secrets qu'une concierge de New York, et aussi universels qu'un ciel étoilé. Voilà, monsieur, ce qui fait que nous en sommes là. Nous ne courrons pas derrière les pirates, nous courrons à notre perte. Alors, dans ce contexte, mes jeunes et moi, nous faisons ce que nous pouvons pour enrayer le phénomène, mais nous ne sommes pas aidés, parce que lorsque je répète ce discours, on me tient pour alarmiste, paranoïaque, il paraît que c'est la fonction qui veut ça.

La vérité, monsieur, c'est que ce réseau est une immense pompe à fric et que personne ne veut tuer la poule aux œufs d'or, faire du bruit sur le sujet, c'est mauvais pour le commerce. Toute l'industrie est unie derrière cet eldorado, peut-être le dernier d'un monde occidental en pleine décadence. Il faut aller toujours plus vite, offrir des services, innover, séduire, simplifier. Mais construire solide, penser à la sécurité, au risque, et prendre le temps de faire appel aux quelques

rare experts disponibles, voilà autant de coûts dont on préfère se passer, ça laisse plus de budget pour le marketing.

Et on en arrive à payer tout et n'importe quoi avec des adresses Email et des mots de passe qui se retrouvent fréquemment dans les milliers de bases de données où nous avons, par obligation, créé un compte. On étouffe en quelques semaines les cataclysmes des cybercriminels, comme le vol des comptes et de numéros de carte bancaire sur un réseau planétaire reliant entre elles des millions de consoles de jeux. Pour ne pas casser le joujou, on ne riposte pas, on se contente d'un tour de passe-passe juridique aux États Unis pour éviter un procès en « Class Actions ». Voyez, monsieur, c'est comme si un banquier en faillite, loin de s'intéresser au sort de ses clients, ne cherchait qu'à éviter un procès.

Tant que ce réseau sera gouverné par les vendeurs, les designers, les financiers et les avocats, il n'y aura pas beaucoup de place pour nous, et ce sera un gigantesque parc d'attractions pour les *hackers*.

Le directeur resta songeur. Puis il regarda Benson dans les yeux, et lui dit : « Faites de votre mieux pour retrouver ce type, Benson. Et surtout, vérifiez que notre informatique interne est totalement nettoyée. Je sais, vous allez me dire que Jenna s'en occupe, je m'en doute, mais assurez vous que c'est bien le cas. J'ai bien compris quelle jungle lèche notre porte, mais s'il doit rester un seul endroit propre, je veux que ce soit le nôtre. »

29 novembre, 16h40

Parmi les paramètres qui demeuraient encore imprécis, il y avait la durée de l'attaque. En temps normal, une opération de masse était bien orchestrée, avec la précision d'une horloge suisse. Il s'agissait, en général, de créer une affluence localisée pour empêcher l'accès à un site donné, un peu comme si des milliers de visiteurs se massaient devant un magasin pour interdire aux clients d'y entrer.

Mais dans le cas présent, je poursuivais un autre but, et si l'attaque frontale n'était qu'une diversion, le FBI ne devait le découvrir qu'après avoir perdu le contrôle de la situation. Le but affiché de mon action devait être assez crédible et risqué pour que les hommes de

Benson se découvrent. Et c'était justement le paramètre que je ne maîtrisais pas. Personne ne pouvait présumer de la riposte qu'allaient m'opposer les cerveaux de la division Cyber crime, et quel délai leur serait nécessaire pour agir.

Ce paramètre avait une importance capitale car je devais lancer mon invasion à partir d'un lieu public, suffisamment fiable pour que les aspects techniques s'effectuent sans encombre, discret pour ne pas être soupçonné, et ouvert tard au cas où les événements auraient tendance à se prolonger.

La bonne nouvelle, c'est qu'à l'approche des fêtes de fin d'année, beaucoup de magasins, de restaurants et de services étaient ouverts tardivement, certains même ne fermaient pas du tout. Il me fallait trouver une zone commerciale de ce type. Je consacrai donc une journée à faire du Shopping à Washington.

Je te vois venir, lecteur. Tu vas me demander, pourquoi Washington ? Le FBI y loge, c'est ultra sécurisé, c'est un risque énorme. Le Net est tentaculaire, j'aurais pu faire la même chose de Paris, Londres ou Ouagadougou.

Pas faux ! Mais en repérant une attaque venue de trop loin, je n'étais pas à l'abri d'une réaction épidermique du gros. Il était capable de me fermer les nœuds d'échange du Net avec l'Europe, ne serait-ce que pour gagner quelques minutes. Évidemment, ça diminuait le risque pour moi de me faire prendre, bien que les *cyber squads* soient aujourd'hui présentes dans le monde entier. Mais en contrepartie, cela aurait fait échouer mon attaque, et là, je refuse.

Et puis pour te dire la vérité, ami lecteur, toi qui as payé ce livre et donc mérites au moins les faveurs de ma sincérité, le fait de faire exploser *Galaxy* au nez et à la barbe de Benson me procurait, par avance, une sensation quasi orgasmique.

Dans la soirée, je finis par découvrir un endroit qui me convenait. Situé sur la 14e rue, tout prêt de la station de métro du centre, je dénichai un café de l'enseigne *Starbucks*[™]. À cet endroit, la proximité de nombreux établissements bancaires garantissait une connectivité maximale, le café se situant d'ailleurs dans l'immeuble de la Commercial Bank de Washington. À quelques pas de là, un grand magasin de loisirs faisait le plein, tout comme le centre commercial

jouxtant la station de métro. Noël oblige, le café ne fermerait que très tard. Cela me convenait à merveille, même si j'aurais préféré un établissement ouvert toute la nuit. Cependant, je ne faisais pas la fine bouche, le lieu était idéalement disposé, spacieux, bénéficiant de tables au calme. Le café y serait bon, et ce ne serait pas un luxe pour accompagner une soirée qui s'annonçait interminable.

Et puis il se situait à 10 petites minutes en métro de mon pied à terre. J'ai pour habitude de louer, dans les grandes villes, des appartements sur un site proposant des sympathiques établissements à mi-chemin entre le motel et l'appartement grand luxe. Je n'ai que des raisons d'en être satisfait, je ne vois jamais personne, les clés sont remplacées par des codes gérés par ordinateur, et tous mes paiements se font en ligne. Pour l'anonymat, c'est le plan idéal.

Je pénétrai dans le *Starbucks Coffee*[™] et commandai un thé accompagné d'une pâtisserie. Sur une table avec vue sur l'avenue, j'installai mon ordinateur et dégustai mon Earl Grey et le gâteau qui se révéla plutôt cartonneux.

Lorsque la machine fut prête, je fis un essai de connexion à l'aide de l'équipement sans fil de mon portable et n'eus aucune difficulté à accéder à Internet. Le signal était excellent, c'était déjà une bonne chose.

J'ôtai alors de ma sacoche en cuir un petit boîtier noir, grand comme une boîte de cigarillos, que je connectai au port USB de l'ordinateur.

Puis j'exécutai le programme communiquant avec ma boîte magique.

C'était un équipement volé au FBI, l'un de ceux dont j'avais, quelques jours plus tôt, supprimé le traceur. Il était destiné à offrir une palette de fonctionnalités Wifi très étendues. En premier lieu, l'appareil pouvait détecter tous les points d'accès l'environnant et la qualité du signal disponible. L'émetteur/récepteur de ce bijou n'avait toutefois rien de commun avec les équipements vendus dans le commerce. Sa puissance était hautement amplifiée et permettait de se brancher à des équipements distants de plusieurs kilomètres. Outre cette singularité, l'appareil était en mesure de casser les clés de sécurité et de brouiller les signaux. Dans un lieu où l'accès au réseau

était partagé, l'utilisation de tunnels cryptés était une garantie de confidentialité dont il ne fallait pas se priver.

En vérifiant la connectivité de la région, je fus amusé de découvrir l'accès aux routeurs de la banque voisine. Décidément, la tentation était partout, il n'y avait qu'à tendre la main. Je pouvais même, avec un peu de temps, réaliser le hold-up du siècle.

Les aspects techniques étant inspectés, je demeurai un moment dans ce lieu afin d'analyser le passage, la fréquentation et le personnel. Je me trouvais en place, précisément à l'heure prévue pour l'attaque, le repérage était donc idéal. Comme je m'en doutais, il y eut beaucoup de visiteurs, des employés des nombreux établissements officiels présents dans cette zone proche du F.M.I et de la Maison Blanche, des badauds venus faire les magasins, des jeunes de l'université, toute une population disparate qui convenait à merveille à qui voulait se fondre dans la multitude.

Situé dans l'immeuble de la Commercial National Bank, l'endroit ne manquait pas de cachet. Les grands murs blancs étaient creusés, au rez-de-chaussée, d'immenses fenêtres à barreaux et de grilles monumentales. Les portes en cuivre rutilant ajoutaient à l'aspect majestueux du lieu, tandis qu'à l'étage, surmontant les auvents verts à l'effigie de la marque, des balcons vitrés gris, sculptés de motifs modernes, atténuaient l'aspect carcéral de l'architecture.

À l'intérieur, le mélange de bois et de cuivre, typique de cette enseigne et adapté au lieu apportaient un cachet légèrement désuet, bourgeois avant-gardiste, un agencement pragmatique et urbain sans le lustre tape-à-l'œil des cafés italiens ou la lumière psychédélique des bars Lounge si prisés dans la capitale américaine.

Je m'étais placé au pied de l'escalier, près de la sortie de secours. De cette position, je n'étais pas visible du personnel situé au comptoir. Même si dans mon plan, il n'était pas prévu que je sois repéré, il était préférable de demeurer discret. J'observai le passage et conclus que l'endroit était parfaitement situé, je pourrais sortir discrètement en cas de nécessité sans être par trop gêné. Il suffirait pour cela de m'installer sur la table voisine, en grande partie cachée par l'escalier, et qui était à cet instant occupée par un couple d'amoureux.

Je vérifiai le dernier détail qui avait son importance : l'électricité. Cette place ne bénéficiait d'aucune prise électrique. Certes, mon portable pouvait aisément tenir jusqu'à quatre heures en plein usage, mais cela risquait de s'avérer insuffisant si la soirée se prolongeait. Je disposais déjà d'une batterie supplémentaire, je décidai d'aller, dès le lendemain, en acheter deux autres.

Ma visite avait duré une heure, et j'étais satisfait. J'avais trouvé le lieu d'où mon attaque contre *Galaxy* serait lancée. Il ne me restait plus qu'à l'orchestrer.

VII

La conscience est la dernière et la plus tardive évolution de la vie organique, et par conséquent ce qu'il y a de moins accompli et de plus fragile en elle. (Friedrich Nietzsche – le gai savoir)

30 novembre, 18h30

C'était une maison isolée, perdue dans la verte campagne de l'Iowa. Les champs aux alentours offraient une vue imprenable sur l'horizon paysan, trahie çà et là par quelques bois rescapés des tourments de l'agriculture intensive. Le chemin qui venait de la route était abimé, la pluie y avait causé moins de ravages que les tracteurs, et le visiteur qui se perdait en ce lieu devait prendre garde à contourner l'ornière, presque à lécher les herbes folles sur le bord de la voie de terre ocre pour atteindre la demeure de Martial, exploitant céréalier éternellement révolté, et véritable passionné d'informatique.

Au-delà du bâtiment, il fallait encore aux véhicules urbains souffrir quelques mètres pour se ranger sagement au cœur des corps de ferme, là où les bâtiments bas, endommagés et rafistolés, aux murs grisâtres tuilés de rouille partiellement noircie et poreuse, hébergeaient quelques bêtes, une basse cour, des lapins.

Alors, il fallait faire attention en sortant de la voiture, le terrain était souvent meuble, la visibilité mauvaise, les flaques et les obstacles nombreux. En remontant vers la maison, avec un peu de chance, il était possible d'apercevoir le coucher de soleil sur la rase campagne, halo d'aquarelle voguant du rose au pourpre, une vision romanesque aux allures de merveille éternelle.

Mystic arriva devant la grande demeure de bois, sans doute très ancienne, mais entretenue avec talent par son propriétaire. Une odeur de bois acre s'échappait de la cheminée, et le contraste saisissant entre le froid mordant de la campagne et la chaleur du logis s'exposait jusque sur les fenêtres, totalement nappées d'une lugubre buée.

À l'intérieur, de grandes poutres vernies traversaient le haut plafond à la façon des vieilles mesures d'Europe. La salle de séjour, spacieuse, était divisée en deux par un monumental comptoir de

chêne. Le tout ressemblait à s'y méprendre à un Pub londonien, l'espace en plus.

Lorsque Mystic se signala, ils étaient déjà tous là. Martial avait servi l'apéritif et l'on discutait déjà d'un monde qu'il semblait urgent de refaire. L'assemblée, composée ce soir-là d'une dizaine de personnes, salua vivement le nouveau venu, le pressant d'expliquer la raison de cette convocation.

Pour la plupart, ils s'étaient connus au lycée, partageant les mêmes jeux, les mêmes sorties, les mêmes amis, et souvent, les mêmes idées. Leur soif de renouveau n'avait pas trouvé d'écho dans les modèles politiques et ils s'étaient tournés vers d'autres formes d'action. Deux d'entre eux militaient pour l'écologie, d'autres étaient syndiqués, le reste hésitait entre altermondialisme et protestations silencieuses, dans l'inconfort notoire de leur colère intime. Tous avaient cru avec délice dans les promesses d'Internet avant de le voir dénaturé. Un jour, ils avaient décidé de combattre et d'utiliser le réseau comme moyen de lutter pour leurs idéaux. Ils s'étaient croisés, rencontrés, réunis, et avaient fondé un groupe d'activistes, membre d'un autre groupe plus grand, lui-même appartenant à un autre, à échelle internationale, *Anonymous*.

Depuis, ils se réunissaient une ou deux fois par an dans ce lieu isolé, utilisant le réseau pour leurs autres échanges, quasi quotidiens : car si le net masque les distances, elles existent néanmoins, et certains, ce soir-là, avaient mis plus de cinq heures pour arriver.

Lorsque les discussions futiles s'estompèrent, Mystic s'adressa aux six hommes et trois femmes présents. Il leur expliqua qu'une très grosse opération se préparait, et qu'il leur faudrait recruter des volontaires.

Tous savaient ce qui se cachait derrière ces mots. La tâche consistait à utiliser les messageries, les réseaux sociaux et tous les moyens de contact connus pour réveiller les autres activistes et solliciter leur aide, à une heure et un jour diffusés à la dernière minute, pour limiter les possibilités d'action des autorités. De telles campagnes demandaient de l'organisation, mais surtout, beaucoup de temps. L'ambiance paraissant assez peu électrique, Mystic craignit un

instant qu'elle ne révèle un manque d'enthousiasme, une lassitude devant la vanité des actions précédentes.

— Nous t'écoutons, dit Martial.

— Voilà. J'ai été contacté pour une action de très grande envergure. L'ambition et le caractère symbolique de cette opération nous garantiront à la fois une exposition médiatique majeure, une prise de conscience de notre pouvoir, et sortira notre mouvement de l'époque de l'anecdotique pour le faire entrer dans l'ère du sérieux. Elle nécessitera une grande puissance, et se base sur un plan très soigné, élaboré par un orfèvre en la matière.

— Tu parles bien, Mystic, indiqua Léonor, une femme du Kansas, mais si tu nous disais plutôt quelle est la cible ?

— Le FBI.

— C'est du réchauffé, il y a eu déjà de nombreuses attaques contre eux, pour pas grand-chose au final, répondit Martial.

— Là, c'est différent. L'objectif est de détruire la banque de données de *Galaxy*.

Il y eut soudain un brouhaha dans la grande salle à manger. Les apartés se multipliaient, chacun se demandant si leur ami était fou, ou tout simplement inconscient.

Un homme plus âgé que la moyenne de l'assemblée, ayant atteint la cinquantaine, demanda la parole. Mystic ne connaissait que son pseudonyme, Merlin, mais il savait que c'était un médecin, jadis réputé à Chicago, qui avait fui la civilisation pour trouver refuge dans le calme des grandes plaines.

— Il me semblait que *Galaxy* était un système inexpugnable, dit-il. Il n'est d'ailleurs même pas officiel. Je conçois que l'on puisse être ambitieux, mais pour s'attaquer à une telle montagne, il faut des génies, des personnes capables d'exploits hors du commun. Il ne s'agit pas de s'attaquer à une société privée, de voler des comptes, de détourner un site ou de le bloquer. Là, nous attaquons le FBI, l'un des bunkers les plus protégés sur le plan informatique, et nous visons ce que l'administration a de plus secret. Bien évidemment, *Galaxy* est un symbole, tout le monde en parle et chacun de nous rêve de le voir aveuglé, mais n'est-ce pas utopique ?

— Si j'avais lancé seul cette opération, j'aurais été d'accord, cela m'aurait semblé impossible. Mais exceptionnellement, cette fois-ci, nous bénéficierons d'un allié de premier ordre : Ylian Estevez.

La surprise provoqua le silence.

— Il travaille seul, lâcha Martial.

— Pas cette fois, il a besoin de nous. Il va devoir lancer une attaque frontale, en force brute, et veut beaucoup de puissance. Il lui faut un *Botnet* colossal.

— Je connais bien Estevez, intervint un nommé Roger, ce que tu décris là n'est pas dans ses méthodes. En général, comme l'a dit Martial, il travaille seul. De plus, il n'utilise presque jamais l'attaque en masse. Et quand cela lui arrive, comme il y a deux ans après le procès des hackers allemands, il n'a besoin de personne. À cette époque, il avait réveillé seul des milliers de machines zombies. Pourquoi aurait-il besoin de nous ?

— Je le connais bien également, répondit Mystic, et c'est pourquoi je peux vous vous certifier qu'il s'agit bien de son plan.

— Tu l'as rencontré ? interrogea Roger.

— Personne ne le connaît physiquement, j'en conviens, répondit Mystic. Mais je lui parle tous les jours depuis des mois.

— Tu pourrais tout aussi bien parler à une taupe de la NSA ou du FBI, lâcha-t-il.

— Je vous assure que nous avons préparé tout ceci en détail, que notre liaison est très protégée, et que je suis prêt à jouer ma tête sur lui.

— Bien, admit Martial pour apaiser les esprits. Imaginons qu'il s'agisse bien d'Estevez. Quel est son plan ?

— D'après ce que j'en ai compris, il veut utiliser une grosse puissance pour effectuer une diversion. Mais ceux qui connaissent Estevez savent à quel point il est secret sur ses méthodes, je n'ai pas pu en savoir davantage.

— Comment serons-nous protégés ? demanda Leonor.

— Son *bot* crypte tout, et il passe par un circuit complexe de *VPN* et de *proxies* pour qu'il n'y ait aucune trace chez les opérateurs.

— Il a prévu un plan contre le *Sinkhole* ? Insista Roger.

— C'est quoi, le *Sinkhole* ? demanda Merlin.

— Le *Sinkhole* est une technique employée pour lutter contre les attaques de *botnets*, répondit Mystic. Je vais essayer de vous l'expliquer parce que je sais qu'il y en a parmi vous qui ne connaissent pas grand-chose au langage des *hackers*.

Les *botnets* sont des attaques où un ou plusieurs ordinateurs appelés contrôleurs exploitent de façon simultanée des milliers de zombies, on parle alors d'attaque distribuée. Sur Internet, la plupart des serveurs utilisent ce que l'on appelle la résolution de nom. Imaginez un instant le cauchemar que ce serait si vous deviez retenir, au lieu de google.com, une série de quatre chiffres entre 0 et 255, chaque combinaison correspondant à un autre site. Or, le réseau est ainsi fait, lorsque vous accédez à un site, vous communiquez avec une machine, donc une adresse IP. Pour faire face à ce casse-tête, il existe un service nommé DNS, *Domain Name Resolution*. C'est un annuaire dynamique, il conserve les noms que vous déposez et y fait correspondre l'adresse de la machine souhaitée. De cette façon, lorsque vous souhaitez accéder à un site, par exemple votre moteur de recherche favori, votre navigateur commence par interroger le DNS, qui lui donne l'adresse chiffrée de Google. Ensuite, il peut se connecter à ce site.

Les *botnets* aussi utilisent des noms de domaine, mais pour une autre raison. Imaginez que pour déjouer la surveillance de la police, vous soyez contraint de changer d'adresse constamment. Comment feriez-vous pour recevoir du courrier ?

— J'ouvrirais une boîte postale dans un endroit neutre, répondit Merlin.

— Exact, répondit Mystic. Pour brouiller les pistes, les hackers changent d'adresse IP sans cesse. Ils enregistrent donc des noms de domaine et modifient l'adresse qui y correspond à chaque fois qu'ils en changent. Ainsi, lorsque le zombie doit communiquer avec le contrôleur, il utilise le nom, et ne connaît jamais l'adresse elle-même, puisqu'elle est fluctuante.

Mais il y a une faille à ce système. Les autorités, en collaboration avec les opérateurs Internet, et à leur tête l'organisme gérant les noms de domaine pour le monde entier, peuvent détourner les serveurs de nom et les faire pointer vers leurs propres adresses pour étudier la façon dont le virus communique avec le contrôleur. C'est comme si le

FBI faisait transférer tout le courrier de votre boîte postale vers une boîte aux lettres en sa possession. Les zombies, croyant communiquer avec le *bot*, envoient leur flux de données vers le FBI. Dans le meilleur des cas, les fédéraux obtiendront des informations précieuses sur le *bot*, dans le pire, ils pourront interrompre la communication entre le contrôleur et les zombies et faire cesser l'attaque. C'est une parade qui a fait ses preuves, on l'appelle le *sinkhole*.

— En gros, ajouta Léonor, c'est de l'usurpation d'adresse mais comme ce sont les gentils qui l'utilisent, on ne dit pas que c'est mal. Au final, le résultat est le même, on détourne le flux de données de sa destination initiale pour le conduire dans un piège.

— Voilà, dit Mystic. Et pour répondre à la question de Roger, les *botnets* ne sont pas une nouveauté dans l'arsenal du Hacker, comme le *sinkhole* n'est pas non plus une technique récente. Mais à ce jour, aucun programme d'Estevez, aucune de ses attaques et aucun des mécanismes qu'il utilise n'a été percé à jour. Je pense donc qu'il dispose d'une parade efficace contre le *sinkhole*.

— N'est-ce pas interdit de modifier de façon arbitraire ces noms de domaine ? interrogea Merlin.

— Lorsque le vide juridique leur profite, les autorités ne se gênent pas pour l'utiliser. On pourrait dire que sur le territoire des États-Unis, la loi peut s'appliquer. Mais le reste du monde n'est pas soumis à la décision d'un juge de l'Oklahoma. C'est donc philosophiquement très discutable, c'est un abus de pouvoir manifeste. Mais il ne faut pas se leurrer, les autorités américaines considèrent qu'Internet leur appartient et qu'ils y tolèrent le reste du monde. Voilà pourquoi ils s'arrogent ce genre de privilège, et lorsqu'ils bloquent à la source des serveurs de téléchargement parce qu'ils les considèrent comme illégaux, ils ne font rien d'autre que d'ignorer le reste du monde.

— Qu'aurons-nous à faire ? demanda Léonor.

— Rien, laisser les machines connectées et exécuter le bot lorsqu'il sera reçu. Par contre, l'opération peut être très longue.

— Une dernière question pour moi, Merlin. Estevez n'est pas comme nous, ce n'est pas un chasseur d'idéal, pourquoi s'en prend-il à *Galaxy* ?

— Le symbole, sans doute. Mais aussi le risque. Je crois qu'il sait que ce système représente un énorme danger pour les gens comme lui, il ne veut pas se mettre en péril.

— Et pour ce faire, il nous fait courir des risques, à nous ! répondit Roger, parce que plusieurs heures de connexions avec le FBI, c'est aussi beaucoup de temps pour nous faire repérer. Désolé, mais je ne suis pas d'accord.

L'intervention causa à nouveau de nombreuses discussions. Mystic se leva pour répondre.

— Voilà des mois que j'essaie de convaincre Ylian Estevez de se joindre à notre cause. Il a toujours refusé, c'est un solitaire dans l'âme. À force de confiance et de patience, je suis parvenu à le persuader de tenter cette expérience avec nous. Si nous lui tournons le dos, jamais plus il ne partagera notre combat. Et franchement, dans notre guerre contre le FBI, la CIA ou la NSA, nous sommes souvent assez seuls, des gens de son calibre sont plus que bienvenus, selon moi.

Les raisons pour lesquelles il s'en prend à *Galaxy*, je m'en moque, parce que moi aussi, comme nous tous, je rêve du moment où cette pieuvre tentaculaire cessera de peser sur nos têtes comme l'épée de Damoclès qui nous mènera en prison. Sa méthode, je m'en moque aussi, parce que sa réputation le précède, c'est juste le meilleur, alors j'ai confiance en ses secrets. De toutes les façons, s'il m'expliquait comment il fait, comme sans doute chacun de nous, je ne comprendrais rien. Alors maintenant, ce qui compte, c'est ce que nous voulons faire, la raison d'être de notre groupe, et de tous ces mouvements d'*Hacktivistes* qui nous ressemblent. Si nous sommes juste des rigolos qui profitons d'une petite opportunité de faire les malins, ça ne m'intéresse pas. L'occasion nous est donnée de frapper un grand coup. Le soir venu, nous n'aurons rien à faire, nous pourrons regarder un match de football avec une bière, c'est lui qui fera le boulot. Mais il ne signera pas cet exploit, il ne le revendiquera pas sur les forums, il nous l'offre. Il nous donne même en prime les rapports secrets de *Galaxy* qui nous serviront à révéler au monde les dangers d'un tel procédé.

Mystic laissa passer un instant de silence, avant de reprendre. La tension était à son comble. Tous avaient la sensation de vivre un instant important. Ils s'étaient engagés dans une lutte clandestine qui

avait grand besoin de coups d'éclats. Peut-être que cette fois, la machine se mettrait en marche.

« Ça fait longtemps que j'attends un moment comme celui-là, un instant où tout ce pour quoi nous luttons prendra son sens, la seconde où nous serons respectés, entendus, pris au sérieux. À terme, nous voulons une révolution, nous voulons que les équilibres changent, que les gouvernants cessent d'être les larbins des grands argentiers, nous voulons une société plus équilibrée, où les masses monétaires soient mieux réparties. Nous rêvons tous d'un monde libre, égal et fraternel, une communauté qui s'émancipe des entraves despotiques que les politiques actuelles nous imposent, par petits tours de vis, de petite loi en petit ACTA secret, par des « Yalta » inacceptables négociés dans notre dos. Tous, ici, nous nous battons pour que nos enfants vivent sur une terre meilleure que celle que nous foulons, et pour ma part, jusqu'à mon dernier souffle, je ne lâcherai rien. Voilà le sens de mon engagement dans le mouvement *Anonymous*.

Mystic se tut. Personne n'osa parler derrière lui, le silence tenait lieu de ciment solennel entre ces consciences qui s'élevaient de concert pour refuser un futur sombre, une société qui se réveillerait un matin captive, terrassée par le joug d'une dictature financière élue par les peuples.

Mystic reprit la parole.

« Mes amis, voilà longtemps que j'en rêve, d'un coup comme celui-là. Alors, si vous considérez que notre combat a encore du sens, répondez à la question : qui est pour ? »

Les mains se levèrent, parfois franches, parfois hésitantes. Le docteur fut l'avant-dernier, juste avant que Roger finisse par rejoindre le cortège.

« Si nous ne sommes pas solidaires, nous sommes déjà perdants ! », avoua-t-il en souriant.

1^{er} décembre, 12h25

À l'heure du déjeuner, ils étaient descendus ensemble. Norman était à l'extérieur avec Benson, Elliot, Terell et Jenna en profitèrent pour prendre la pause repas au self du bâtiment.

« Jenna, as-tu vérifié cette histoire de site Internet ? demanda Eliott en s'installant devant son plateau.

— Oui, le site a été modifié avant que nous découvrions l'intrusion. J'ai tout de même vérifié sur les serveurs, il n'y a aucune trace du virus d'Estevez.

— Tant mieux ! répondit Eliott, ça va éviter que le boss ne s'énerve à nouveau. Il est particulièrement imbuvable en ce moment.

— Je ne suis pas là depuis longtemps, renchérit Terell, mais j'ai l'impression que c'est son état normal.

— Non ! répondit Eliott. Je ne l'avais jamais vu maltraiter un type comme le handicapé de l'autre jour. Franchement, j'avais honte. Je ne sais pas pourquoi Estevez le met dans cet état, mais il dépasse les bornes.

— Pourquoi tu ne veux pas simplement accepter que c'est un sale con ? dit Jenna. C'est un pauvre type, qui s'est fait larguer par sa nana il y a des années et qui se venge sur le monde entier. Estevez ? C'est le symbole de ce qu'il ne sera jamais, un type brillant, droit dans ses bottes, et libre.

— Il y a des moments où je me demande dans quel camp tu es, Jenna, répondit Eliott. Tu crois toujours que tu es une petite pirate ?

— Je n'ai jamais été hacker, moi, répondit la jeune fille, j'ai fait un truc illégal sans mesurer la portée de mes actes, j'étais jeune, et on ne me l'a pas pardonné. Je bosse au FBI, et je fais mon boulot aussi bien que toi. Je respecte la loi, j'obéis aux ordres.

— C'est aussi ce que faisaient les gardiens des camps de la mort ou des goulags soviétiques, nota Terell.

— Eh ! doucement les amis ! s'offusqua Eliott. Moi j'ai bien conscience de mes actes et je ne me sens vraiment pas en porte-à-faux avec ma conscience !

— En attendant, on traque un type qui n'a pas fait grand mal, on bouscule un handicapé, on le menace, on le fait chanter, on espionne, et tout ça pour la bonne cause ? Ravie de voir que tu n'as pas de cas de conscience, Eliott, mais moi, je ne suis pas aussi sûre de savoir qui sont les gentils.

— Parce que les gentils et les méchants, ça n'existe pas, répondit Terell, c'est juste une question de point de vue. Lorsqu'une révolte éclate, si elle atteint une masse critique et renverse les institutions, elle devient révolution, ce qui la rend légitime. Si elle échoue, elle n'est qu'une rébellion ayant avorté. Terroriste, résistant, rebelle, révolutionnaire sont des mots qui ne dépendent que du camp qui les prononce. Si les armées de Washington n'avaient pas vaincu les habits

rouges, la révolte américaine n'aurait été qu'un fait divers de l'histoire d'Angleterre. Là, c'est la même chose ! Nous sommes l'armée régulière du Net, eux sont les rebelles, nous n'adhérons pas à leurs causes parce que nous les observons à travers des lois. Qui fait les lois ? et pour qui sont-elles faites ? En quoi les lois sur les droits d'auteur protègent les citoyens ? elles servent majoritairement les éditeurs, et un peu les artistes, pas le peuple. Pourquoi la violation d'un ordinateur de l'administration est punie d'une sanction deux fois plus sévère que la violation de domicile ? Pourquoi un pirate qui s'introduit dans un serveur gouvernemental, même s'il n'y commet aucun dégât, encourt la même peine qu'un violeur ?

— Nous ne sommes pas là pour déterminer notre devoir par rapport à notre conscience politique, répondit Eliott. Je suis désolé mais un soldat ne combat pas en fonction de sa conscience, il est le bras armé d'une opinion collective qui lui est supérieure.

— Et bien c'est là que nos conceptions divergent, dit Jenna. Moi, je considère que chacun doit pouvoir agir en fonction de sa conscience !

— Dans ce cas, démissionne ! rétorqua Eliott. Tu seras en phase avec toi-même.

— Là, tu viens de dire une connerie, mon pote ! dit Terell, car si j'ai bien compris, Jenna est comme moi, elle est ici parce qu'elle n'a pas eu le choix.

— Parce que vous n'avez pas assumé vos actes ! rétorqua Eliott, cinglant.

Jenna regarda Terell avec une moue de dépit. Mieux valait se taire, disaient ses yeux, il y avait entre ces deux familles d'ingénieurs des conceptions trop divergentes pour tomber d'accord. Entre ceux qui œuvraient pour le FBI par conviction et ceux qui le faisaient par contrainte, tout en souhaitant secrètement être de l'autre bord, il y aurait toujours plus qu'une incompréhension.

2 décembre, 8h15

Voici un extrait du rapport Galaxy numéro SF6987.

« À la demande des services fiscaux, il a été procédé à une recherche sur Galaxy concernant Linnett Mc Cow, comédienne, ayant pour nom de scène Sonia Ellis. L'ensemble des données bancaires, des messages et des échanges sur les réseaux sociaux auxquels elle a participé sont mis à la disposition du service demandeur.

Il apparaît également plusieurs connexions sur des adresses correspondant à différentes banques situées dans des pays classés

dans la liste noire des paradis fiscaux. Ces connexions sont au nombre de 24 sur la dernière année.

Le contenu de ces flux n'est pas disponible, les sites bancaires disposant d'une communication cryptée avec leurs clients. La fréquence et les pages consultées semblent pourtant indiquer que l'actrice Sonia Ellis utilise les services de ces établissements bancaires, ce qui vaut pour suspicion d'évasion fiscale.

Par ailleurs, le contenu des échanges enregistrés contient également des conversations sur un service de chat. Elles concernent essentiellement des discussions avec son compagnon, le réalisateur Jamie Howard. Des images ont été transmises lors de ces conversations et sont versées au dossier. Nous attirons l'attention des services demandeurs sur le fait que ces images sont à contenu sexuellement explicite. »

Fouiller dans les poubelles a toujours été l'apanage du fisc, l'argent n'a pas d'odeur. La question que je me pose, c'est combien de temps faudra-t-il pour que les photos sexuellement explicites de l'actrice Sonia Ellis commencent à circuler sur le net ? Quoi ? La probité des agents du fisc fait qu'ils ne diffuseront jamais ces documents ?

Réveillez-vous, chers lecteurs, devant l'impunité, nul ne peut jurer demeurer honnête. *Galaxy* n'est pas supposé exister, aucune preuve qu'il soit la source de ces documents ne saurait être présentée à la justice. Si l'actrice Sonia Ellis portait plainte, on accuserait un hacker de s'être introduit dans son ordinateur, et à grand renfort de publicité, le FBI chargé de l'enquête jurerait que tous les moyens seraient mis en œuvre pour punir le coupable.

Et c'est vrai ! Je m'y emploie ardemment ! ;-)

2 décembre, 9h25

Le sniffeur que j'avais installé au cœur des équipements réseau du FBI ne m'apportait, pour le moment, que des informations sans importance. Il me fallait à présent faire fructifier mon investissement. Je décidai donc de changer les paramètres du mouchard pour centrer ses informations sur Norman. En filtrant les paquets de données contenant son adresse de messagerie, j'en sus bientôt un peu plus sur le jeune homme.

En premier lieu, je m'étonnai de constater que malgré l'épisode des chocolats de monsieur Abrahams, nul n'était encore parvenu à découvrir le pot aux roses. Pire, tout semblait entré dans l'ordre et je

remarquai bientôt dans les échanges de courrier électronique du jeune adjoint de Benson la raison de cette léthargie.

Les techniciens de l'équipe de Benson avaient, bien trop rapidement, expliqué que la fuite des numéros Paypal avait été effectuée avant que Jenna n'ait découvert mon Nacite, plusieurs jours auparavant. Ils en avaient fait de même au sujet de la corruption de l'organigramme. L'intrus détruit, comme aucun flux suspect n'était détecté par les pare-feux, le FBI se pensait de nouveau à l'abri.

Je trouvais navrant ce manque de paranoïa dans une telle institution. Mais cela m'arrangeait, je pouvais en connaître un peu plus sur l'intimité du jeune Norman, espérant trouver ainsi la faille qui me permettrait de prendre possession de son ordinateur.

La solution apparut au bout de quelques jours. Je découvris que Norman et quelques collègues se réunissaient, après la pause déjeuner, dans une salle de réunion où ils se livraient à de folles parties de jeux en réseau. Or, le titre qui avait leur préférence venait de sortir une nouvelle version, et Norman s'empressa de la commander en ligne.

Je songeai vite au parti que je pourrais tirer de cette découverte et me mis au travail.

Ma première hypothèse fut de substituer au DVD de l'éditeur un autre disque, réalisé par mes soins et équipé d'un Nacite. Je disposais de tous les éléments nécessaires pour annuler la commande de Norman sur le site marchand, le sniffeur bloquant, pour sa part, tout Email de confirmation venant en sens inverse.

Je me hâtai donc d'acheter le jeu dans une boutique spécialisée car le temps pressait si je devais annuler cette transaction.

En possession du jeu, j'examinai dans le détail son fonctionnement. Je constatai qu'il m'était impossible de substituer le DVD de l'éditeur à l'un des miens car la sérigraphie imprimée sur le disque était bien trop complexe. En revanche, je découvris que le jeu, une fois installé, se connectait au Net pour effectuer une mise à jour obligatoire.

Voilà qui allait simplifier les choses. Là encore, mon précieux sniffeur allait m'être d'un grand secours. Il lui suffirait d'intercepter cette demande venant de l'ordinateur de Norman et d'intégrer le

Nacite dans la mise à jour. Je téléchargeai donc le programme et n'eût aucune difficulté à lui adjoindre mon précieux auxiliaire.

J'imaginai alors la possibilité que Norman effectue la mise à jour de son domicile. Sans sniffeur, mes efforts seraient vains. Mais à tout bien considérer, la chance était mince, les procédures de sécurité dans l'équipe de Benson voulaient que les ordinateurs du FBI ne quittent pas le FBI, sauf lors des opérations. Comme l'objectif de Norman était de jouer en réseau local avec ses collègues, j'étais presque certain qu'il installerait le jeu sur son ordinateur de travail et qu'il y effectuerait cette mise à jour.

J'expédiai le jeu tant attendu à Norman, et je dus attendre quatre jours pour que le Nacite téléchargé se signale sur les écrans de surveillance. Le piège était prêt.

J'avais dès lors du pain sur la planche car si l'ordinateur de Norman disposait d'accès à l'administration de nombreux systèmes internes, les pirater n'était pas si aisé. Je dus étudier les documentations techniques de plusieurs appareils et coder sans relâche des interfaces avec ces machines. Lorsque l'écran de veille s'activait sur l'ordinateur du jeune ingénieur du FBI, je le considérais comme en pause ou en réunion. L'accès à l'agenda partagé me donnait également des indications très utiles.

J'utilisai alors ces moments pour tester ses interfaces sans être vu. Il me fallait être discret mais efficace car si tous les programmeurs doivent effectuer des tests avant qu'un programme soit opérationnel, l'exercice se révélait des plus délicats dès lors qu'il s'agissait de le réaliser dans l'opacité la plus totale.

8 décembre, 15h30

Mark Benson s'était enfermé dans son bureau et avait demandé à ce que personne ne le dérange. Il devait absolument valider un document reçu depuis trois jours et qui concernait l'avenir de ses services.

Dans le cadre du nouveau complexe dont disposerait la NSA à Fort Williams à échéance de quelques mois, le rapport précisait les conditions du procédé intitulé « Mail Link ». Il était conditionné par

l'adoption des lois ACTA et CISPA, ratifiées quelques mois auparavant, qui inscrivaient dans la pierre l'obligation de collaboration active des fournisseurs d'accès.

Le premier volet, déjà acté par les instances chargées de la lutte contre la cyber criminalité, instaurait la mise en place d'un webservice sécurisé exclusivement dédié à l'usage de Cyber Crime. Son rôle était simple : installé chez les fournisseurs d'accès, il livrait sur demande les coordonnées de l'abonné correspondant à une adresse IP et un instant donné. Cette mesure devait supprimer les délais et les impondérables qui ralentissaient les enquêtes, les services de police étant toujours, à l'heure présente, obligés d'effectuer une requête auprès du fournisseur pour obtenir ces informations.

Le rapport « Mail Link », pour sa part, proposait que chaque création d'un compte Email, sur n'importe quel fournisseur de services dépendant de la juridiction américaine, soit accompagnée d'une notification à *Galaxy*. Ainsi, le fait de créer une adresse sur Gmail ou Hotmail serait de façon transparente signalé aux grandes oreilles de Benson. Le couplage avec le webservice précédemment exposé permettrait ainsi de supprimer l'anonymat des comptes de messagerie et des réseaux sociaux.

Ces avancées, permises par les nouvelles lois, allaient doter les services de Mark Benson d'un outil plus efficace. En effet, l'adresse Email pourrait alors devenir une clé de recherche unifiée, et le temps d'investigation après une recherche sur *Galaxy* serait accéléré.

Benson ayant reçu ce document, je l'avais aussi. Une sourde colère me prit en le parcourant. Comment osaient-ils se torcher avec notre liberté ? Comment pouvait-on accepter que de telles pratiques soient ne serait-ce qu'imaginées ? Songez, mes amis, des usages que les nazis auraient pu faire de tels outils ? *Galaxy* saurait, dès la minute de sa création, l'existence d'un compte mail et le lien avec la personne réelle qui l'utilisait. Il allait, par la suite, indexer tous les messages émis et reçus, et il suffirait alors de taper une de ses adresses sur leur console pour que les administrations américaines disposent, dans la seconde, de l'intégralité de l'historique de cet email, et des personnes qui vont avec. Une recherche sur un mot clé, comme sur *Google*, listerait immédiatement les noms des personnes l'ayant utilisé dans

leurs échanges. Vous avez envie d'un monde comme celui-là ? Moi non !

Ne riez pas, ne souriez pas, ce n'est pas de la fiction. C'est aujourd'hui, maintenant, dans la première démocratie du monde et bientôt chez ses cousines européennes. Ce n'est pas parce que c'est fait dans votre dos que cela n'existe pas !

12 décembre, 10h15

Dix jours furent nécessaires pour terminer mes développements. Je fus chanceux, car à plusieurs reprises, Norman rentra chez lui, le soir, sans éteindre son ordinateur portable.

Constatant ma bonne fortune, je me détournai de ma tâche quelque temps pour effectuer un programme qui allait m'être d'une aide précieuse.

Lorsqu'un ordinateur ne fonctionne pas durant un certain nombre de minutes, le système lance un écran de veille, destiné à limiter la consommation électrique et à protéger la dalle de l'écran. Cette mise en veille ne fait qu'exécuter un programme réalisant soit un diaporama, soit une animation, laquelle n'a en elle-même aucune importance, la manœuvre ayant pour seul objectif d'éviter un affichage statique préjudiciable à la santé de l'écran.

J'écrivis donc un petit logiciel ayant pour objet de faire contrôler ce programme de veille par le Nacite. Ainsi, je pouvais afficher cette animation décrivant des formes multicolores en plein écran tout en exploitant l'ordinateur de Norman, à volonté. Cette fonctionnalité, nouvelle chez les Nacites, était précieuse et je me promis d'en faire bénéficier les milliers d'autres micrologiciels qui, en silence, attendaient sur les équipements du monde entier d'être appelés.

C'était l'écran de fumée parfait. Je pouvais tout faire, afficher des fenêtres, ouvrir des logiciels, l'écran, lui, n'affichait que l'animation sur fond noir jusqu'à l'heure où, par prudence, je désactivais mon trompe-l'œil.

Les deux heures qui furent nécessaires à la mise au point de ce programme ne furent pas perdues. Je pus travailler des nuits entières à contrôler un maximum de machines connectées au réseau et dont

l'accès m'était rendu possible grâce aux privilèges d'administrateur dont jouissait Norman. Outre l'infrastructure interne, j'étudiai les périphériques connectés, parfois très atypiques comme la bouilloire USB de Jenna ou le petit Lance-missile en plastique situé sur le bureau d'un contrôleur. Mais c'est surtout les installations électriques qui firent l'objet de mon plus grand investissement.

Le FBI devait être protégé en cas d'incident grave. Sa capacité d'action étant étroitement liée à sa consommation électrique, il avait fallu installer des groupes capables de faire fonctionner l'administration en toutes circonstances. Enterrées, ces installations fonctionnaient à minima, exploitant le courant du réseau national, mais pouvant instantanément prendre le relai en cas de nécessité, et rendre l'immeuble de Pennsylvania avenue totalement autonome sur le plan énergétique.

Le système électrique faisait l'objet de son propre réseau, disposait de deux agents affectés à sa surveillance, et était totalement automatisé. Mais le serveur qui gérant l'équipement électrique du FBI était entièrement accessible à l'ordinateur de Norman.

« C'est bien la peine de se donner tant de mal à se protéger des ennemis de l'extérieur pour être autant vulnérable de l'intérieur », me dis-je.

Il ne me fallut que quelques heures pour maîtriser ce serveur, installer un Nacite et effacer les traces de mon intrusion. Au moment venu, tous ces acteurs auraient leur place dans la représentation.

Pendant que je travaillais, je m'amusais à entendre les conversations des collègues de Norman. La nuit, dans la fosse du vaisseau, il y avait toujours au moins deux ingénieurs de permanence. Le calme nocturne était propice aux confidences. Le micro intégré au portable faisait merveille. Un soir, je fus même tenté d'utiliser la webcam qui équipait la machine mais les caméras disposant fréquemment d'un voyant signalant leur activité, je craignis d'être découvert.

Lorsque mon plan, patiemment élaboré, disposa des outils nécessaires à son exécution, je m'accordai un jour de repos total afin de me détendre et de me laisser le temps de songer à une éventuelle

faillie qui m'aurait échappé. Je jouais gros sur cette affaire, la moindre erreur serait fatale.

Je sortis de chez moi pour la première fois depuis plus d'une semaine, allai au cinéma, achetai quelques magazines que je sirotai dans un café qui, s'il n'était pas choisi au hasard, répondait malgré tout globalement aux critères de farniente que je m'étais imposés.

Près du *Starbucks Coffee*[™] de la 14e rue, il me permettait de profiter une dernière fois de l'activité trépidante qui animait, en toute innocence, l'endroit d'où partirait mon plus grand exploit.

13 décembre, 17h25

— Nos relais ont bien fonctionné, dit Mystic, nous avons mobilisé un grand nombre de nos sympathisants. D'après nos estimations, nous pourrions compter sur plus de cinq mille machines.

— C'est un bon chiffre, répondis-je.

— Vous semblez déçu ! Vous espériez mieux ?

— Non, au contraire. Je pensais qu'une telle mobilisation ne pouvait être totalement discrète.

— Je comprends votre souci, mais je vais vous rassurer. Nous avons l'habitude de ce type d'actions. Les internautes qui laissent leur machine à notre disposition sont passifs, sur un plan technique, mais également sur un plan, disons, philosophique. Ils savent pourquoi nous nous battons, mais ils n'ont aucun détail sur l'opération elle-même. Si vous craignez que le FBI soit au courant, vous vous inquiétez pour rien.

— Mystic, c'est vous qui vous leurrez. Le FBI est déjà au courant, mes grandes oreilles me l'ont déjà dit. Il est exact qu'ils ignorent tout des détails, et notamment la cible, mais vous pouvez être certain que Benson sera sur place au moment où nous lancerons l'attaque, son équipe au grand complet et pas mal de services annexes sur le pied de guerre. Heureusement, il semble ignorer qui est l'organisateur de cette petite fiesta. Cela vaut mieux car s'il savait que c'est moi, il aurait fait rappeler les réservistes de la garde nationale.

— Vous avez là un ami cher, ironisa Mystic. Quand souhaitez-vous lancer l'opération ?

- Le déclenchement doit être précisé combien de temps à l'avance ?
- Il faut compter vingt-quatre heures, pour que l'information circule par les réseaux sociaux et les carnets d'adresses.
- Vous attendez encore des confirmations ?
- Oui, d'ici deux jours, je pourrai sans doute compter sur quelques centaines de personnes supplémentaires, notamment dans les universités.
- Dans ce cas, attendons un jour de plus, et lançons notre action dans la nuit de samedi à dimanche.
- Les jeunes du FBI vont vous haïr, vous leur pourrissez leur week-end.
- S'ils travaillent avec Benson, ils me haïssent déjà.
- Dans ce cas, tout est pour le mieux. Je communiquerai la date la veille. À présent, Ylian, c'est à vous de jouer. Vous vous attaquez à un monument, c'est la plus ambitieuse opération jamais lancée. Après cela, vous atteindrez des sommets d'impopularité chez ces messieurs de Washington.
- Je suis déjà leur ennemi numéro un, je ne peux pas faire mieux.
- J'aurais aimé que le monde entier sache ce que vous faites.
- Je ne suis pas un membre des Beatles, Mystic. Contrairement à vous, l'ombre est pour moi une précieuse alliée.

Tout était prêt. La date était fixée le 17 décembre. Comme la fin du monde était annoncée par les Mayas pour le 20, avec l'hiver le 21 et Noël le 25, cela ferait une semaine très chargée.

VIII

L'homme a besoin de ce qu'il y a de pire en lui s'il veut parvenir à ce qu'il a de meilleur (Friedrich Nietzsche – Ainsi parlait Zarathoustra)

17 décembre, 18h

Il pleuvait abondamment sur le centre de Washington cette soirée-là. Pressés de terminer leurs courses de fin d'année dans les magasins huppés de ces quartiers d'affaires, de nombreux visiteurs affrontaient les averses. Aucun ne prêta attention à la fine silhouette qui s'installa dans le *Starbuck Coffee*TM de la 14e rue.

J'avais pris toutes mes précautions, pensé au moindre détail, jusqu'à ma tenue vestimentaire que j'avais sélectionnée avec soin pour être le plus anonyme possible. Aucune exubérance dans la forme, la taille ou la couleur du jean, une sobriété absolue du pull-over, des baskets quelconques et usagées pour éviter que l'éclat d'un blanc trop neuf n'attire le regard d'une luciole perdue dans la capitale.

Ayant longuement réfléchi au lieu le plus propice pour lancer mon attaque, je n'avais plus beaucoup de craintes à ce sujet. Les moyens que ne manqueraient pas de déployer les hommes de Benson aboutiraient, à coup sûr, au repérage de l'ordinateur à l'origine de l'opération. Il n'était donc pas question de rester chez moi, le choix d'un lieu public offrait un maximum de garanties.

La très grande activité bancaire du quartier me garantissait une qualité de ligne parfaite, les adeptes du fast trading exigent des lignes hautement disponibles. Aucun engorgement à craindre, d'autant que je disposais d'équipements interdits mais affranchis de toutes les réglementations sur la puissance des signaux.

Je pris un café, un jus de fruit et quelques pâtisseries, puis m'installai sur la table tranquille que j'avais repérée, face à la sortie de secours, masquée par l'escalier. La station de métro était voisine et si mon plan se déroulait comme prévu, j'y serais avant de risquer une mauvaise rencontre. Et pour moi, un plan doit toujours aboutir sans encombre.

L'heure de l'attaque approchait. J'allumai mon ordinateur. À quelques mètres de moi, deux jeunes filles m'observaient sans gêne. Elles étaient jolies, une brune et une blonde avec de jolies jambes qui dépassaient de la table pour terminer sur des escarpins rouges. Côté pile, mon égo était flatté de leur intérêt car elles ne me lâchaient pas des yeux. Côté face, j'avais la nette impression de remplacer le cookie qu'elles n'avaient pas commandé pour ne pas infliger de dommages latéraux à leurs lignes sveltes. Être objet de convoitise me gênait aux entournures, je ne leur accordai aucune importance.

Ce qui m'intrigua, en revanche, c'était la faiblesse de la bande passante sur la connexion principale.

« Merde ! me dis-je de façon, je l'avoue, horriblement triviale. À peine assis et déjà un imprévu ! »

Ce genre d'opération ne supporte pas d'impondérable. Il me fallait trouver rapidement l'explication à celui-ci.

Je connectai donc mon petit boîtier-espion et analysai la topologie du réseau. Il y avait quatre ordinateurs connectés, c'était beaucoup trop. En observant la salle, je constatai qu'un seul autre client utilisait son portable.

J'en déduis donc que deux autres machines étaient branchées. La première, je n'eus aucun mal à le découvrir, servait d'équipement concentrateur pour la caisse. Elle n'émettait qu'une activité résiduelle sur le réseau. Le gros de son travail devait se limiter aux périodes régulières durant lesquelles elle envoyait les transactions de vente aux serveurs du groupe.

Mais il y avait un autre ordinateur branché. Une petite analyse des connexions en cours sur le *routeur* du *Starbucks Coffee™* m'indiqua qu'il était occupé à télécharger des fichiers massifs, probablement des vidéos de grande taille.

« Utiliser la connexion de la boutique pour télécharger des fichiers piratés, ce n'est pas bien joli, me dis-je amusé. Décidément, les vilains pirates sont partout ! »

En d'autres temps, je n'aurais rien fait, ce n'était pas mon affaire. Mais dans les circonstances présentes, je ne pouvais laisser un *leecher* compromettre toute mon opération.

Je décidai donc de m'offrir de la place sur l'équipement. Je me connectai au routeur mais il était protégé par un mot de passe. C'était fort ennuyeux car je ne disposais pas du temps nécessaire pour casser ce verrou, il fallait donc m'y prendre autrement.

La solution était simple. Le *Starbuck Coffee*TM étant naturellement relié à un opérateur Internet, il suffisait de faire remonter la problématique d'un cran. Il y avait bien longtemps que les Nacites avaient investi les fournisseurs d'accès, je pouvais donc activer cette manette. Une simple commande d'exploration me traça la route que suivaient les données pour arriver vers un site extérieur. La première étape de cette promenade était le routeur de *Starbuck*, la suivante, celui de son opérateur. Après l'avoir identifié, j'activai le Nacite en fonction dans le centre de données de cet acteur majeur du monde des télécommunications.

Je lui donnai alors pour instruction de me fournir un contrôle sur le paramétrage du routeur concerné. Quelques minutes plus tard, je bloquai l'accès aux ports utilisés pour le téléchargement, ce qui eût pour effet immédiat de couper la connexion un peu trop gourmande.

Désactiver de l'extérieur une opération de transmission de données entre un ordinateur et un site inconnu m'avait pris moins de quinze minutes.

Je pensai alors que je venais de réaliser ce que la liberticide loi CISPA tentait d'imposer à la première démocratie du monde et m'accordai, en sirotant mon café, deux minutes de honte.

Un instant, je songeai au pouvoir que détenait le hacker qui, comme moi, disposait d'autant de précieux auxiliaires. Mais je chassai toute pensée philosophique, l'heure approchait, et il était temps de lancer les hostilités.

À 18h30, j'appuyai sur la touche exécutant la première phase de mon attaque. Le programme se connecta au serveur nœud disposant des adresses promises par Mystic. De façon simultanée, les Nacites prirent possession de ces passerelles pour sauter sur la suivante, atteignant rapidement les milliers de systèmes zombies mis à ma disposition. Là, ils attendirent l'heure de la première vague d'assaut. À 18h45, l'opération *Galaxy* débuta. Ayant travaillé plus d'un mois

sur cette stratégie, j'espérais qu'elle serait, pour le FBI, son pire cauchemar numérique.

17 décembre, 19h10

Une opération d'une telle envergure ne peut échapper à un organisme comme le FBI. Depuis plusieurs années, le danger représenté par le piratage informatique, sur ses aspects économiques comme sur les risques stratégiques encourus avaient incité de nombreux pays à se doter d'un arsenal conséquent. Or, en confiant un tel sujet à l'armée, irrémédiablement, il allait être traité suivant la logique des militaires. Ainsi, parmi les premières décisions prises, il y eut la création d'un service de renseignement destiné à anticiper toute initiative de grande envergure.

Le système *Galaxy* y prenait une part très large. Aussi, par l'ironie des événements, c'est *Galaxy* qui avait annoncé au FBI la date de l'attaque, repérant ce rendez-vous parmi la masse de données traitée chaque minute en provenance des messageries électroniques, forums, salons de discussions et autres réseaux sociaux.

Mais l'inconvénient d'un tel système est qu'il génère beaucoup de bruit, et il arrivait fréquemment que *Galaxy* se révèle par trop paranoïaque. Au début, le FBI avait mobilisé des équipes durant des nuits entières pour des rumeurs sans fondement et avait fini par y renoncer. Aussi, pour l'occasion, Mark Benson avait simplement doublé son groupe de permanence, le reste de l'équipe devant être disponible à tout instant durant la soirée.

Il était presque dix-neuf heures lorsqu'un appel sur son portable lui signala une attaque de grande envergure. Prudent, il se trouvait avec des amis dans un restaurant près du *Shakespeare Theater*. Il les quitta et rejoignit immédiatement ses collaborateurs.

— Alors, Norman, lança-t-il en pénétrant sur le plateau, que se passe-t-il ?

— Nous avons droit à une attaque sur nos pare-feux, de grande envergure. Nous comptons des dizaines de milliers de connexions simultanées sur nos équipements.

— Encore un coup de ces révolutionnaires anonymes ?

— Possible, monsieur. Mais ce qui surprend, c'est les attaques masquées pour tenter de pénétrer les systèmes. Habituellement, on cherche à bloquer les sites internet et les accès, là, il semble bien qu'il y ait une volonté délibérée de prendre le contrôle sur les firewalls, pour rebondir sur nos équipements. On sent bien que derrière, ça cherche les failles.

— Y-a-t-il une chance pour que ça fonctionne ?

— Faible, mais elle existe, surtout si nous n'arrêtons pas l'attaque.

— Bien. Réunion dans dix minutes, vous me laissez juste deux assistants pour surveiller le trafic. Nous allons essayer de coincer ces petits comiques.

17 décembre, 19h15

L'attaque se déroulait comme je l'espérais. Elle avait mobilisé des ressources énormes et devait avoir provoqué une effervescence toute particulière chez mes amis de Pennsylvania Avenue.

Alors que je terminais mon second café, je perçus le signal distinctif de mon logiciel de messagerie instantanée : Mystic venait aux nouvelles.

— J'imagine que ce n'est pas une visite de courtoise, lançai-je.

— Pas vraiment. Nos indications semblent montrer que votre attaque a commencé, mais je suis perplexe. Comment avez-vous réussi à activer votre logiciel sur toutes ces machines sans que n'ayons rien d'autre à faire que de les laisser à votre disposition ?

— J'ai mes petits secrets, dis-je, et comme les grands magiciens, je ne les divulgue pas.

— Je n'aurais de toute façon pas les compétences pour les comprendre, répondit mon ami. Mais c'est troublant.

— Pourquoi ?

— Mais parce qu'il y a des milliers de machines dans le monde, que vous n'avez que leur adresse sur le réseau, et que même si certaines ne sont pas bien protégées, la plupart sont équipées du minimum nécessaire pour faire face à une intrusion.

— Comment le savez-vous ?

— Je dirais que c'est logique. Un bon antivirus, des mises à jour du système effectuées, le pare-feu activé, la base, quoi.

— Et c'est suffisant ?

— En général, oui, c'est une protection efficace contre les attaques connues.

— Voilà.

Perplexe, Mystic attendit un moment avant de répondre.

— Voilà quoi ? demanda-t-il.

— Les attaques connues. Vous avez votre réponse. La plupart des hackers, lorsqu'ils trouvent une faille dans le système d'exploitation équipant des millions d'ordinateurs, s'en vantent. Dans les heures qui suivent, un correctif est disponible et les machines sont mises à jour, se protégeant de cette brèche de sécurité. Moi, lorsque je découvre un point faible, je le garde pour moi, et je l'utilise quand c'est le bon moment.

— Ylian, j'ai du mal à vous suivre. Si vous disposez d'un tel atout, pourquoi ne l'utilisez-vous pas contre le FBI.

— Parce qu'ils sont mieux protégés que les internautes individuels. Leurs équipements sont solides, et ils protègent le parc d'ordinateurs même si celui-ci est défaillant sur quelques individualités.

— D'où l'intérêt de votre manœuvre ? Faire tomber ces défenses pour toucher les ordinateurs situés derrière eux ?

— Non. Je ne parviendrai pas à casser leur forteresse, ils m'auront détecté bien avant.

De plus en plus décontenancé, Mystic attendit à nouveau avant d'oser une question.

— Alors, finit-il par dire, à quoi sert tout ceci ?

— À faire croire que je vais y arriver.

— Et ?

— C'est le principe de l'appât, Mystic. Je les attaque, et connaissant Benson, il va penser que c'est moi. Ce que j'espère, c'est qu'il mettra toutes ses forces dans la bataille, parce qu'il veut m'avoir. S'il engage toutes ses ressources, il commettra une erreur, et j'en profiterai. C'est une stratégie connue de tous les joueurs d'échecs.

— J'aurai dû pousser des pions plutôt que des ballons de basket-ball, ironisa Mystic. Comment se passe votre opération ?

— Exactement comme prévu, expliquai-je. Vos amis sont globalement fidèles à leur engagement, le reste est de mon ressort.

— Quand l'attaque cessera-t-elle ?

— Je l'ignore encore, cela dépendra des réactions de la Cyber Division du FBI. Cela peut vous étonner, mais en réalité, mon timing dépend de leur comportement.

— J'espère alors que tout ceci se terminera bien, Ylian, vous jouez avec le feu et cette fois-ci, nous sommes avec vous auprès du brasier.

Il avait raison. Être téméraire n'excusait en rien la mise en danger d'autrui. Bien sûr, j'agissais pour la cause, pour tout le monde, l'ogre sécuritaire américain avait dépassé les limites de l'acceptable, il fallait bien que quelques-uns tentent de déséquilibrer le colosse. Mais je savais aussi que nombre de ceux qui m'apportaient ce soir leur concours ignoraient en réalité les risques qu'ils prenaient et les conséquences que cela pouvait avoir sur leur vie. Je n'aurais jamais pu monter une telle opération sans eux, mais décidément, je n'aimais pas ça. Je préfère agir seul, être solitaire face au risque que je prends. Je n'ai pas peur pour moi, j'ai cessé d'avoir peur à dix ans. Quelque chose en moi est mort, le reste n'a pas assez d'attaches en ce monde pour craindre de les perdre, et c'est en réalité ce qui fait que notre conscience du trépas nous fait souffrir.

« Et Léa ? » songei-je brusquement ! Je chassai l'idée. Elle avait sa vie, elle pouvait croiser la mienne, mais combien de temps, au final. S'il m'arrivait de devenir quadragénaire, en considérant ce que sa carrière impliquait et ce que mes cavales imposeraient, nous pourrions tout au plus compter en semaines le temps passé ensemble.

17 décembre, 19h20

À cette heure, les bureaux étaient d'ordinaire en partie désertés. En prévision d'une soirée de veille, il avait été nécessaire de désactiver les alarmes et de relancer les néons pour disposer des salles de réunion. L'équipe de Benson, presque complète, attendait le programme d'une nuit qui s'annonçait longue et agitée.

— Nous vous écoutons, Norman, lança le directeur Benson.

— Depuis dix-huit heures quarante-cinq, nous faisons l'objet d'une attaque de masse visant à faire tomber nos pare-feux. Ceux-ci sont armés pour résister à ce type d'attaque, mais étonnamment, les pirates cherchent plus à en prendre le contrôle qu'à les outrepasser.

— Première question, Norman. Qui est derrière tout ceci ?

— Nous l'ignorons, monsieur. Les rapports fournis par *Galaxy* aujourd'hui nous ont indiqué l'imminence d'une opération de ce type, et elle semblait émaner d'un groupe d'activistes de l'internet.

— Estevez n'est pas dans ce coup ?

— Son nom est apparu plusieurs fois dans les données traitées. Mais en toute sincérité, je ne le pense pas, ce ne sont pas ses méthodes. Le mode opératoire diffère largement des techniques utilisées par notre « ami ». De plus, je ne vois pas pourquoi il chercherait à contrôler nos *Firewalls*.

— Peut-être pour pénétrer de nouveau nos systèmes, osa Jenna, puisque je nous ai débarrassés de son logiciel morpion, il ne peut plus utiliser sa porte dérobée. Alors, il essaie de passer par la grande.

— C'est une hypothèse recevable, avoua Norman. Je n'y crois guère, mais c'est possible.

— S'il n'est pas versé dans cette affaire, pourquoi son nom apparaîtrait dans les rapports *Galaxy* ? interrogea Benson.

— Le pseudonyme Ylian Estevez apparaît quotidiennement dans *Galaxy*, il est évoqué des centaines de fois par jour sur des centaines de forums, dans tous les pays. Lorsqu'il y a une actualité un peu plus brûlante autour de la cybercriminalité, la fréquence d'apparition de ce nom augmente. Or, dans les derniers états en notre possession, il n'y a pas de pic sur ce mot clé depuis vingt-quatre heures. C'est l'une des raisons qui me portent à penser qu'il n'y est pour rien.

Mark Benson se balançait nerveusement sur sa chaise.

— Vous avez peut-être raison, finit-il par accorder, mais mon flair me dit que c'est lui. Plus on pense qu'il n'y est pour rien, plus je pense le contraire. Alors voilà ce que je veux que vous fassiez. Puisqu'il y a des milliers de machines qui nous sirotent la bande passante, je veux qu'on les identifie et qu'on me fasse un rapport sur les points névralgiques au cœur de ce bazar.

Un silence de malaise régna dans la pièce, chacun essayant de ne pas croiser le regard du chef.

Bien que ne bénéficiant d'aucun titre ou privilège particulier, Norman savait que, de fait, il bénéficiait de l'oreille favorable du directeur. Il prit donc la responsabilité de parler.

— Nous n'avons pratiquement aucune chance d'aboutir à un résultat de cette façon, dit-il.

— Pourquoi, mon jeune ami ? demanda Benson agacé.

— Parce que les adresses sont manifestement usurpées, il y a tout lieu de penser qu'en les traçant, nous n'aboutirons à rien, ou plus probablement encore, à des adresses totalement innocentes à cette opération.

— Dans ce cas, je vous laisse une demi-heure pour réfléchir et me proposer un plan de riposte. Pendant ce temps, je vais contacter le directeur pour le prévenir qu'une bande de pirates anonymes nous attaque, et que l'élite des informaticiens de cette nation, réunie devant moi, est incapable de l'en empêcher. J'aurais dû accepter ce poste aux parcs nationaux, dire que j'avais peur d'être réveillé la nuit à chaque incendie de forêt !

17 décembre, 20h00

La soirée avançant, je commençais à douter de l'efficacité de mon plan. Aucun des auxiliaires nichés au cœur des équipements du FBI n'avait pour le moment signalé la moindre réaction de la part de l'unité Cyber Crime de Mark Benson.

J'avais peut-être surestimé l'adversaire. Pourtant, si l'organisation de la cyber police avait longtemps été bancal, depuis son rattachement direct au FBI, elle s'était structurée. Bien décidée à lutter efficacement contre les hackers, l'administration américaine avait sagement décidé de doter le FBI d'une unité triée sur le volet, capable dès lors de bénéficier de ce tentaculaire réseau d'information et de réagir au plus vite. Elle avait bénéficié du démantèlement des nombreuses unités de sécurité informatique créées de façon anarchique par les administrations, de plus en plus désemparées face à la menace des *hackers*. Sans moyens ni coordination, ces entités

étaient plus néfastes qu'utiles, et leur rattachement au FBI était alors devenu une évidence en terme d'efficacité. Les autres agences, NSA et CIA en tête, mais également les militaires, avaient conservé quelques prérogatives centrées autour de leur métier d'origine, le renseignement ou la cyberguerre, mais les meilleurs éléments avaient rejoint Cyber Crime, les autres s'étaient éparpillés. À présent, la lutte était cohérente, même si cette nouvelle puissance faisait grincer quelques dents.

Depuis plus d'une heure maintenant, les sites internet du FBI et des agences qui en dépendaient étaient inaccessibles. Sur les forums, la nouvelle s'était propagée comme une trainée de poudre. La surveillance des hackers sur les sites sensibles confondait les mythomanes, mais en conséquence, dès qu'une rupture de service sur un site réputé était relevée, une effervescence nouvelle se répandait sur le net, tous voulaient savoir d'où venait l'exploit, et dans les jeunes âmes éprises de liberté, toute attaque contre le FBI était le symbole d'un nouvel espoir.

Pourtant, aucune riposte n'arrivait, le FBI subissait l'offensive sans réagir, et pour moi, c'était une énigme.

Je surveillais attentivement le panneau de contrôle de l'activité des Nacites lorsqu'un individu s'approcha de moi. C'était un jeune homme chauve, négligemment vêtu et tenant dans une main un soda et dans l'autre un sandwich. Alors que l'homme me regardait fixement, un frisson parcourut mon dos. Je songai un instant avoir été repéré.

« Ça te dirait de t'installer ailleurs, me dit l'homme, le ton légèrement grinçant. Mon pote et moi, on a l'habitude de cette place, on est là tous les soirs, c'est notre endroit, tu vois ? »

J'avisai alors, en retrait, un autre homme, plus costaud, les cheveux longs et en broussaille, la barbe hirsute, vêtu d'une tenue militaire et portant un ridicule bandana rouge sur le front.

Je compris alors qu'il s'agissait simplement de deux casse-pieds dont il fallait me débarrasser avant qu'ils ne compromettent une opération dépassant de loin tout ce que leurs cervelles étroites pouvaient imaginer.

Tout en pianotant sur mon clavier, je fixai le premier individu de mon regard noir, celui que j'ai étudié en regardant les films d'espionnage des années 40, quand Humphrey Bogart n'avait pas encore le Technicolor pour montrer au public sa détermination.

« Désolé pour la place, lançai-je assez distinctement pour être entendu par les deux importuns, mais j'étais là avant, et il y a de la place ailleurs. Je suis très occupé, je n'ai donc pas l'intention de m'en aller. »

L'homme au crâne dégarni sourit, affichant sans honte une dentition exécrable. Il fit signe à son copain de s'approcher et se plaça contre le mur, juste derrière mon épaule.

« Et qu'est-ce qu'il fait de si important pour ne pas nous laisser notre place, le monsieur ? »

Je dévoilai alors l'écran de mon ordinateur. On pouvait y voir très distinctement une fiche de renseignement, évidemment totalement fausse, mais sur laquelle le terme « Agent Spécial » était inscrit. Mais ce qui impressionna le plus fortement l'imbécile était la proéminence, sur la gauche de la page, du logo de la CIA, suivi en grosses lettres grises, de la mention TOP SECRET.

Le regard de dépit que je lui lançai fit le reste. Pris d'une sourde inquiétude, l'individu s'éloigna et susurra quelques mots à son copain. Ils s'installèrent sur la table la plus éloignée.

Satisfait de ma ruse, j'affichai de nouveau mon panneau de contrôle. Une heure et quart était passée depuis le début de l'attaque, et toujours aucune réaction du FBI.

17 décembre, 20h00

Mark Benson fit irruption sur le plateau ovale. Il demeura sur le haut de l'escalier menant à la fosse et s'adressa à ses troupes.

« Mesdames et messieurs, quelqu'un a-t-il une suggestion à me faire ? » cria-t-il.

Un silence gêné suivit la question, ce qui irrita encore plus l'ombrageux directeur. Soudain, une voix s'éleva courageusement.

— J'ai peut-être une solution, dit Terell Davis, ça risque de paraître fantaisiste, mais ça peut marcher.

— En l'absence de propositions émanant de membres plus expérimentés de cette équipe, je vous écoute, monsieur Davis.

— J'ai pensé que si on ne pouvait pas tracer les machines qui nous attaquent parce qu'elles sont masquées, il n'empêche qu'elles sont toutes, à cet instant, connectées au Net. On ne sait pas précisément par quel mécanisme elles sont rendues transparentes, mais à la source, elles ne peuvent pas l'être, parce qu'elles ont, pour la plupart, un fournisseur d'accès à Internet qui leur fournit une adresse avec laquelle il leur est possible d'accéder au réseau. Mon raisonnement est donc le suivant : et si on pratiquait à l'envers ? Si au lieu de partir de nos machines, on décidait de créer une voie de sortie, de scanner les adresses du net, et de déterminer lesquelles ont une activité suffisamment typique pour correspondre à notre attaque. Puisqu'il y a des milliers de machines qui nous attaquent, il nous suffit, dans un premier temps, d'identifier celles qui effectuent exactement la même opération. Une fois qu'on a assez de soupçons confirmés, on réclame l'assistance de l'opérateur, et on effectue des tests.

— Norman ? Expliquez-moi, je n'ai rien compris.

— Terell veut faire scanner tout le net, plage d'adresses par plage d'adresses. Nous regroupons les données qui sortent des ordinateurs, puis les machines qui font exactement la même chose au même moment. Ensuite, nous comparons avec le trafic que nous recevons sur nos pare-feux. Si les données sont assez similaires, c'est que les adresses espionnées nous attaquent. C'est un peu comme les rafles que les Allemands faisaient pendant la guerre. Ils arrivaient dans un village, arrêtaient tout le monde, et vérifiaient ensuite qui pouvait être juif. C'était long et fastidieux, mais payant à la longue.

— Et vous en pensez quoi ? Du plan de Davis, bien sûr, pas des Allemands.

— En théorie, c'est une possibilité. Mais en pratique, cela demande des capacités énormes. Il nous faut, nous aussi, de nombreuses machines pour scanner le réseau à l'aveugle, sans compter, ensuite, le volume de données à traiter pour obtenir des bases fiables. Cela me paraît utopique, car nos ressources internes se révéleront incapables

d'un tel effort, nous manquons de temps tandis que cette manœuvre va être longue à mettre en place.

— C'est vrai, reconnut Terell. Mais nous pouvons exclure de notre recherche de très nombreuses classes d'adresse. Si on scanne le réseau à l'aveugle, il faut être intelligent. Les adresses ne sont pas données au hasard. Chaque fournisseur d'accès dispose de ses propres classes parmi lesquelles il distribue des accès. Si on enlève les adresses des grandes entreprises, celles des organisations militaires ou gouvernementales, celles des pays que l'on sait peu actifs en ce domaine, cela va réduire considérablement le champ de recherche. Et puis en demandant la collaboration de certains opérateurs, on peut distribuer notre investigation et gagner un temps précieux sur la collecte de données.

— En gros, vous suggérez aux fournisseurs d'accès de rafler pour nous et de nous envoyer les personnes à trier.

— À peu de choses près, oui, mais cela fera quand même des millions d'adresses, et il faudra traiter ces données.

— Bien ! coupa Mark Benson. Si je résume, la méthode Davis n'est pas parfaite, mais elle a le mérite d'exister. Ça me plaît parce que c'est une logique de hacker, et que c'est un hacker que nous avons face à nous. Donc, et à moins que quelqu'un me propose mieux, on part là-dessus. Il vous faut de la puissance, je vais essayer de vous en obtenir. Préparez vos programmes, et pour ce qui est de la recherche sur le réseau, pondrez-moi quelque chose qui soit aisément distribuable. On va essayer de faire contribuer les autres agences à notre effort.

Il tourna les talons et s'enferma dans son bureau.

Dans l'open-space, Norman lança un regard noir à Davis. L'allusion du boss à une logique de hacker l'avait cinglé comme un désaveu. Il grimaça et croisa le regard compatissant d'Eliott. Il réfrénait une envie d'exploser devant l'arrogance de ces repris de justice qui étaient de plus en plus nombreux au sein de son équipe. Mais Benson n'était pas d'humeur à arbitrer, Norman tenta de minimiser l'incident et se concentra sur son travail. Qu'importe ! Il était certain que le plan de Davis échouerait.

Le téléphone de Benson n'arrêtait pas de sonner. Il fut tenté de le débrancher, mais dans la tension, actuelle, cela pouvait être considéré

comme une faute professionnelle. Il retourna le combiné et dénicha avec bonheur le bouton permettant de réduire le volume.

Puis il prit l'appel insistant. Il émanait de responsable d'une agence de la NSA, chargée du chiffre militaire, et qui se plaignait de l'inaccessibilité du site. Sans rentrer dans les détails, Mark Benson expliqua la situation, puis raccrocha. Avant que la ligne ne soit à nouveau occupée par les nombreux mécontents, il appela son homologue au secrétariat de la défense.

L'homme, un dénommé O'hara, occupait l'un de ces postes pompeux mais peu utiles au sein de l'administration. Il ne gérait pas d'équipe opérationnelle, il devait simplement coordonner les efforts, et plus particulièrement en période de crise. En l'absence de définition précise de ce terme, Mark Benson considéra qu'il pouvait estimer l'attaque contre le FBI de suffisamment critique pour monsieur O'Hara.

Il le réveilla donc pendant la nuit et lui expliqua la nature de son problème.

Malcom O'hara se révéla très coopératif. Sans doute endormi dans son placard, il se sentit exister et trouva instantanément une nouvelle foi en sa fonction. Il promit d'organiser au plus vite une réunion à Washington avec les parties concernées.

Satisfait, Mark Benson se détendit. Il s'installa sur son siège, étendu sur l'arrière, et mis ses pieds croisés sur le bureau, il négligea méthodiquement les appels incessants jusqu'à ce que le cadran du téléphone ne mentionne le numéro du directeur du FBI, Edgar Dyson.

— Où en sommes-nous ? demanda-t-il empressé.

— Nous sommes en train d'élaborer une riposte capable de détecter la source de l'attaque.

— J'ai été contacté par O'hara. Il paraît que vous lui avez demandé son aide ?

— Oui, patron, pour notre contre-attaque, nous avons besoin de puissance, et donc de l'aide des autres agences.

— Ne pensez-vous pas à une attaque terroriste ou militaire, venue d'une autre nation ?

— Nos experts ne privilégient pas cette thèse. L'attaque avait été plus ou moins annoncée dans les réseaux sociaux, dans le monde des hackers.

— Et votre Estevez ? N'est-il pas mêlé à tout ça ?

— Ce n'est pas impossible, mais c'est trop tôt pour en être certain. Pour le moment, nous ne négligeons aucune piste, nous tentons d'identifier la source réelle de l'attaque. Cela fait bientôt deux heures qu'elle a commencé, et elle se maintient.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas confié ceci plus tôt ? J'aurais appelé O'hara, c'est dans mes attributions.

— Je ne l'ignore pas, monsieur, mais le temps nous est compté, j'ai pensé que raccourcir le circuit d'information est une façon de l'optimiser.

— Et *Galaxy* ? N'est-il pas menacé ?

— *Galaxy* est déconnecté du réseau, il est étanche. Même si les pirates passaient outre nos défenses et pénétraient le réseau, ils ne pourraient l'atteindre.

— Quel est donc l'intérêt de cette manœuvre ?

— À mon avis, la gloire, ces petits hackers sont puants d'orgueil, ils sont prêts à tout pour signer un exploit contre nous. Tout ce qu'ils trouveraient, c'est une poignée de machines de bureau éteintes et ne contenant aucune information utile. C'est beaucoup de bruit pour rien. Mais nous ne pouvons pas les laisser agir à leur guise.

— Assurément, acquiesça Edgar Dyson. Faites pour le mieux, Benson, et tenez-moi au courant.

17 décembre, 20h30

Je découvris presque avec soulagement que le FBI commençait à se réveiller. Un léger trafic réseau commençait à sortir vers le net. Il était encore difficile de comprendre l'objectif des cerveaux de Benson, mais j'en étais persuadé, les Nacites allaient rapidement me fournir des indications.

Alors que je m'éternisais dans ce café, j'observai avec nonchalance les clients qui, loin de se douter qu'une gigantesque attaque

informatique était coordonnée de cet endroit précis, s'accordaient quelque repos après leurs achats de fin d'année.

Dans ce quartier plutôt aisé, je ne fus pas surpris de voir le déballage de technologie qui trônait sur les tables ou dans les mains de la population. Les tablettes étaient légion, et nombreux étaient les amis qui regardaient sur ces appareils le détail des cadeaux qu'ils projetaient d'acheter ou venaient d'acquérir.

D'autres se livraient à des exercices similaires sur leur Smartphone, quand il ne s'agissait pas tout simplement de repérer les magasins qu'ils allaient assaillir.

Tout en gardant un œil sur mes Nacites, je m'amusais des attitudes des urbains d'aujourd'hui. Je songeai à quelle vitesse vertigineuse ces engins avaient envahi le quotidien de nos contemporains, et à l'insouciance qui prédominait lorsqu'ils se livraient avec bonheur aux joies de l'informatique nomade.

Je pouvais pénétrer dans n'importe lequel de ces appareils, violer l'intimité de tous ces gens, les manipuler, les rendre fous. La cyberdépendance a de quoi inquiéter, car si je ne poursuivais pas de but malsain, il était absolument certain que dans un proche avenir, des *hackers* aussi doués que moi mais sans doute moins scrupuleux allaient assombrir ce tableau par trop idyllique. Pensez-y, amis lecteurs, regardez autour de vous. Vous êtes en première ligne, d'une manière ou d'une autre, vous êtes vulnérables. Le jour où le crime organisé rejoindra la compétence, le monde va pleurer ses erreurs et son avidité.

Le Nacite présent dans l'ordinateur de Norman étant en sommeil, je dus modifier les paramètres de filtrage de mon *sniffeur*, précieux compagnon toujours situé dans l'armoire réseau de l'immeuble du FBI.

Dès que j'eus terminé, je reçus les premières trames des essais réalisés par l'unité Cyber Crime, et je ne fus pas long à comprendre la manœuvre. Je souris en découvrant qu'ils utilisaient la seule méthode possible et que celle-ci les conduirait dans une impasse s'ils n'augmentaient pas la cadence. Mais j'étais satisfait, mes adversaires n'étaient pas sots, et cela donnait encore plus de panache à mon stratagème.

Les programmes mis au point par Terell et Norman commençaient à tourner. Ils cherchaient à se connecter à des adresses théoriquement utilisables. Lorsque la machine contactée répondait, le programme tentait d'analyser les *ports* sur lesquels elle communiquait. Cela permettait de savoir si l'ordinateur fonctionnait de manière typique, c'est-à-dire en utilisant uniquement les services réseau courant du système, ou s'il utilisait des programmes plus exotiques.

Si le résultat obtenu était douteux, l'espion du FBI tentait une batterie de procédures visant à exploiter les failles du système. Les ingénieurs de Benson savaient que bon nombre de machines étaient suffisamment protégées pour y résister, mais celles qui se laisseraient piéger pourraient peut-être, avec de la chance, les aider à découvrir ce qui se passait.

Mais j'étais d'un naturel prudent. En cas d'intrusion, le Nacite présent sur un ordinateur zombie s'autodétruirait. Seule l'analyse à posteriori des statistiques de connexion de l'ordinateur infecté, réalisée avec la collaboration du fournisseur d'accès, pouvait mener jusqu'à mon petit cyber café, et cela prendrait un peu de temps. Et en l'occurrence, dans le meilleur des cas, les jeunes prodiges ne pourraient découvrir que l'adresse de ce café situé en plein cœur de Washington, D.C.

Le temps ! Dans cette affaire, il était la clé. Pour l'instant, il était mon allié, mais versatile comme une brise d'automne, à tout instant, il pouvait me trahir.

À l'évidence, le travail de fourmi avait commencé, et pour l'heure, aucun ordinateur membre du complot n'avait été repéré.

La console de contrôle affichant un optimisme certain, je laissai un peu échapper la pression qui m'avait jusque-là mis sous étreinte. Je préférais vivement savoir que mes adversaires agissaient et deviner ce qu'ils tentaient de faire : je déteste l'inconnu.

17 décembre, 21h05

Sur le plateau, c'était l'effervescence. Toutes les machines possibles avaient été connectées et le logiciel leur avait été implanté. Mais les résultats, qui se concentraient dans une base de données,

n'entraient que trop lentement. Il était évident que les sinistres perspectives prophétisées par Norman étaient exactes.

Mark Benson s'approcha du jeune homme affairé à tenter d'améliorer son code. Il posa sa main paternaliste sur son épaule.

— Alors, mon jeune ami, où en sommes-nous ? dit-il.

— Nulle part, monsieur, on avance à pas de chenille. À ce rythme, il nous faudra des années pour scanner et analyser les ports.

— Il n'y a pas moyen d'optimiser ?

— Je cherche. J'essaie de séparer la moisson du reste du travail. Nous n'avons rien à gagner à faire les deux sur les mêmes machines, au contraire. Je vais essayer donc de réserver quelques ressources à l'analyse des données, et le reste à la récolte des informations. Mais nous serons encore loin du compte, monsieur, il ne faut pas avoir trop d'espoir.

— Et les défenses ?

— Pour l'instant, ça tient. Les Firewalls grillent les demandes de connexion avec des identifiants erronés dès qu'ils ont repéré trois mauvaises tentatives. Cela ralentit le travail des pirates, mais ils avancent.

— Vous voulez dire qu'ils essaient tous les mots de passe d'un administrateur ?

— Oui, monsieur. Et je commence à croire que vous aviez raison au sujet d'Estevez.

— Ah, voilà qui me plait. Qu'est-ce qui vous le fait penser ?

— Le dictionnaire n'est pas dû au hasard. Tous les noms de nos informaticiens, puis de tout le personnel ont été testés. Il a même essayé les prénoms des enfants, les noms de jeunes filles, les parents parfois. Et comme nous savons qu'il y a quelque temps, il s'est promené dans les données administratives, je pense que c'est lié.

— L'enfoiré ! Alors cette histoire de détournement de fonds n'était qu'une diversion. En fait, il cherchait déjà les clés de la grande porte et espérait en trouver dans les fichiers du personnel.

— Absolument monsieur. La question demeure malgré tout : pourquoi ? Qu'a-t-il à y gagner ?

— Je l'ignore mon garçon. Pour l'instant gardez cela pour vous. Continuez votre effort, Norman, vous allez parvenir à le coincer, j'en suis certain.

Mark Benson regagna son bureau. L'attaque avait débuté depuis trois heures, et le téléphone continuait à sonner. Il utilisa donc son portable pour appeler un de ses amis au FBI, en Caroline du Nord. Il lui fit un rapide portrait de la situation et lui demanda d'envoyer deux agents chez Hoak.

— Si comme je le pense, Estevez est derrière tout ça, je ne veux négliger aucun détail qui pourrait nous faire gagner un temps précieux. Je sais que Hoak est l'un de ses amis, et je ne serais pas surpris qu'il fasse partie de ces milliers d'allumés qui nous bombardent les serveurs.

— Que devons-nous vérifier ? lui répondit l'officier de police

— Vous allez chez lui, vous l'éloignez de son ordinateur et vous me rappelez. Ici, j'ai les personnes capables de faire les vérifications nécessaires. S'il fait partie du complot, je vous jure que je le boucle, il paiera pour son copain le fantôme.

Bien que réticent sur la méthode, l'officier Cartland accepta de rendre service à Benson. Ils avaient longtemps travaillé ensemble et plus d'une fois, il avait été nécessaire de faire appel à la grande science de la Cyber Division. Depuis quelques années, ils disposaient même de précieux outils qui, pour ceux qui avaient la chance d'en bénéficier, simplifiaient bien des choses. Un mois auparavant, Cartland avait été contraint de demander à son ami Benson des informations sur un suspect, voyageur de commerce. Il reçut moins de deux heures plus tard un rapport informatique contenant les déplacements de l'individu ainsi que la localisation de ses déplacements sur une carte des USA. Lorsque l'officier du FBI voulut savoir comment ces informations avaient pu être réunies aussi vite, on lui répondit « *Galaxy* ». Il apprit avec surprise que toutes les données informatiques transitant sur le web concernant ce suspect avaient été regroupées et traitées par les monstrueux ordinateurs de *Galaxy*. À chaque fois qu'une carte bancaire était utilisée, qu'une réservation d'hôtel, de restaurant, de billet de transport, de péage était émis, l'information tombait dans le gigantesque gouffre à données de Benson. Au moment de la recherche, l'opérateur avait simplement

donné le nom et le prénom, puis choisi d'élargir la recherche à l'aide du numéro de carte bancaire ainsi que la carte d'identité du suspect. Les centaines d'informations qui sont arrivées permettaient de le relier avec une société ou un organisme qu'il fut aisé de *géolocaliser*.

La puissance de ce nouvel outil était fabuleuse. Cartland en avait bénéficié. À présent, il fallait renvoyer l'ascenseur.

IX

La vie a besoin d'illusions, c'est-à-dire de non-vérités tenues pour des vérités. (Friedrich Nietzsche – le livre du philosophe)

17 décembre, 21h30

Alors que les Nacites continuaient à coordonner l'attaque contre le FBI, je patientais dans le *Starbuck* à présent fort fréquenté. Je fis signe à une jeune employée et lui indiquai une nouvelle commande : un sandwich et un chocolat chaud.

Tandis qu'elle s'approchait pour apporter mon plateau, je l'observai. Elle était jeune, plutôt jolie, ses cheveux blonds attachés par un élastique formaient une queue de cheval précisément placée de façon à dépasser de l'arrière de la casquette. Elle me sourit avec insistance et je devinai sa curiosité.

— Ça fait un moment que vous êtes là, dit-elle. Pourtant je ne vous ai jamais vu auparavant. Vous travaillez ?

— Pour tout vous dire, oui. Je surveille la banque en face pour un hold-up.

La fille éclata de rire.

— Si c'était le cas, vous ne me le diriez pas.

— Pourquoi ?

— Parce que ces choses-là, on ne les dit pas, c'est tout.

— Donc vous ne me croyez pas ?

— Pas le moins du monde.

— Donc, si j'étais vraiment un gangster, la meilleure façon de surveiller cette banque serait alors de vous le dire. Votre incrédulité ôterait vos soupçons et diminuerait mon niveau de risque.

— Ouh ! c'est compliqué ! vous devez être psy ou un truc comme ça, vous.

— Non, je suis juste un peu philosophe, répondis-je.

— Ah ! fit-elle en encaissant la note. Eh bien, à tout à l'heure, peut-être !

Elle me lança une œillade, fit demi-tour et retourna se réfugier à l'abri de son comptoir de verre.

« Trop idiote ! » pensai-je. Dommage, elle était plutôt mignonne. Ses yeux étaient vifs, clairs, mais trop maquillés. Le petit piercing sur le nez lui donnait assez de charme, inutile d'en rajouter. J'observais du coin de l'œil sa façon de se déplacer. Elle avait une démarche virevoltante, terriblement vivante, ses pieds menus glissant dans ses ballerines sur le sol lisse du café. Et puis, chose essentielle mais souvent oubliée pour une serveuse, elle souriait tout le temps, une lueur sincère, avenante.

Je m'ennuyais ferme mais soudain, un Nacite envoya des informations importantes. L'un des Firewalls du FBI avait craqué. La masse de requêtes qu'il avait reçues avait eu raison de sa résistance. Heureusement, un autre avait pris le relai, et les milliers de Nacites recommençaient leur travail de sape avec celui-ci.

17 décembre, 21h35

(Notes issues de divers comptes-rendus piqués dans une société de sécurité vendant des antivirus bavards et des rapports pompeux sur la cyber criminalité, et quelques administrations).

Mark Benson fonçait dans une voiture, en direction du Pentagone. Les axes routiers étaient encombrés mais il avait décliné l'escorte policière. À peine dix minutes séparaient le FBI d'Arlington.

Malcom O'hara avait bien œuvré. Il était parvenu, en un temps record, à réunir les principaux responsables des unités de cyber défense du pays. Même le conseiller du président serait présent, bien décidé à distribuer remarques désobligeantes et affligeantes consternations, comme à son habitude.

Le téléphone portable de Benson sonna. Il répondit à Norman, qui lui expliqua que l'un des *pare-feux* de protection du FBI était tombé.

— Comment est-ce possible ? demanda le directeur de l'unité Cyber Crime.

— Surcharge du système, répondit Norman laconiquement.

— C'est-à-dire, Norman, s'irrita Benson. Vous n'allez pas me dire qu'il suffit de balancer quelques connexions sur nos serveurs pour qu'ils craquent ?

— À proprement parler, non, monsieur. Mais cela fait des heures que ce serveur prend des milliers de connexions qui génèrent des erreurs en cascade dans le système. Or, il note scrupuleusement toutes ces données, c'est son job. L'ennui, c'est qu'au bout d'un moment, il n'a plus de place sur son disque dur pour noter ces informations, il y en a trop, et la machine sature. Il faut que quelqu'un nettoie toutes ces données pour qu'il puisse repartir.

— Qui s'en occupe ?

— Un gars du service informatique qu'on a réquisitionné, il est compétent. Et puis il ne faut pas s'en faire, il y a d'autres machines derrière.

— Ne jouez pas avec le feu, Norman, je préfère que vous me coupiez toutes les communications plutôt que de voir ce salopard s'introduire encore une fois chez nous.

— Si on coupe, on le perd, monsieur.

— Je sais, Norman. Soyez juste prudent, si vous voyez que vous perdez le contrôle de la situation, lâchez tout, compris ?

— Oui monsieur, je ne prendrai pas de risque inutile.

Benson rangea son téléphone. Il arrivait au Pentagone. Éclairés, les bâtiments étaient impressionnants. L'illusion de vaisseau était stressante, elle faisait les visiteurs petits, écrasés par l'institution.

Il passa par le poste de sécurité pour les rigoureuses démarches d'authentification. Il fut accompagné ensuite jusqu'au bâtiment où avait lieu la réunion. À cette heure, bon nombre d'accès étaient fermés et le voyage à travers les couloirs lui parut interminable. Ses pas fatigués se frayaient un chemin sur les sols synthétiques bordés de portes vitrées alignées, rarement éclairées, mais écrasées par le halo blafard des néons qui, parmi le grand quadrillage du faux plafond, faisaient irruption dans un ordre sans fantaisie. Il commençait à se demander s'il n'était pas en train de faire le tour de cette construction qui, pour le facétieux qui le désirait, permettait de déambuler sans jamais trouver de mur final. Mais le garde s'arrêta brusquement et, d'un signe de la main, l'invita à entrer.

La salle était immense. Au centre trônait une table d'orme, ovale, brillante comme un miroir. Autour de ce meuble majestueux, une bonne cinquantaine de chaises, toutes en bois sculpté, étaient disposées à la perfection. Les murs, de couleur crème, étaient tapissés de portraits des grandes figures militaires, d'anciens présidents, et de drapeaux de régiments. La pièce était oppressante, incarnant à merveille le poids de l'institution. Mais Mark Benson remarqua ce qui semblait être le point commun à tous les bâtiments officiels de l'administration : d'immenses néons ternes éclairaient cette pièce peu commune.

À l'extrémité gauche de la table, un petit groupe de personnes étaient installées. On lui fit signe, et il s'approcha. Un petit homme ventru, un peu serré dans son costume étonnamment assorti à la couleur des murs, s'approcha. Il lui sourit, sa face joviale illuminée par l'importance que lui conféraient les circonstances. Malcom O'Hara se présenta, puis en fit de même avec les personnes présentes.

Il y avait là plusieurs têtes connues. Le représentant de la CIA, de l'Air Force, de la Marine, plusieurs membres d'agences de sécurité dont Benson n'avait pas retenu le nom car elles étaient trop nombreuses pour que cet effort soit utile. Il y avait également, appelés en tant qu'experts, quelques civils, pontes ou génies de sociétés de sécurité ayant pignon sur rue. Enfin, juste à côté d'O'Hara, feignant de ne prêter aucune attention au directeur de l'unité Cyber crime du FBI, Stuart Gallardo, représentant le président des États-Unis, semblait absorbé par un document situé devant lui.

Bien que certaines personnes soient en retard, l'urgence de la situation réclama que Benson commence son exposé. Il s'acquitta de sa tâche en essayant d'être à la fois précis et synthétique, ce qui lui évita d'être interrompu. Lorsqu'il eut terminé, il demanda solennellement l'aide des parties en présence pour contrer l'attaque, mais surtout, débusquer les responsables.

Dans l'assemblée, il put distinguer quelques apartés ironiques, des sourires presque moqueurs qui n'étaient guère rassurants sur l'issue de sa requête.

Le représentant de la CIA ouvrit le feu verbal auquel s'attendait Benson.

— C'est absolument sidérant, dit-il, que le FBI, avec les moyens dont il dispose, en soit réduit à demander notre aide. Cet aspirateur à crédit a engouffré des milliards de dollars pour ses équipements et nous nous apercevons qu'il est aussi solide qu'un bouchon de liège.

— Monsieur Kenedy, intervint O'Hara, pardonnez-moi mais il me semble utile de replacer le cadre de cette réunion. Nous ne sommes pas ici pour faire le procès du FBI mais pour aider monsieur Benson à trouver une solution à son problème immédiat.

— Merci de votre soutien, répondit Benson, mais je vais répondre, je serai bref. Les investissements conséquents consentis ces dernières années ont servi, et vous le savez tous, à deux choses : Premièrement, intégrer les différents services, éparpillés dans diverses administrations et chargés de lutter contre la délinquance numérique au sein d'un département unique, l'unité Cyber Crime, et ensuite assurer la formation de tous les ingénieurs pour qu'ils disposent d'un niveau équivalent de technicité. Deuxièmement, construire le centre de récolte et de traitement des données nommé *Galaxy*, et qui a représenté à lui seul 90% de ces investissements. En ce qui concerne Cyber Crime, la division est opérationnelle mais son budget est loin de représenter la somme des crédits des agences auxquelles elle s'est substituée, nous pouvons donc convenir qu'elle représente une substantielle économie pour le budget de l'État. Quant à *Galaxy*, c'est un service utilisé par tous, à commencer par vos départements, messieurs, et dont nous ne sommes que l'exploitant. De plus, ce service est, pour des raisons de sécurité, déconnecté physiquement du réseau Internet. Enfin, c'est justement pour ne pas le mettre en danger que nous avons besoin de vos infrastructures. Maintenant, si les personnes autour de cette table souhaitent débattre de l'organisation technique du FBI, je suis à leur disposition. Mais je préférerais que nous abordions ces sujets une autre fois, car le temps tourne, et en notre défaveur.

— Monsieur Benson a raison, lança le général Morel, représentant l'Air Force. Allons au cœur du sujet, et répondons-lui par l'affirmative ou la négative, j'imagine que ce soir, il doit avoir un emploi du temps chargé. Quels sont les risques et les enjeux, monsieur Benson ?

— Les risques sont faibles, sur le plan technique, presque inexistant. Mais sur le plan de l'image, c'est autre chose, le fait que le FBI, avec tous ses départements ou agences associées soit mis à genoux par une

attaque en masse sans précédent fait simplement mauvais genre. Toutefois, nos données ne sont pas en danger. L'enjeu, lui est différent. Si nous ne parvenons pas à remonter jusqu'à la source de l'attaque, nous nous avouons vaincus, nous offrons au monde l'image de notre vulnérabilité et de notre incapacité à faire régner la justice dans le cyber espace. Les auteurs de cette attaque demeureront impunis, et les impacts économiques et politiques peuvent être considérables. De plus, sur le plan stratégique, nous montrons aux ennemis de l'Amérique qu'une bande de guignols bien organisée peut venir à bout d'un des fleurons de notre administration, sans conséquence.

— Savez-vous qui est derrière cette opération ? demanda Gallardo.

— Nous n'avons pas de certitude, mais nous pensons à Ylian Estevez.

— Encore lui, lâcha le représentant du président. Il vous obsède.

— Excusez-moi, intervint un jeune homme assis du côté des civils. Albert Klein, de la société SecurAction. Estevez n'est pas un inconnu pour nous, mais à ce jour, il n'a jamais participé à ce genre d'opérations. C'est un solitaire, habitué à des coups moins ambitieux. Comment savez-vous que c'est lui ?

— Nous n'avons aucune certitude, répondit Benson agacé, mais cela ne change rien à l'affaire. Qui que ce soit, nous devons retrouver le ou les auteurs de cette attaque, il en va de toute notre crédibilité dans le domaine de la sécurité informatique dont, je le rappelle, le président a fait une priorité.

Sans dire un mot et sans lever ses yeux de sa feuille de papier, Stuart Gallardo fit tourner son index pointé au dessus de sa tête.

— Monsieur Gallardo interrogea O'Hara, vous voulez ajouter quelque chose ?

— Je trouve intéressant que le FBI rappelle les objectifs du président, mais ce qui me plairait vraiment, c'est qu'il fasse preuve de compétence. Je ne pense pas que cet Estevez existe, et même si c'était le cas, je ne parviens pas à imaginer qu'il puisse représenter le danger que décrit Monsieur Benson. Un homme seul mettant à genoux les plus brillants spécialistes du domaine ? Où allons-nous ? Je pense qu'Estevez est un écran de fumée du FBI pour réclamer toujours plus de budgets alors que ce qui lui manque, c'est un chef.

Benson s'attendait à l'attaque, il ne répondit rien, l'homme était trop influent pour s'y opposer.

— Messieurs, dit-il, le temps tourne, j'ai besoin de votre réponse, et de cela uniquement. Qui est d'accord pour nous offrir son assistance ?

— En quoi consisterait-elle ? demanda le général Morel.

— La mise à disposition au plus vite d'un grand nombre d'ordinateurs connectés au réseau. Nous devons scanner à l'aveugle des millions d'adresses pour retrouver la source de l'attaque.

Les différents partis se concertèrent. Les agences civiles se retranchèrent devant l'heure tardive et leur maigre parc déjà surchargé pour refuser leur aide. La CIA réfléchissait, les autres agences feraient sans doute comme elle.

« Nous vous suivons, lança Morel. Nous pouvons mettre à votre disposition au moins deux mille machines d'ici une heure ou deux. »

Benson le remercia d'un signe de tête. Il rechercha d'autres alliés autour de la table, mais les têtes baissées lui ôtèrent tout espoir. L'aide de l'Air Force était dérisoire, en aucun cas suffisante, il referma sa sacoche et sortit, suivi de la délégation de l'Air Force. Il donna les coordonnées de Norman puis se dirigea vers la voiture. Il était déçu, écœuré par l'incapacité de cette administration à mesurer le danger auquel elle faisait face.

Le chauffeur reprit la direction de Pennsylvania Avenue. Mark Benson, un peu sonné, observait de façon fantomatique les réverbères qui se succédaient sur la route quand son téléphone sonna. Il répondit à l'officier du FBI Cartland.

— Nous sommes arrivés chez monsieur Hoak, dit-il.

— Alors ? Avez-vous pu établir une complicité ?

— Ce monsieur avait des invités, ils dinaient ensemble.

— Il s'agit d'une aide passive, il suffit que son ordinateur soit allumé et connecté pour faire partie du complot, insista Benson.

— Nous avons fouillé toute la maison, il n'y a qu'un ordinateur, et il était éteint. Nous avons même regardé s'il avait servi récemment, mais il était froid, il n'a pas été utilisé ces dernières heures. Je suis désolé, Mark, s'il y a un complot, c'est sans lui.

Poliment, Benson remercia l'officier. La soirée tournait à la catastrophe. Il se plongea dans le fond de la banquette et ferma les yeux.

17 décembre, 22h

Mon humeur commençait à s'assombrir. Mon plan prévoyait une réaction plus vive de la Division Cyber, j'étais déconcerté par leur passivité. Mes Nacites continuaient à pilonner les serveurs, tous les services dépendant de cette administration étaient indisponibles depuis des heures, et la seule réponse que je constatais était d'une tiédeur désarmante.

« C'est donc là tout ce qu'ils savent faire ! », me dis-je.

Mon logiciel de discussion clignota et je répondis à Mystic.

— Il ne se passe toujours pratiquement rien.

— C'est louche, répondit Mystic. Je n'arrive pas à comprendre cette léthargie. Peut-être disposent-ils d'un équipement qui nous est inconnu et qui sera capable de remonter jusqu'à nous sans que vous ne puissiez le remarquer.

— Je ne crois pas vraiment à cette hypothèse, dis-je. Mes Nacites utilisent un protocole de négociation particulier qui intègre des sauts multiples vers des serveurs relais, il faudrait un travail de titan pour remonter au fil de l'eau, ce serait comme une baleine qui naviguerait vers la source d'un torrent. De plus, j'ai capté des informations en sortie du réseau FBI, et il semble qu'ils se livrent à un pitoyable scan à l'aveugle.

— Autant jouer à la loterie, constata Mystic. Je les pensais mieux armés.

— Paradoxalement, tout ceci ne fait pas mes affaires. Mon système est prévu pour utiliser contre eux leurs propres forces, s'ils ne se défendent pas, mon écran de fumée sera victorieux mais totalement stérile, je sais très bien que derrière leurs pare-feux, il n'y aura rien d'intéressant.

— Je ne saisis pas bien ce que vous espériez d'eux ?

— De la puissance, des milliers de machines, des supercalculateurs puissants, une armée en ordre de bataille.

— Peut-être ne l'ont-ils pas ?

— Les États-Unis d'Amérique ont dépensé deux milliards de dollars pour équiper les unités cyber crime d'un joyau appelé *Galaxy*. Ils ont cette armée, mais ils refusent de la mettre face à nous.

— S'ils le faisaient, pourraient-ils renverser les événements ?

— Oui, avouai-je. Si mon plan échouait, ils pourraient nous causer beaucoup de tort.

— J'espère que vous savez ce que vous faites, mon ami.

— Je sais ce que je fais, ce qui m'exaspère, c'est de ne pas savoir ce qu'eux font.

17 décembre, 22h05

À son retour, Benson convoqua son équipe pour un point sur la situation. Il leur expliqua la défection des unités gouvernementales et le seul soutien de l'Air Force. Certes cela représentait déjà une force conséquente qui pourrait apporter son soutien au FBI dans sa dantesque entreprise d'exploration du réseau, mais les forces étaient dérisoires comparativement au besoin.

— Norman, demanda-t-il, avez-vous d'autres options à nous proposer ?

— Peut-être, monsieur. Pour être franc, j'avais anticipé ce manque de réactivité des autorités. Pendant que Terell travaillait sur les scripts, j'ai fait le tour de nos contacts chez les principaux fournisseurs d'accès et opérateurs, et je les ai convaincus de nous apporter leur concours. Nous sommes en train de mettre en place avec eux un flux de redirection de toutes leurs données de connexion. Nous les analyserons comparativement aux résultats de nos scans aveugles pour établir des points de corrélation sur la taille des données et les ports utilisés. Nous devrions obtenir plus de résultats ainsi.

— C'est de l'excellent travail, Norman. Que pouvons-nous espérer, et dans combien de temps ?

— Nous pouvons espérer obtenir les coordonnées fiables de plusieurs comploteurs d'ici trois à quatre heures.

— C'est trop tard, s'emporta Benson, beaucoup trop tard !

Un silence pesant s'abattit sur le vaisseau. Les opérateurs s'activaient toujours mais le moral de l'équipe chutait. Les regards gênés croisaient les doigts qui se tordaient, la lutte contre le temps semblait de plus en plus vaine.

— Il reste une solution, lâcha Norman.

— Je sais ce que vous allez me proposer, anticipa Benson. C'est non.

— Je comprends le risque, monsieur, mais nous avons vérifié nos systèmes, ils sont propres, Jenna a tout nettoyé. Et puis ils n'essaieraient pas de percer nos défenses de l'extérieur s'ils étaient déjà présents à l'intérieur. Ce qui nous fait perdre le plus de temps, c'est le goulet d'étranglement. Nous recevons des quantités astronomiques de données, et nous avons l'équipement nécessaire pour les analyser. Mais alors que tous ces éléments sont là, dans ces bâtiments, il leur faut un temps inouï pour transiter d'un système à un autre, et ceci parce que *Galaxy* n'est pas connecté à notre réseau interne.

— Et donc à Internet, rétorqua Benson.

— Oui, monsieur, mais le monde sauvage se trouve derrière nos pare-feux, et s'il s'acharne sur eux, il n'est pas passé, nos défenses sont encore fortes. S'ils parviennent au dernier cercle, nous avons encore le temps d'isoler *Galaxy*, cela prendrait une fraction de seconde.

— N'insistez pas, Norman, c'est une option que je me refuse à envisager. Connectez-vous avec les gars de l'Air Force et explorez-moi ce foutu réseau.

— Bien, monsieur.

Les ingénieurs retournèrent à leur besoin tandis que le directeur Benson s'enfermait dans son bureau. Il appela son supérieur pour le tenir au courant de l'évolution des opérations. Celui-ci se montra pressant.

— Benson, il nous faut des résultats. Je suis harcelé d'appels de tous les côtés. Au départ, ce n'était que quelques techniciens d'agences annexes qu'il a fallu calmer, mais à présent, les choses prennent une autre tournure ! Sur Facebook, il y a des fuites, il y a même des rigolos qui se sont amusés à placer un compteur avant la destruction du FBI. J'ai contacté le président de la société, il est injoignable et ne m'a pas rappelé. Je pense qu'il ne veut pas se mouiller.

— S'il était le seul ! répondit Benson. Même au sein de l'administration, je n'ai pas trouvé d'aide. Pourquoi le président du plus grand réseau social au monde prendrait le risque d'être impopulaire auprès de ceux qui font sa fortune ? Juste pour nous être agréable ?

— Non, bien sûr. Je vais rappeler le secrétaire à la défense, et s'il le faut, j'irai jusqu'à la Maison Blanche. Est-ce que vous avez des options ? Des actions en cours ? Quelque chose que je pourrais utiliser pour démontrer que nous ne sommes pas complètement désarmés ?

— Nous le sommes ! lâcha Benson. Et nous sommes dans cette situation parce que l'essentiel de nos ressources est utilisé par un système étanche à Internet, mais qui est à l'usage de toute l'administration américaine, la même administration qui me refuse son aide dans les circonstances présentes. S'il y a une option à présenter au président, c'est celle-là, monsieur.

— Bien, je vous rappelle, Benson.

À cet instant, Norman entra dans le bureau. « Vous devriez allumer la télé, monsieur ! », dit-il gêné.

Benson saisit la télécommande dans son tiroir et tourna son fauteuil vers l'écran mural. Sur CNN, un bandeau déroulant évoquait l'attaque en cours et l'attribuait à un groupe de cyber activistes réputés. Sur Fox News, les choses étaient pires, des soi-disant experts en sécurité étaient interviewés et donnaient leur avis vibrant d'incompétence sur une situation dont ils ne savaient rien.

Terrell Davis pénétra à son tour dans le bureau et annonça qu'un second Pare-feu avait lâché. Benson haussa les épaules.

— L'analyse est en cours ? demanda Benson

— Elle avance, gentiment, répondit Norman.

Benson fit un signe de la tête, puis se tourna vers le spectacle désastreux en termes de communication pour le FBI. Le téléphone sonna. Le standard ayant pour consigne de filtrer les appels, il pensait trouver son patron au téléphone. Mais c'est une autre voix, vaguement familière, qui se fit entendre.

— Monsieur Benson ? Ici le président. On m'informe que vous êtes en grandes difficultés. Pouvez-vous m'exposer la situation rapidement.

— Bonsoir monsieur le président, répondit Benson avec assurance. Je vais tenter d'être clair et concis. Nous subissons une attaque d'une ampleur inégalée, tant par le nombre de machines que par la complexité technique de l'agression. Pour la faire cesser, il nous faut trouver la source, et cela nécessite une puissance en équipement au moins similaire à celle de nos adversaires. J'ai demandé le soutien des autres agences du gouvernement, toutes me l'ont refusé à l'exception de l'Air Force. L'essentiel de nos ressources est concentré sur le réseau *Galaxy* qui pour des raisons de sécurité, est séparé d'Internet. Nos sommes donc, comme on dirait en terme militaire, en très nette infériorité numérique.

— Souhaitez-vous que je préside une réunion de crise pour obliger les autres agences à vous donner un coup de main ?

— Cette option n'est plus valable, il leur faudrait trop de temps pour se mettre en ordre de marche.

— Si je comprends bien, dit le président, votre seule option est donc de bénéficier de toutes vos ressources propres. Pouvez-vous utiliser *Galaxy* ? Est-ce une option qui vous permettrait de résoudre votre problème.

— Absolument, monsieur le président. Il suffit de connecter le système à notre réseau.

— Quels sont les risques ?

— Faibles, mais réels.

— Avez-vous votre équipe près de vous ?

— En partie, monsieur.

— Faites-les venir et branchez le haut-parleur.

Benson donna instruction à Norman d'appeler l'équipe principale en urgence. Ils arrivèrent en courant.

« Messieurs et peut-être mesdames, dit le président, j'ai déjà indiqué à plusieurs reprises l'importance pour notre nation d'être en pointe sur ce qui touche au domaine du numérique et de la défense contre la cyber criminalité. Hélas, mes souhaits ne sont pas toujours bien compris. Dès demain, il y aura des mises au clair. La première chose que je veux vous dire c'est que la capture de ceux qui sont derrière tout ceci est une priorité d'État. Dès à présent, je vais mettre mon secrétariat sur ce sujet, la NSA et la CIA seront à votre

disposition immédiate pour vos opérations d'investigation ou d'intervention dès que vous aurez détecté l'origine de cette attaque. Nos partenaires d'Interpol et de l'OTAN le seraient également s'il s'avérait que l'origine du mal se situait hors de nos frontières. Comprenez-moi bien, je veux celui qui tire les ficelles, à tout prix. Je vous remercie donc tous d'être présents et actifs ce soir et je vous encourage à déployer tous vos talents afin que la nation soit fière de vous. La situation étant critique, je prends la responsabilité de vous autoriser à utiliser toutes les ressources à votre disposition pour contrer cette attaque, ce qui inclut l'usage du réseau *Galaxy*. J'ai bien conscience des risques mais les enjeux sont trop critiques, nous ne pouvons demeurer à la merci de pirates anonymes. À présent, au travail messieurs. Merci à vous, merci Monsieur Benson. »

Le téléphone sonna dans le vide et Benson raccrocha. Il indiqua à son équipe la direction du couloir, et tous reprirent leur poste.

17 décembre, 22h25

Dans le rapport *Galaxy* KI 4936, il était possible de lire ceci :

« À la demande du département d'État, une recherche Galaxy a été entreprise concernant le consortium Airbus. L'intelligence économique n'est pas inscrite dans les missions originelles de Galaxy, et le FBI signale sa désapprobation au département d'État. Toutefois, la demande étant appuyée par un ordre de mission signé par la présidence des États-Unis, les travaux demandés ont été effectués. »

L'ensemble des flux émanant du consortium Airbus, dans ses représentations industrielles et commerciales ayant été indexées sous Galaxy, nous pouvons établir que les informations demandées ont pu être extraites d'un volume dépassant 25000 emails, 150 000 pages de documentation technique et 395000 pages de rapports, compte-rendu de réunions ou présentations PowerPoint™. L'ensemble de ces éléments provient des sites français, allemands et espagnols d'Airbus Industries.

Les recherches devant porter sur quelque 150 mots clés, elles ont naturellement produit un volume de réponses très conséquent. Il a donc été nécessaire d'obtenir auprès de la société Boeing des

éclaircissements sur les contextes et les associations de mots permettant de limiter le bruit dans ces résultats.

Parallèlement, les techniciens de Cyber Crime ont installé une alerte permanente sur l'apparition de vingt mots clés dans les échanges émanant d'Airbus ou en arrivant. Toutefois, signalons que sans précisions supplémentaires, des termes comme « contrat » ou « maintenance » provoqueront un afflux massif de documents et que la division Cyber Crime ne dispose pas des effectifs nécessaires au tri de ces éléments.

Enfin, nous informons le département d'État de la nécessité d'ouvrir une nouvelle demande d'enquête pour réaliser une opération similaire sur Dassault Industries. En l'état actuel des procédures d'usage de Galaxy, il n'est pas possible d'effectuer cette recherche dans le cadre du dossier Airbus. »

Avec une concurrence déloyale comme celle-ci, je me demande comment les avions d'Airbus peuvent encore se vendre.

Ce qui m'amuse, c'est que le monde de la finance, qui a de toutes ses forces, applaudi à la création d'ACTA, de SOPA, de PIPA ou de CISPA, va bientôt comprendre qu'en supprimant la notion de confidentialité du Net, elle ouvrirait grand les vannes de l'espionnage industriel tous azimuts. À quoi pensaient-ils, les richissimes capitaines d'industrie dans leurs garden-parties avec les politiques ? Ils espéraient s'opposer aux contrefaçons chinoises avec un tel arsenal ? C'est pour lutter contre les fabricants de fausses baskets ou de sacs à main dégriffés que le complexe de Fort Williams est construit ? Le net, c'est un réseau de tuyaux, et personne pour surveiller les vannes. Tout ce qui passe dans ces tuyaux, à très brève échéance, sera stocké dans *Galaxy* ou ses successeurs : absolument tout !

Les industriels n'auront alors qu'un choix pour ne pas être pillés ! Se couper totalement d'Internet, avec une rigueur calviniste. Cela signifie plus de vidéoconférences, plus de *Facebook*[™], plus d'*iPhone*[™], plus d'*Androïd*[™], plus de *Google*[™], plus un Email échangé avec le reste de la planète. Les lois qui sont entrées en vigueur interdisent même l'offuscation d'information au moyen de cryptage.

Les professionnels de l'édition, qui voient aujourd'hui dans ces solutions une réponse à court terme à leur lutte contre les malveillants

du Net, seront les premiers à être horrifiés lorsqu'ils seront dépossédés de tous leurs secrets. Quand légalement de tels moyens seront mis à la disposition des États pour l'espionnage économique, quels recours auront-ils ? Il y a quelque temps, une romancière à succès s'est fait voler son manuscrit sur son ordinateur. Bientôt, ce ne sera plus nécessaire, le précieux document sera dans Galaxy dès l'envoi de la première mouture au conseiller littéraire. Une fois encore, faire reposer la confidentialité de l'information sur la seule probité des employés est illusoire tant est anonyme la source de la fuite. De la même manière que l'oncle Sam n'a pu garder secrètes ses petites bassesses et les empêcher de faire la renommée de *Wikileaks*, il ne protégera pas la masse de nos documents honteusement capturés. La seule option sera alors de bannir Internet des échanges de documents de valeur. Et comment faire, maintenant que tout le paysage économique a été remodelé ?

Quant aux pays qui ne se doteront pas d'un équivalent à *Galaxy*, ils seront condamnés à devenir un désert industriel.

Ça vous paraît un brin alarmiste ? Complicé ? Improbable ?

Rien n'est plus simple que de véhiculer les données arrivant par les vannes d'un fournisseur d'accès dans une base centralisée. Le moteur de recherche en texte intégral est connu depuis des lustres, et la compression de données réduit considérablement l'espace occupé. Une fois stockées, les informations sont disponibles, instantanément. Le seul frein à cette ignominie était légal, et dans l'indifférence générale, les dernières barrières protégeant la confidentialité des personnes et des sociétés sont tombées. Qu'importe, il y a des sujets plus importants que nos libertés individuelles, les promos chez McDonalds, le Superbowl, la finale d'*American Idol* !

Les hackers, montrés du doigt comme de dangereux criminels, sont aussi les seuls à s'opposer à ce piétinement flagrant et permanent des libertés fondamentales, ces petites choses qui nous différenciaient des régimes totalitaires que nous avons si violemment combattus au XXe siècle.

Mais seuls ils n'iront pas loin. Ce soir, ils sont quelques milliers à soutenir ma cause. Demain, c'est l'opinion tout entière qui devra se lever contre la dictature financière et les dérives surnoises qu'elle

impose à nos gouvernants, seuls à être choisis par nous et à pouvoir protéger nos intérêts.

Je ne me suis jamais directement attaqué aux élus, ni aux organisations pour ce qu'elles représentent. Ce n'est pas mon rôle. Le peuple les a mis là où ils sont, c'est à lui de les virer. Mais ne nous leurrons pas, tant que les politiques seront sous la domination des lobbies financiers, des banques d'affaires, des courtiers ou des fonds d'investissement, tant qu'ils ne réaliseront pas que pour quelques fichiers de musique piratés honnis par les syndicats d'éditeurs, ils sont en train de faire entrer le loup dans la bergerie, nous serons contraints de lutter pour une cause qui nous dépasse. La lutte contre le piratage n'est qu'un alibi pour mettre le monde sur écoute. Tous ceux qui n'ont rien fait pour s'y opposer porteront la responsabilité des dérives qui en découleront.

Nous, hackers, ne pourrons jamais porter seuls l'étendard de la révolte.

17 décembre, 22h35

L'heure tardive avait peu à peu vidé les lieux de l'affluence. Je commençais à trouver le temps long. Lorsque les écrans de télévision commencèrent à diffuser l'information, je sentis une étrange chaleur me parcourir. Déjà, l'objectif des amis de Mystic était atteint. Je me connectai aux principaux sites d'information continue et branchai mes écouteurs. Je souris aux diverses âneries qui étaient assénées en direct. Tout était mélangé, on parlait d'activisme, de terroristes, de coup d'État et l'on mettait en avant l'incapacité du FBI à remettre en route ses systèmes. Une chaîne de télévision affichait même sur un cadre les pages d'accueil des sites indisponibles et les messages d'erreurs s'affichant aux visiteurs.

Dans ce chaos, des débats de fortune s'étaient improvisés. Ils offraient une tribune à quelques anarchistes, à des consultants en quête de notoriété qui profitaient de l'aubaine, et à quelques anciens de la NSA ou du FBI, déconnectés du réel, mais affichant une belle assurance quant à la façon de régler le problème.

Mais rien de bien sérieux n'émanait de ce bruit médiatique. L'attaque continuait, loin d'être discrète, elle prenait à présent des allures d'affaire d'État.

Ce nouveau contexte pouvait s'avérer gênant si cela provoquait une large désaffection des participants à l'attaque, tout ce vacarme pouvait effrayer. Mais cela pouvait aussi entraîner la réaction du FBI que j'espérais.

En tout état de cause, je ne tarderai pas à le savoir.

Nerveux, je commençais à ressentir une légère contraction sur les muscles de mes jambes ; cela faisait des heures que je les remuais hystériquement sous la table, comme un exutoire à ma tension nerveuse. J'observai avec attention mon panneau de contrôle. Ma première crainte s'avéra exacte, petit à petit, le nombre de Nacites attaquant le FBI diminuait, preuve que leur hôte avait mis fin à son active collaboration.

« Bande de trouillards ! », pestai-je.

Soudain, sur le bas de mon écran, un message clignotant me redonna le sourire. Le mouchard situé sur la baie de routeurs du FBI indiquait une brusque progression des équipements connectés. Soit Benson venait de se faire livrer des milliers de machines que ses « boys » allumaient en même temps, ce qui apparaissait peu crédible, soit *Galaxy* avait été relié au réseau.

L'heure avait sonné, il fallait me mettre au travail.

Le réseau *Galaxy* occupait tout un étage. Il bénéficiait de ses propres câbles de connexion, d'une baie de routeurs et de switchs dédiée, et circuit d'énergie spécifique. Il disposait également d'un système de refroidissement hors-norme. Les salles machines étaient réfrigérées par un système de bouches de climatisation en provenance des monstrueux compresseurs situés sur le toit. Ceux-ci, fruits d'une technologie mise au point par la NASA, étaient capables, grâce à un procédé chimique unique, de refroidir jusqu'à cinq fois plus que les centrales les plus performantes disponibles sur le marché.

Bien des industriels auraient voulu bénéficier de tels équipements, mais les brevets militaires qui les protégeaient assuraient à l'administration l'exclusivité de ces technologies. De cette façon, elle

se réservait la possibilité de concentrer la plus grande puissance de traitement du monde car dans le métier, il était connu que le plus difficile n'était pas de construire des *Data Centers* remplis d'ordinateurs performants, mais de les refroidir. La puissance électrique et la capacité de climatisation étaient des freins physiques connus par tous les centres de traitement de données du monde, qu'ils soient opérateurs de télécommunications, hébergeurs, ou opérateurs privés comme pouvaient l'être les gourmands sites de recherche ou de réseau sociaux.

Un long couloir longeait des pièces immenses contenant les armoires des calculateurs, les concentrateurs et les baies de serveurs annexes. Il n'y avait qu'un accès à ces pièces, un sas placé au centre du bâtiment, seule brèche dans le mur surmonté de vitre pare-balles qui isolait *Galaxy* du reste du monde.

Benson, Terell et Norman se présentèrent à l'entrée. Norman pénétra en premier, son badge lui donnant un accès non restrictif au *Data Center*. Benson, fit entrer Terell. En sa qualité de Directeur, il disposait du droit ultime, celui de donner accès à un étranger, et pour *Galaxy*, Terell ne s'étant pas encore acquitté de ses obligations biométriques, ses empreintes digitales et rétinienne étaient inconnues, il était donc étranger.

Au milieu de la pièce, un bureau était installé. Il s'agissait d'une simple table blanche sur laquelle trônaient un écran plat et un clavier, reliés par un fil torsadé à l'une des baies vitrées bardées d'équipements électroniques clignotants.

« Voici la console principale, indiqua Norman à Terell Davis. Il y en a une autre identique à l'autre bout du bâtiment. Elles nous permettent de contrôler l'ensemble des machines et des traitements de *Galaxy*. C'est un environnement Unix avec pas mal de subtilités maison, mais à la base, ça reste un système d'exploitation classique. Ce qui fait la force de *Galaxy*, c'est son électronique, cette capacité à mutualiser presque à l'infini la puissance de calcul et l'espace disque. Besoin de place ? On rajoute une grappe de disques durs. Besoin de puissance ? On rajoute un ordinateur, le tout est géré par le système qui parallélise toutes les tâches et les distribue à tous les équipements en fonction de leur occupation. C'est un vrai travail d'équipe, entièrement automatique. Nous n'avons qu'à dire ce que nous

attendons de *Galaxy*, quelles recherches, quels mots clés, quels recoupements, et lui s'occupe de partager le boulot et de nous répondre. C'est une merveille, un super *Google* de toutes les données du net, les plus secrètes comprises. Je vais paramétrer le système pour notre job, toi tu vas interconnecter les réseaux. »

Norman commença à s'affairer sur la console. Pour un système comme celui-ci, prévu pour vivre en autarcie totale, il n'était pas simple de changer d'habitudes. Il fallut, pour commencer, modifier le principe d'accès aux données, car *Galaxy* utilisait des unités de disques monstrueuses mais qui ne lui appartenaient pas en propre. Un peu à la façon d'une gigantesque clé USB, les données qui approvisionnaient la nasse étaient concentrées sur le réseau FBI, vérifiées pour être exemptes de programmes malicieux, puis déconnectées physiquement de leur environnement avant d'être branchées au fleuron technologique de la cyber police américaine.

Il fallait donc reprogrammer le robot chargé de cette opération afin qu'il accepte de cohabiter avec le réseau principal de l'agence.

Parallèlement, Terell se dirigea vers les baies de réseau. Il fallait là encore se livrer à une opération des plus délicates. Les fibres optiques chargées de véhiculer les données au sein du petit monde de *Galaxy* devaient être branchées sur les commutateurs situés à l'étage inférieur et partageant les informations du reste du bâtiment. Cela avait nécessité que des techniciens fassent passer de nouveaux câbles par les goulottes reliant les deux étages. À présent, Terell devait repérer et brancher ces câbles pour fédérer sur un même circuit l'intégralité de la puissance informatique du FBI. C'est un peu comme si un propriétaire, ayant acheté deux studios situés l'un sur l'autre, décidait de fusionner les réseaux électriques et les plomberies pour ne faire plus qu'un seul appartement.

L'opération, menée avec expertise, dura plus d'une heure. Puis, il fallut procéder à une manipulation de sécurité minimale. Aussi Norman paramétra le système de sorte que seul son ordinateur puisse accéder au cœur de *Galaxy*. Ainsi, il permettait aux gigantesques volumes de données issus du Net d'être déposé aux pieds du super calculateur, mais lui seul pouvait indiquer quels traitements il devait réaliser.

Une fois ces réglages terminés, les trois hommes empruntèrent le sas, laissant derrière eux le monstre à deux milliards, enfin prêt pour une mission à la hauteur de sa puissance.

Ils retournèrent au vaisseau, et Norman lança son interface de commande. Il disposa immédiatement de l'équivalent de la console *Galaxy* sur son portable.

« À présent, on va voir la différence ! » s'exclama-t-il.

Dans la nouvelle configuration, les ordinateurs continuaient méthodiquement à scanner les adresses, mais en privilégiant celles appartenant aux opérateurs ayant accepté de collaborer avec le FBI. Ainsi, les résultats obtenus étaient transmis à *Galaxy* qui, dans le même temps, recevait en temps réel tous les journaux de connexion de ces précieux partenaires.

Certains l'ignorent mais les opérateurs qui fournissent un accès à internet conservent en permanence une trace des données transitant par leurs équipements. Ces traces existent aussi sur les serveurs visités, ce qui inclut naturellement les portails de ces prestataires ainsi que les messageries électroniques en ligne.

Une bonne partie de ces informations, discrètes mais précieuses, arrivaient en cet instant au FBI. Elles permettaient d'identifier les sources de données, mais également le type de demandes effectuées, leur fréquence, et les réponses obtenues. Il ne restait plus qu'à analyser les comportements similaires pour fournir des suspects aux fédéraux.

La puissance de *Galaxy* était telle que fouiller dans ces milliards d'octets arrivant en flux continu était un jeu d'enfant. Summum de l'indiscrétion sur Internet, cet outil majestueux se révélait monstrueusement efficace dès lors qu'il y était connecté.

Benson vint aux nouvelles.

— Messieurs, qu'avez-vous à m'apprendre ?

— Tout fonctionne, nous avons beaucoup de données à mettre en corrélation mais *Galaxy* va nous avaler ça en quelques minutes. Dès que nous aurons les premiers résultats, les premiers comploteurs seront repérés. Nous allons alors reprogrammer le script pour qu'il fouille l'historique de ces machines, et ainsi, de saut en saut, nous

saurons quel chemin ils ont pris. À la fin, on arrivera sur la machine qui est à l'origine de tout, à coup sûr, puisque nous avons l'heure précise du début de l'attaque.

— Bien, bien, c'est un peu technique pour moi, çà, avoua Benson. Norman, dites-moi juste combien de temps !

— Je pense que d'ici une trentaine de minutes, nous aurons une adresse physique à vous donner.

— Parfait, fiston, je vais coordonner une intervention musclée pour notre petit Mozart du PC.

18 décembre, 0h05

J'avais reçu l'information. Sur mon écran, j'avais pu lire les renseignements transmis par mon Nacite. L'heure était venue d'agir. Frénétiquement, j'ordonnais mes actions, car le tempo était important.

Pour la phase ultime de mon plan, il était nécessaire d'obtenir une coordination parfaite, elle seule permettrait aux agents destructeurs d'œuvrer tout en empêchant le FBI de réagir. Comme il fallait piloter un grand nombre de facteurs à priori indépendants, il avait été nécessaire d'établir une sorte de tableau de marche. En utilisant une ligne de temps commune aux différents programmes intervenants, je m'assurai que chacun s'exécuterait au bon moment. Il ne me restait plus qu'à coordonner les horloges des différentes machines qui devaient s'employer, et le scénario pourrait être lancé.

Mozart ! Quel flatteur, ce Benson ! Pourtant, l'image n'était pas dénuée de sens, la partition que je préparais devait bénéficier de la précision d'un concerto.

J'avais chaud et je commençais à être fatigué, mais ce n'était pas le moment de s'écouter. Alors que je me concentrais sur la programmation, la serveuse vint à nouveau m'interrompre.

« Je peux vous apporter quelque chose ? Je vois bien que vous êtes occupé et cela fait des heures que vous êtes ici, vous avez vos motifs. Mais ce n'est pas une raison pour vous déshydrater. »

Je lui souris.

— Vous êtes gentille ! dis-je. Si vous m'apportez un coca glacé, vous ferez de moi un homme heureux.

— S'il vous faut si peu, vous devez être un type peu banal, répondit-elle en clignant un œil.

« Il ne manquait plus que ça ! », me dis-je. J'ai un ticket avec la serveuse.

Je continuai mon œuvre. Le temps pressait. J'avais préparé un maximum de choses, mais comme j'ignorais à peu près tout du système *Galaxy*, je n'avais guère pu anticiper sur ce point. Il me fallait donc investiguer cette mouture originale du système Unix pour déterminer les dernières mises au point à apporter à mes scripts pour qu'ils puissent mener leur action à terme. Le coca était frais, cela me fit un bien fou. Sur l'écran de télévision, l'attaque contre le FBI faisait à présent la une de toutes les chaînes d'information. Sur C.N.N, un bandeau clignotant clamait même que l'Amérique était attaquée.

Je n'y prêtais plus attention, j'étais presque prêt, plus que quelques minutes et je pourrais lancer l'ultime offensive.

X

L'État est le plus froid des monstres froids. Il ment froidement ; et voici le mensonge qui s'échappe de sa bouche : « Moi l'État, je suis le peuple ».(Friedrich Nietzsche – Ainsi parlait Zarathoustra)

— Nous avons quelque chose, monsieur, dit Norman en pivotant sur sa chaise.

Installé à quelques mètres derrière lui, Mark Benson commençait à s'assoupir. La nouvelle le sortit de sa torpeur.

— Qu'est-ce que vous avez ?

— À partir des différents ordinateurs ayant émis strictement le même comportement sur une durée identique, *Galaxy* a pu nous sortir un nombre important d'adresses IP. Nous avons ensuite analysé les fichiers journaux fournis par les opérateurs internet, et nous avons détecté sur nombre d'entre elles des routes menant aux différents services de masquage des adresses. Ce sont les mêmes que ceux qui sont connectés, en ce moment à nos pare-feux. Toutes ces adresses sont donc concernées par l'opération.

— Bien, mon garçon. Mais la tête de pont, où est-elle ?

— Je l'ignore encore, mais nous le saurons bientôt. Nous avons tenté une opération de *Sinkhole*, elle est en cours.

— Je crains qu'elle ne marche pas, grimaça Terell Davis.

— Pourquoi donc ? demanda Benson.

— J'ai essayé de brancher un *analyseur de trame* en entrée des flux, il n'y a aucune trace de requête vers les serveurs de noms.

— Et alors ?

— La plupart des *botnets* utilisent les noms de domaine pour que leur adresse IP ne soit pas détectée. Le *sinkholing* exploite cette faculté. Nous demandons à l'opérateur de modifier le nom de domaine du *bot* contrôleur et nous l'envoyons vers une machine à nous.

Ainsi, non seulement on coupe la communication, mais on étudie tout le flux envoyé. Vous savez, c'est comme dans ces films où un

malin change l'orientation d'un panneau indicateur pour envoyer ses victimes dans une mauvaise direction. Nous faisons de même.

Sauf qu'Estevez n'est pas un idiot. Le flux que nous récupérerions serait crypté avec un tel niveau que nous ne pourrions le déchiffrer avant cent ans, rien à espérer de ce côté. De plus, et c'est là que c'est important, pour ne pas se faire intercepter, il utilise uniquement les adresses, en dur, pas le moindre nom de domaine.

Pour vous donner une image, changer les panneaux de signalisation ne sert à rien si la victime utilise un GPS et donc, ne les regarde même pas. Ainsi, il n'y a aucun intermédiaire entre ses *bots* et lui. On ne pourra pas le détourner.

— Norman ?

— Ce que dit Davis est sans doute vrai. Cela nous donne toutefois une indication : il ne craint pas que l'on détecte son adresse, ce qui implique que cette adresse n'est pas la sienne. Soit il l'usurpe mais c'est techniquement risqué, soit plus prosaïquement, il utilise une adresse publique.

— Par exemple ?

— Gare, aéroport, café, fast-food, que sais-je encore, les solutions pullulent. Mais je crois avoir une parade. Je vais faire analyser à *Galaxy* tous les fichiers journaux en lui demandant de faire le travail inverse. Car si ce que soupçonne notre ami est vrai, les zombies n'établissent pas seulement des liaisons avec les passerelles qui les rendant anonymes, ils parlent aussi à leur maître. Il doit donc y avoir une adresse commune à toutes ces machines, et ce ne peut être que celle qu'utilise votre ami Estevez.

— Alors, au boulot, Norman !

Il ne fallut que quelques minutes à *Galaxy* pour cracher sa réponse.

— Je l'ai monsieur. C'est à Washington, sur la 14e rue. Je vous sors une carte de suite.

— Parfait mon garçon, Jenna, demandez-moi deux unités d'intervention et une voiture, je pars immédiatement, Davis, vous venez avec moi. Norman, il y a quoi à cette adresse ?

— Un *Starbucks Coffee*[™], monsieur, et une banque.

18 décembre, 0h10 (6h10 heure locale)

À des milliers de kilomètres de là, à Prague, Léa était allongée sur le lit de sa chambre d'hôtel. Elle résidait dans la capitale tchèque pour une série de concerts. En fin de soirée, elle avait vu passer sur son téléphone l'information concernant l'attaque de cybercriminels contre le FBI.

Inquiète, elle avait demandé à son assistante d'abrèger ses rendez-vous d'après concert. Un diner tardif était prévu, au cours duquel elle devait rencontrer quelques personnalités de la Jet-Set, fans de circonstance ou prédateurs nocturnes, et visiter une boîte de nuit. D'ordinaire, elle n'avait déjà pas beaucoup d'attirance pour ce genre de mondanités, mais ce soir-là, elle n'avait vraiment qu'une envie, retourner à son hôtel et allumer la télévision. Elle s'était douchée, avait revêtu un pyjama et depuis, suivait les débats sur CNN, s'endormant quelques instants puis se réveillant sous l'effet de la crainte ou de l'intensité lumineuse du poste.

Même si j'ai pour habitude d'agir seul, elle sentait que j'étais mêlé à cette affaire. Les spécialistes pourtant mettaient en avant un groupe d'activistes ayant revendiqué l'opération sur Twitter[™] et Facebook[™], mais le nom de Benson avait été prononcé, et il lui rappelait des souvenirs étranges, un épisode aigre-doux, la plus grande peur de sa vie, et le début de sa fulgurante carrière.

Elle savait que je détestais Benson, que la réciprocité existait, et elle craignait une vengeance idiote.

Lorsque les émissions s'interrompirent, elle se releva sur son lit et monta le son. Une journaliste était apparue, devant une foule agitée d'où émergeaient les flashes des voitures de police.

Quelques minutes auparavant, Matilda Robson avait reçu un texto qui annonçait un déploiement de police imminent sur la 14e rue.

C'était une envoyée spéciale, une femme de terrain. Elle disposait de son réseau d'information, bien rodé, qui couplé à celui de la chaîne, lui permettait d'être réactive. Elle arpentait la ville à longueur de temps, chassant le scoop, les yeux rivés sur le téléphone. Ils étaient plusieurs ainsi à tourner à Washington, ses collègues des chaînes concurrentes la considéraient tout en la méprisant. Mais elle était

ambitieuse, elle se moquait de sa réputation, elle consacrait sa vie à son métier, lui seul étant capable de masquer son endémique ennui.

Alors que l'information qui occupait toute l'attention de la rédaction ce soir-là était cette cyberattaque contre le FBI, prestige de la défense civile, elle patrouillait dans les quartiers protocolaires, loin du tumulte commercial de la fin d'année et des embouteillages mettant à mal la camionnette studio mobile conduite par Franz, son caméraman.

Le texto fit vibrer son téléphone. Elle fit part au chauffeur de la destination : il fallait arriver les premiers.

Les sirènes hurlaient de tous les côtés. Les forces spéciales avaient cerné le bâtiment de la Commercial Bank of Washington. Les passants furent rapidement éloignés par le cordon de policiers qui bouclait la zone. Des véhicules d'intervention blindés arrivèrent sur zone, et ils braquèrent de puissants projecteurs vers l'intérieur du café. Les haut-parleurs demandaient aux personnes de l'immeuble de ne tenter aucune sortie. À l'intérieur, les clients et les employés étaient livrés à la panique. Certains tentèrent de quitter les lieux malgré les injonctions de la police, mais ils étaient refoulés par les forces de l'ordre qui leur ordonnaient à nouveau de demeurer à l'intérieur de l'enceinte.

De partout, des renforts arrivaient, suivis comme des mouches par les camionnettes mobiles de télévision. Chacun voulait son scoop, et les journalistes devaient jouer des coudes pour s'octroyer un maigre morceau de chaussée pour filmer leur intervention en direct sur les chaînes internationales. Le prestige de sa chaîne et sa propre assurance permirent à Matilda Robson de disposer d'un bel emplacement, près de l'État-major policier qui se formait. Elle parvint à trouver une position qui ne posait pas de problème au caméraman, sans lumière ou reflet trop gênant pour les téléspectateurs. Au téléphone, elle contacta la production de la chaîne, qui lui annonça sa prise d'antenne.

« Nous sommes devant le *Starbucks Coffee*[™] de la 14^e rue de Washington, dit-elle, où d'importantes forces de police ont été déployées. Nous ignorons la raison précise de ce coup de force mais les équipes des SWAT sont là, accompagnées par un grand nombre de policiers et d'agents du FBI. Selon nos premières informations, il

s'agirait de l'épilogue de l'attaque informatique perpétrée contre le FBI depuis le début de la soirée. Pour le moment, aucune intervention n'a été ordonnée et nous savons que le directeur de la division Cyber crime est en route. »

Sur le plateau de télévision, la présentatrice intervint alors pour interroger sa collègue.

— Matilda, sait-on qui sont ces hackers ?

— Non, nous l'ignorons pour le moment, comme nous ignorons le nombre de personnes présentes dans le café ou dans les bureaux situés aux étages supérieurs. Sur Internet, les *Anonymous* sont présentés comme les cerveaux de l'opération, mais aucune confirmation officielle ne nous est parvenue. Ce que nous savons, c'est que dès leur arrivée, les agents du FBI ont investi les étages de la banque située au-dessus du *Starbucks Coffee*[™]. Selon nos informations, la cible principale est le café, mais par mesure de prudence, les identités sont vérifiées dans tout le bâtiment et tout le personnel présent dans les étages est consigné jusqu'à nouvel ordre. Par contre, les clients et le personnel du café sont toujours coincés à l'intérieur, il leur est interdit de sortir. Mais je vois arriver en ce moment même le directeur du FBI accompagné de monsieur Benson. Ils sont harcelés de questions par les nombreux journalistes présents mais il y a deux rangées de policiers pour les séparer de nous. Nous allons essayer d'approcher la caméra pour vous permettre de voir en direct la suite des opérations. »

Sur l'écran de télévision, la silhouette de Mathida Robson disparut. Surélevée par une perche, la caméra put prendre en contre-plongée des images de Benson qui prenait un haut-parleur.

« Ylian Estevez, dit-il, tout l'immeuble est cerné. Veuillez sortir les mains sur la tête, doucement, il ne vous sera fait aucun mal. »

La caméra se plongeait vers l'entrée du café où les hommes masqués des SWAT entouraient les portes. Quelques minutes plus tard, Benson réitéra son appel.

« Estevez, vous êtes coincé. Toutes les issues sont bloquées. Nous vous laissons cinq minutes pour sortir, ensuite, nous donnons l'assaut. »

Le temps s'écoula rapidement, et le chef de brigade demanda à ses supérieurs l'ordre d'intervenir. Il fut accordé sur-le-champ.

Les forces spéciales lancèrent par les vitres des bombes fumigènes. Ils placèrent sur les fenêtres des caméras infrarouges qui permettaient de déterminer les personnes présentes et leur position. Comme aucun danger n'était signalé, la brigade d'intervention entra et plaça les quelques rares clients ainsi que le personnel contre le mur. Ils furent fouillés, puis la fumée se dissipant, le chef de brigade annonça que la zone était sécurisée.

Dans la foule, la curiosité était à son comble, et lorsque les policiers sortirent avec les huit personnes présentes à ce moment, des applaudissements se firent entendre. La caméra de CNN, comme les autres, tenta de capturer quelques visages, avec l'espoir d'accrocher une belle photo des criminels responsables de cet impressionnant déploiement de force.

La journaliste Matilda Robson reprit alors la parole.

« L'opération s'est déroulée sans violence, en quelques minutes à peine. Les équipes de la police scientifique sont sur place et vont à présent traquer le moindre indice pour tenter de confondre les pirates. »

En même temps qu'elle commentait, elle parvint à attirer vers elle le directeur du FBI.

— Monsieur Dyson, pouvez-vous nous dire un mot sur l'antenne de CNN ? les pirates sont-ils arrêtés ?

— Il est encore trop tôt pour le dire, répondit le directeur, trop heureux de se montrer à son avantage. Monsieur Benson et ses équipes ont pu remonter l'origine de l'attaque à cet établissement, et ce avec une certitude totale. À présent, nous allons interroger les personnes qui occupaient ce café et saisir tout le matériel. On vient de m'annoncer que l'attaque contre les équipements du FBI avait cessé, ce qui tend à dire que nous sommes parvenus à stopper ces bandits. Entre le moment où la police est arrivée et maintenant, personne n'est sorti, les auteurs de ce forfait sont donc en toute logique entre nos mains.

— Connaissez-vous leur identité ?

— Toutes les informations dont nous disposons seront mises à la disposition de la justice, je ne peux rien vous dire de plus.

Le directeur s'éloigna, toujours suivi par un nombre impressionnant de journalistes et de photographes faisant crépiter leurs flashes.

Alors que l'entretien entre l'envoyée spéciale et les experts du plateau continuait, Léa était sur les nerfs. Elle n'avait pas pu voir les personnes qui avaient été appréhendées, il lui était impossible de savoir si j'en faisais partie.

La foule commençait à se disperser. Derrière la journaliste, des jeunes excités sautaient et faisaient des grimaces pour passer à la télévision. Soudain, Léa aperçut un jeune homme hochant la tête, le front en partie caché sous une casquette des Denver Broncos. Il sirotait une boisson et faisait des petits signes de la main. Un sourire éclaira le visage de ma chanteuse favorite. J'ai toujours eu une façon toute personnelle de me signaler.

À cinq minutes près, j'avais échappé à la souricière et Benson allait encore être furieux.

Lorsque l'émission reprit son cours, Léa éteignit la télévision et s'endormit, apaisée.

18 décembre, 1h55

Mark Benson ne décolérait pas. Les huit personnes occupant le café avaient été transférées dans une antenne du FBI, mais aucune d'elle n'avait le profil requis. À l'exception des trois employés, tous les clients étaient récemment entrés dans l'établissement, et aucun ne disposait d'un quelconque équipement informatique. Il y avait un couple apparemment sans histoires venu faire une pause après les courses de Noël, un entrepreneur de Baltimore et son associé, qui s'étaient donné rendez-vous à cet endroit pour préparer une réunion prévue le lendemain à la banque, et enfin un employé de la municipalité, chargé de nettoyer les rues et qui prenait sa pause.

Les inspecteurs du FBI posaient bien des questions, mais les réponses paraissaient on ne peut plus logiques et fort éloignées de ce qu'ils attendaient.

Benson décida d'interroger séparément les employés. Le premier fut rapidement mis hors de cause, il avait pris son service deux heures avant, en remplacement de deux de ses collègues. L'attaque ayant été initiée en début de soirée, il ne pouvait y être mêlé.

Ils interrogèrent ensuite un dénommé Jo, lequel tenait la caisse et aidait à la préparation en cas de besoin. Il n'avait pas d'ordinateur et ne semblait pas y connaître grand-chose. Il n'avait pas quitté son poste durant tout son service mais donna une information d'importance. Selon lui, un client était resté toute la soirée, le nez sur son portable, installé dans l'angle mort, sous l'escalier. Il ne l'avait pas vu sortir mais il était certain qu'il y était peu de temps avant l'intervention de la police car sa collègue, Nancy, lui avait apporté une boisson en salle, ce qui était peu courant. Même en insistant, Benson, Davis et l'inspecteur présent à l'interrogatoire ne purent obtenir de description. La seule certitude issue de l'entretien était que Nancy, avait remarqué ce type, l'avait régulièrement observé et lui avait parlé.

L'inspecteur du F.B.I reçut alors un appel de l'équipe scientifique. Un agent lui confirma que de la caisse, une partie de la salle n'était pas visible et que de cette position, Jo le serveur ne pouvait voir le présumé pirate. Il annonçait également avoir saisi un ordinateur portable branché à côté de celui de la caisse. L'équipe l'amenait pour expertise.

Il restait donc à interroger Nancy. Ils la firent entrer et s'installer.

— Mademoiselle, dit Benson, j'imagine que vous savez pour quelle raison vous êtes là.

— Pas vraiment, répondit la jeune fille, nullement impressionnée. J'ai vaguement entendu parler de piratage informatique.

— Exact, une tentative d'intrusion dans un serveur gouvernemental. Pour votre information, cela coute entre trois et vingt ans de prison dans cet État.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

— Parce que le piratage venait du *Starbucks Coffee*[™], et que vous êtes, avec votre collègue, les seuls à y avoir passé toute la soirée. Disposez-vous d'un ordinateur personnel ?

— Oui, dit-elle en laissant tomber ses bras. Il est dans la remise. Je m'en sers pour télécharger des films.

— Ah, tiens ! s'exclama Benson tout sourire. Voici qui est prometteur. Sachez que nous allons analyser cet ordinateur et qu'il va nous cracher toutes ses vérités.

— Vous y trouverez un logiciel de téléchargement et quelques films, rien d'autre.

— Parce que vous avez effacé tout ce qui pouvait vous mettre en cause ?

— Je n'ai rien à voir avec votre histoire, monsieur, mais ne me prenez pas pour une imbécile. Je sais pertinemment que vos experts sauront très vite si j'ai supprimé quelque chose. Si vous me poursuivez pour avoir téléchargé illégalement quelques films, allez-y, mais personne ne trouvera rien d'autre sur cette machine parce qu'il n'y a rien.

— D'accord, mademoiselle, répondit Benson. J'ai envie de vous croire, mais pour m'aider dans cette voie, il va falloir répondre à une question pour laquelle j'ai déjà une réponse. Si vous vous trompez, nous allons passer une longue nuit ensemble. D'accord ?

— Vous allez me demander s'il y avait une personne toute la soirée avec un ordinateur, c'est ça ?

— Précisément ! lança Benson. Elle est vive d'esprit cette petite. Alors ?

— Oui, il y avait un type. Il est resté à la même table, sous l'escalier, jusqu'à même pas dix minutes avant l'arrivée de la police.

— Qu'est-ce qu'il faisait ?

— Il travaillait sur son ordinateur. Il avait un petit boîtier noir connecté, un peu plus gros qu'une calculatrice, avec une sorte de grand V stylisé dessus.

Benson jeta un regard à Davis, qui acquiesça.

— C'est un boîtier Veritad. Un équipement pour le *WIFI*, ça étend le champ de connexion, assure la bande passante, brouille les communications si besoin, et casse aussi les clés. C'est une cochonnerie espagnole très appréciée des hackers, et de nos services.

Benson répondit en hochant la tête de bas en haut.

— Mademoiselle, je vais avoir besoin d'une description très précise de ce monsieur. Vous l'avez bien vu ?

— Je lui ai même parlé.

Benson jubilait. Depuis des années, il cherchait à mettre un visage sur le nom d'Estevez. Là, il touchait au but.

— Je vous écoute, dit-il posément à la jeune serveuse.

— Eh bien, il était assez gros, trapu, les cheveux courts, châtain clair. Je dis court parce qu'il avait une casquette et les cheveux ne dépassaient pas. Il avait aussi un tatouage sur le poignet droit, mais ce qui m'a frappé, c'est qu'il était gaucher.

— Habillé comment ?

— En noir, chemise et pantalon, pas vu le reste.

— Les yeux ?

— Pas vus non plus, il avait des lunettes rondes, un peu colorées.

— La voix ?

— Normale, rien de spécial, pas d'accent.

Benson réfléchit un moment.

— Vous avez été très coopérative, pour votre affaire de téléchargement illégal, je crois que ça va s'arranger, nous allons vous garder encore un peu pour le portrait-robot. Déjà le signalement que vous nous avez donné est intéressant. Nous allons le transmettre au FBI pour trouver d'autres témoins.

« Pour trouver d'autres témoins avec cette description, il va falloir que tu te grattes, gros porc ! », pensa Nancy tout en gratifiant Benson d'un sourire angélique.

Alors que les agents prenaient en charge la serveuse, Benson regarda son téléphone. Il fut surpris par le nombre d'appels en absence, et plus précisément de la part de Norman.

Il rappela son collaborateur.

— Que se passe-t-il ? demanda le directeur de l'unité Cyber-Crime

— Nous avons un gros problème ici, répondit Norman. Nous n'avons plus d'électricité.

— Quoi ? Mais c'est impossible ! Nos réseaux électriques sont totalement autonomes, doublés et même triplés pour les secteurs critiques.

— Je sais, patron, ça paraît ahurissant, surtout un jour comme aujourd'hui. Les gars de la maintenance sont allés voir au niveau des groupes électrogènes ce qui se passe, j'attends leur appel. En attendant, c'est le noir total, il n'y a que les PC portables qui marchent mais on a plus de réseau. Et vous, vous avez coffré Estevez ?

— Non, dans la nature. Une question Norman : avec vous vérifié *Galaxy* ?

— D'ici, je n'ai pas accès. Et l'entrée à l'étage *Galaxy* est verrouillée. Mais comme tout l'immeuble est en panne, j'ai pensé que *Galaxy* devait être éteint également.

— Demandez à la maintenance de vous ouvrir le couloir, ils ont un passe de sécurité. Attendez-moi sur place, il faut savoir si *Galaxy* est opérationnel.

Il raccrocha brutalement et accompagné de Davis, se dirigea vers la sortie, contactant le chauffeur pour qu'il se prépare à les conduire à Pennsylvania Avenue.

Dans la voiture qui les ramenait, il informa Davis de l'incident électrique.

— Il n'y a pas de sécurisation du réseau électrique ? s'étonna le jeune homme.

— Il y a deux groupes électrogènes distincts, expliqua Benson. Ils sont prêts à prendre le relai. Les immeubles du FBI sont raccordés au réseau électrique civil via un nœud à l'entrée qui analyse les perturbations, à travers un système de batteries de haute technologie venues de la NASA. Cela fonctionne comme un onduleur géant. Mais en cas de coupure, notre autonomie est de quinze minutes. C'est pourquoi l'interruption du signal électrique provoque le démarrage du premier groupe, capable à lui seul d'alimenter tous les bâtiments en pleine capacité. En deux minutes, nous retrouvons une énergie suffisante et stable. Au cas où ce réseau de secours serait défaillant, le second groupe s'activerait, n'alimentant que les systèmes critiques.

— Dans ce cas, comment est-il possible que tous ces systèmes redondants soient tous en panne en même temps ?

— Parce que quelqu'un les a sabotés ! répondit Benson.

18 décembre, 3h

À la télévision, toutes les chaînes évoquaient l'attaque contre le FBI. Le black-out étant décrété depuis plusieurs heures, il était devenu impossible aux médias d'obtenir la moindre information officielle. Les sites dépendant du FBI étaient à nouveau connectés, mais seul un message en page d'accueil attendait les visiteurs qui se massaient.

Certains analystes prétendaient que l'opération des pirates était toujours en cours et qu'il ne s'agissait là que d'un écran de fumée destiné à faire baisser la tension. Le FBI détenait toujours en ses locaux plusieurs suspects. À Washington, le calme était revenu sur la 14e rue, mais un panneau sur la porte annonçait une fermeture pour raison judiciaire, ce que confirmait la présence de policiers en faction.

J'avais éteint mon téléviseur et m'étais installé sur mon ordinateur. Mystic m'y attendait.

— Où en est-on ? demanda-t-il.

— On attend, l'action principale est en cours.

— J'ai craint pour votre sécurité, tout ceci a fait grand bruit. Nous allons pouvoir revendiquer un coup de force encore jamais réalisé. Pour nous, l'écho va être colossal, nous allons atteindre une crédibilité que nous n'espérions plus.

— L'important, Mystic, pour vous comme pour moi, n'est pas la crédibilité de votre mouvement. Ce qui compte, c'est la destruction de *Galaxy*. Notre liberté, voilà le seul combat qui m'intéresse. Que vous ayez obtenu l'oreille de CNN ne me fait ni chaud, ni froid.

— Je sais bien Ylian, et je sais aussi tout ce que nous vous devons.

— Rien, pour le moment, Mystic, je n'ai pas encore confirmation de la réussite de l'attaque.

— En ce qui concerne l'objectif technique, le seul qui vous importe, oui. Mais pour nous, c'est déjà une réussite totale. Que se passe-t-il en ce moment ?

— Si mon plan se déroule sans accroc, il va bientôt y avoir un peu de musique au FBI.

— J'attends votre feu vert pour préparer notre communiqué, Ylian.

— Nous sommes bien d'accord, je n'y figure pas ?

- Absolument. Je pense que vous êtes sûr de vous sur ce plan là, comme pour le reste, au demeurant.
- Oui, dis-je. Que le FBI sache que je suis l'auteur de sa plus cuisante défaite suffit à mon bonheur. Je vous laisse avec grand plaisir les premières pages de journaux, vous en êtes plus friand que moi. N'oubliez pas non plus de faire bon usage des rapports *Galaxy* !

18 décembre, 3h10

Mark Benson et Terell Davis arrivèrent, vers trois heures du matin, au Quartier Général du FBI. Ils en sortirent et se dirigèrent vers les signaux lumineux qu'un agent de maintenance produisait à l'aide de sa lampe torche.

- Par là ! dit-il en leur faisant signe de descendre.
- La lumière est revenue ? interrogea Benson.
- Oui, monsieur, nous avons été contraints de débrancher tous les équipements informatiques pilotant le système d'énergie, et de passer en manuel.
- Sur les groupes ou la ville ?
- Sur le réseau urbain, monsieur, nous avons déconnecté le nœud de contrôle, c'était la solution la plus sûre et la plus rapide.

Benson peinait à parler en montant les escaliers. Son surpoids l'handicapait dans ce type d'exercice. Ils arrivèrent devant l'étage réservé à *Galaxy*. Le couloir était ouvert et ils s'y engouffrèrent afin de retrouver au plus vite Norman. Ils le trouvèrent avec Eliott et Jenna, devant l'entrée de la salle.

- Alors ? demanda Benson.
- Bloqué, monsieur. Nos badges ne fonctionnent plus.
- Laissez-moi faire ! Vous avez un tournevis ou un petit couteau ?

Eliott sortit un petit couteau suisse accroché à ses clés.

Benson utilisa le canif pour dévisser une petite plaque située sous la badgeuse et découvrir un clavier composé de dix chiffres.

— Procédure de sécurité ultime, dit-il en pressant les touches, il va nous falloir attendre cinq minutes pour retaper le code, et la salle sera ouverte. J'attends vos explications Norman !

— Eh bien, quelques minutes après votre départ, nous avons eu cette coupure de courant. Nous avons essayé de regarder les onduleurs de salle, ils avaient l'air de fonctionner, mais aucun courant ne sortait. Nous avons contacté la maintenance et nous avons vu avec eux ce qu'il convenait de faire. Nous avons essayé durant plus d'une heure de faire repartir les systèmes, mais rien à faire, tout bloqué. Nous avons cherché sur tous les étages l'endroit où il pouvait y avoir un obstacle, un court-circuit, ou quoi que ce soit qui puisse faire disjoncter le réseau, toujours rien. On a enlevé des murs des centaines de prises. Nous n'avions pas accédé à l'étage *Galaxy* à cause du sas. Comme je savais que *Galaxy* donnait sur une partie différente du réseau, je supposais que le problème venait d'ailleurs. Comme nous n'arrivions à rien, j'ai demandé aux gars de la maintenance de retourner au sous-sol pour débrancher tous les contrôles informatiques servant à réguler le courant et de tout rebrancher en direct, manuellement. Pendant ce temps, nous sommes allés nous faire ouvrir cet étage avec le passe des agents de sécurité.

— Et ? demanda Benson.

— L'étage *Galaxy* était éclairé, aucun problème électrique dans ce sous-réseau. Mais les badgeuses ne marchaient plus. J'ai pensé qu'elles avaient peut-être disjoncté et s'étaient réinitialisées. Peut-être sont-elles connectées au réseau énergétique principal ?

Benson mit ses mains devant son visage. Un frisson glacial s'étendit le long de son échine, il mesurait l'étendue de la catastrophe.

— Norman, dit-il, je vais vous expliquer ce qui s'est passé. Dès que vous avez repéré ce psychopathe d'Estevez, il a lancé la dernière phase de son attaque. J'ignore depuis combien de temps il était là, tapi sous votre nez, mais il nous a promenés toute la soirée avec sa fausse attaque, ses *botnets*, ses milliers de connexions. La seule chose qu'il attendait, c'était que nous connections *Galaxy* à notre réseau, donc à lui, parce qu'il savait déjà ce que nous avons mis tant de temps à comprendre, que c'était le seul moyen de remonter jusqu'à lui.

Donc, lorsque vous l'avez identifié, sur votre ordinateur, il a appuyé sur le bouton rouge, et il est sorti du café, forcément avant que

nous arrivions. Nous n'avions pas la moindre chance de le coincer. Son programme a attendu quelques minutes, sans doute le temps que de quelques opérations techniques, puis il a lancé sa réaction en chaîne.

D'abord, il a coupé le courant. Comment ? Eh bien, je suppose qu'il s'était introduit dans les ordinateurs qui pilotent le système d'énergie. En les reprogrammant, il doit y avoir un moyen de les mettre en panne, ou en blocage de sécurité. Ainsi, il vous empêchait d'avoir accès à *Galaxy* de votre ordinateur.

Puis il a changé les codes de la badgeuse, c'est un système disponible sur *Galaxy*, et il en a pris le contrôle.

— Ça je ne m'explique pas comment, monsieur, osa Norman.

— Moi si. Je ne suis pas comme vous un petit génie de l'informatique, mais je pense que ça fait un moment qu'il espionne tout ce que vous faites sur votre machine. Il sait donc comment vous accédez à *Galaxy*, et il a eu le temps d'en explorer les arcanes.

— Mais pourquoi ne pas avoir attaqué avant ?

— Parce que vous vous en seriez aperçu avant qu'il ne commette trop de dégâts. Donc, une fois changés les codes de la badgeuse, il se donnait encore un peu de temps pour finir son travail. Dans une minute, je vais retaper ce code et cette porte va s'ouvrir. Dieu sait ce que nous allons trouver derrière.

À cet instant, une musique inconnue retentit à travers les haut-parleurs de l'étage. Normalement destinés aux messages d'alerte ou de sécurité, ils étaient contrôlés par un ordinateur du sous-sol, au bureau de la sécurité.

Benson retapa le code et les portes vitrées s'ouvrirent. Ils se précipitèrent vers la console.

Sur l'écran, l'on pouvait lire en gros caractères :

« Net is a free Nation ».

Un bandeau défilait en dessous, à la façon des playlists de web radio. Il indiquait ceci :

« Vous écoutez actuellement *Galaxy my amor*, composé et interprété par Ylian Estevez. Norman ! le code d'accès administrateur

de cette boîte à sardine est 'imbécile'. Mais ne vous fatiguez pas, il ne reste plus rien dessus. Signé votre ami, défenseur de la justice et de la liberté, Ylian Estevez. »

XI

Lorsque nous aimons, nous voulons que nos défauts restent cachés, - non par vanité, mais parce que l'objet aimé ne doit pas souffrir. (Friedrich Nietzsche – le gai savoir).

18 décembre, 10h45

Nancy Harrington s'était levée tard. Elle avait passé la nuit dans les locaux du FBI et n'avait été reconduite chez elle qu'aux premières lueurs du jour.

Elle mit la cafetière en route et jeta un œil à l'extérieur. Il faisait beau mais sans doute froid. En face de son immeuble, une voiture noire était stationnée. Les vitres étaient embuées, à l'exception de celle du passager, à travers laquelle il était possible de distinguer deux hommes au volant, scrutant la façade. Le FBI l'avait relâchée, tout en gardant le regard braqué sur elle.

Elle alluma son ordinateur fixe. En se connectant à sa messagerie instantanée, elle eut la surprise d'une demande d'ajout de contact, émanant d'un certain « coca glacé ». Elle accepta, et immédiatement, elle vit que le mystérieux contact lui écrivait.

— Bonjour Nancy ! dis-je. Pas trop éprouvante cette nuit ?

— Non, ça va, j'y ai survécu. Comment avez-vous eu mon adresse ?

— Je m'ennuyais, alors j'ai visité un peu l'ordinateur que vous aviez laissé dans la remise.

— Bien sûr.

— Je voulais vous remercier pour votre pitoyable mémoire visuelle.

— Ah bon ? répondit la jeune serveuse.

— Le Washington Post diffuse ce matin le portrait-robot que vous avez donné au FBI. Si je ressemble à ça, il vous faut un labrador d'urgence.

Elle se mit à rire.

— Pourquoi avez-vous fait ça ? demandai-je.

— Moi aussi, je connais Ylian Estevez, et moi aussi, cette nuit-là, j'ai pensé à laisser mon PC allumé. Si je n'avais pas pris mon portable pour télécharger des films sur le Wifi du *Starbucks Coffee*[™], j'aurais fait partie de ceux qui ont collaboré à l'attaque. Moi aussi, je rêve d'une liberté au dessus de mes moyens. Je travaille tous les jours dans ce zinc vert et or, à servir des cafés en rêvant d'aller à Venise, un jour, alors pour une fois que j'avais l'occasion de faire quelque chose d'un peu héroïque, je ne pouvais pas rater l'occasion. Et puis ce Benson, je le trouve hideux.

— Je ne l'ai jamais vu, ricanai-je.

— menteur ! Sa tête est dans tous les journaux.

— Touché ! Je voulais juste vous dire merci, Nancy.

— De rien, répondit la jeune serveuse, émue. Ne changez rien, nous serons toujours plus nombreux derrière vous.

— Promis ! Et un conseil : achetez les journaux du soir.

Je disparus de l'écran de la jeune fille et éteignit mon Smartphone. Dans le hall, on appelait les passagers du vol pour Prague. Je me levai et pris ma place dans la file d'embarquement.

18 décembre, 11h

(Notes issues de divers comptes-rendus piqués dans une société de sécurité vendant des antivirus bavards et des rapports pompeux sur la cyber criminalité, et quelques administrations).

Un comité de sécurité exceptionnel avait été réuni. Les représentants de la NSA, de la CIA, du FBI, les militaires et la plupart des agences de sécurité étaient là. Benson était accompagné du directeur Dyson, les yeux outrageusement cernés. Devant l'immense table de réunion du pentagone, certains discutaient à voix basse. Tout au bout de la table, absorbé par une énième lecture du rapport secret de Benson, le représentant de la Maison Blanche semblait ne prêter aucune attention à l'assemblée. On attendait que l'écran géant s'allume pour que le président apparaisse.

Quelques participants lisaient le communiqué paru sur le site web du New York Times à paraître le lendemain. Cet article disait ceci :

« Mesdames, messieurs, chers citoyens américains,

La nuit dernière, une attaque a été perpétrée contre le FBI par notre groupe d'action anonyme pour la liberté. Elle a abouti à la destruction de l'intégralité des données stockées depuis plusieurs années par le réseau Galaxy.

Galaxy est un réseau secret, illégal et liberticide, ayant coûté plusieurs milliards de dollars au contribuable américain. Il scrute illégalement Internet et engrange de façon totalement illégitime et arbitraire, sans contrôle d'aucun pouvoir et sans la moindre transparence, des informations confidentielles transitant sur le net. Ces données sont conservées à l'insu des citoyens de ce pays, mais également des autres nations car Internet ne connaît pas de frontières.

Plusieurs commissions d'enquête, plusieurs rapports, plusieurs actions ont été tentées afin de limiter, contrôler ou faire cesser cette violation massive des droits les plus élémentaires à la vie privée des internautes, et ce en pure perte. L'opacité de l'administration a toujours conduit à une négation totale de l'existence de Galaxy.

Afin que l'administration ne puisse se retrouver en porte-à-faux avec ses nombreuses affirmations, nous avons donc mis fin, de manière douce, aux agissements du réseau Galaxy et ce sans abimer autre chose que les données illégales qu'il contenait. Ainsi, il est désormais vrai que Galaxy n'existe pas.

Nous demandons à l'administration américaine de prendre acte de cette démonstration pour mettre fin de façon définitive à cette négation de la confidentialité qu'est Galaxy, de démanteler ses ressources et de les confier à la recherche scientifique qui manque cruellement d'équipements de ce calibre. Nous lui signalons que nous disposons d'un détail complet de l'infrastructure de Galaxy et que, si cela s'avérait nécessaire, nous publierions ces informations sur le net.

Nous l'avertissons également de la publication prochaine des rapports Galaxy avec certains noms et coordonnées de personnes ayant fait l'objet de recherches à caractère illégal sur ce système. L'administration américaine devra s'attendre à de nombreux procès pour violation du premier amendement à la constitution et pour infraction à de nombreuses législations fédérales et accords internationaux.

Nous demandons également à l'administration de ce pays de repenser sa politique de sécurité informatique et de cesser ces pitoyables tentatives de contrôle sur un réseau que son gigantisme rend par essence incontrôlable. Nous proposons à ce titre la reconversion du site de Fort Williams en centre de recherche scientifique civil.

Notre action continuera tant que ce combat aura un sens.

Nous sommes Anonymous.

Nous sommes légion.

Nous ne pardonnons pas.

Nous n'oublions pas.

Redoutez-nous.»

Les articles de journaux commentaient allègrement l'attaque, fustigeaient la faiblesse des défenses, et se délectaient de l'arrogance des pirates. Mais certains billets, émanant de juristes ou d'opposants, ne décoléraient pas contre le cœur même de l'affaire, ce fameux réseau aujourd'hui détruit mais annoncé comme n'ayant jamais existé. Bien entendu, le gouvernement niait, mais certaines voix comparaient déjà l'affaire au Watergate et réclamaient des conséquences similaires, exigeant la publication immédiate des fameux rapports *Galaxy*.

Le président apparut sur l'écran mural.

« Est-ce que tout le monde est là ? » demanda-t-il.

Un léger brouhaha indiqua que oui. Le ton grave, le président s'adressa donc à son conseil de crise.

« Messieurs, et mesdames, je crois qu'il y en a quelques-unes, nous sommes réunis ici afin d'évoquer cette sinistre affaire de piratage. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec mes conseillers, avec les directeurs de la CIA, de la NSA et du FBI ainsi que les représentants des forces armées. J'ai également évoqué ce sujet avec différents chefs d'État, dont les messages de soutien public sont autant d'insultes à notre nation. J'ai honte, parce que les États-Unis, pères d'Internet et de l'informatique, sont aujourd'hui la risée du monde.

Cet acte de terrorisme n'est pas seulement une opération anti FBI. En détruisant *Galaxy*, ces fous ont mis à terre l'un de nos plus couteux

et plus efficaces systèmes de surveillance et de protection. Nous avons de l'avance en matière de cyber guerre sur les autres nations, désormais nous avons du retard. Il y a des responsabilités à trouver, et je suis déterminé à les sanctionner.

Je tiens donc à vous donner mes instructions, lesquelles vous serviront de fil conducteur pour vos débats à venir. Je veux viser personnellement tous les travaux qui sortiront de ces commissions.

En premier lieu, je veux vous dire que je suis très mécontent du manque d'appui accordé au FBI lorsque devant les instances capables de l'assister dans cette épreuve, il n'a obtenu pratiquement aucun soutien. Cette guerre entre les agences de ce pays me fatigue, et s'il faut encore faire sauter des têtes pour vous faire comprendre qu'il est indispensable de travailler ensemble, je le ferai. Hier soir, nous avons assisté au navrant spectacle de notre désunion tandis que nos adversaires s'unissaient par milliers pour nous terrasser. Ils sont loin, les idéaux de nos aïeux, ceux qui ont donné sa fierté à notre bannière étoilée.

Ensuite, j'ai pris la décision de maintenir en poste l'actuelle direction du FBI, y compris la Division Cyber. Toutefois, une réorganisation fonctionnelle aura lieu et l'un de mes conseillers sera affecté au FBI afin de coordonner l'organisation en matière de cyber criminalité.

Nous étudions actuellement la possibilité de dégager de nouveaux fonds à affecter au renforcement de nos défenses informatiques critiques. Je donne pour mission à cette assemblée de travailler avec efficacité à une remise à plat et à une consolidation de notre infrastructure informatique avec pour axe central l'élaboration du complexe de Fort Williams. Je veux que vous preniez conscience, tous, que la troisième guerre mondiale sera numérique et virtuelle, mais que ses impacts sur la vie réelle seront pires que tout ce que nos aînés ont connu. Si la division Cyber Crime, chargée de traquer ces criminels, est elle-même vulnérable dans ce qu'elle a de plus précieux à défendre, qu'en sera-t-il de nos armements, de nos centrales nucléaires et de nos capacités énergétiques, nos réseaux de transport, pour ne citer qu'eux. Je sais que certains seront tentés d'en faire une querelle de personnes, mais je suis intimement persuadé que l'auteur

de ces forfaitures aurait pu faire la même chose à la CIA ou à la NASA.

Vous avez donc du pain sur la planche. Je veux que dans un an, jour pour jour, nous disposions d'un réseau gouvernemental totalement invulnérable. Il me reste une dernière consigne. Je souhaite, non, j'exige, que tous les moyens de la CIA, de la NSA et du FBI soient immédiatement mis en œuvre pour retrouver et arrêter le *hacker* Ylian Estevez. Merci de votre attention. »

L'image se brouilla et les débats commencèrent. Benson regarda sa montre, puis les éminents responsables qui commençaient déjà à se chamailler. Le président avait été ferme et courageux, mais Benson doutait d'une quelconque concorde des agences autour de ce sujet.

19 décembre, 18h

Tous les journaux du soir avaient titré sur le message des *Anonymous* et la révélation des premiers rapports *Galaxy*. Les éditorialistes se délectaient du sujet qui leur était offert sur un plateau.

Les tentatives d'explications de la Maison-Blanche et du FBI n'avaient guère convaincu. Les autorités avaient argué de la nécessité de s'armer pour la cyber guerre qui faisait rage, mais la capture massive des données n'était pas du goût des peuples américains et du monde entier. Le fait que des hackers aient pu prendre possession de ces documents secrets prouvait à quel point il était illusoire d'espérer espionner le monde tout en gardant le fruit de cette honteuse curiosité totalement confidentiel.

Tout commença sur Facebook. Les appels à la manifestation dans les grandes villes des États-Unis se multipliaient, relayés dans les capitales européennes. Des dizaines de milliers de personnes se réunirent dans différents quartiers avant de converger vers les symboles de la représentation fédérale. Les forces de l'ordre s'opposèrent, les affrontements débutèrent. Partout, les mêmes scènes s'offrirent en pâture aux avides chaînes d'information qui s'étaient mises sur le qui-vive 24 heures sur 24, à grand renfort de titres clinquants et d'interventions d'experts plus ou moins dépassés.

L'heure du silence était passée, désormais, les médias ne pouvaient plus fermer les yeux.

Il en fut de même dans d'autres pays. Si en Afrique ou au moyen Orient, tout était prétexte au saccage des ambassades, dans des démocraties d'ordinaire plus modérées, on brûlait des drapeaux et des portraits du président. Les masques *d'Anonymous* fleurissaient, jamais ils ne furent autant légion. Mais les sittings pacifistes de Wall Street avaient cédé la place à la colère des foules. Les gros plans en prime time montraient des jeunes gisant, le masque de Guy Fawkes sur la tête. Des mamans ensanglantées sanglotaient sur les ondes, les chefs d'État appelaient au calme mais leurs troupes étaient de partout débordées. Voitures brûlées, vitrines cassées, barricades, le spectacle des peuples révoltés frappait les démocraties en pleine face.

Des échauffourées eurent lieu dans différents États, virant parfois à l'émeute. Les syndicats, les associations d'indignés, même des mouvements religieux grossirent rapidement le cortège des mécontents. La violence de la répression n'était plus acceptée, l'État avait perdu sa légitimité, la confiance n'y était plus, et l'on commençait à entendre la voix des sénateurs opportunistes qui s'offraient en alternative aux gouvernants en place. Mais les lacrymogènes n'atteignaient pas leurs yeux, et leurs paroles ne trouvaient guère d'écho auprès des masses en furie.

Les banques, cibles prioritaires, étaient toutes fermées. L'Amérique vacillait, les descendants de Georges Washington avaient ouvert les yeux, jamais ils n'accepteraient une dictature, fut-elle celle du dollar.

Le phénomène ne faisait que commencer, une révolution était en marche, simultanément, partout dans le monde. À la hâte, certains dirigeants étrangers remettaient en cause les accords comme ACTA ou leurs lois liberticides, mais l'engrenage était en route, plus rien ne pouvait l'arrêter.

19 décembre, 23h

Alors qu'elle se dirigeait vers les loges, en nage après son concert, Léa croisa son assistante.

— Quel magnifique bouquet de fleurs ! s'exclama-t-elle.

— Un fan ! Il dit s'appeler Mitchell Murdock ! Il a laissé une carte et souhaite venir te saluer dans ta loge.

— Un fantôme, plutôt. Il est plutôt grand, cheveux noirs, air un peu sombre, avec des bottes, non ? demanda Léa.

— Pour les bottes, je n'ai pas regardé, mais le reste, c'est plutôt ça.

— Fais-le patienter dix minutes et envoie-le-moi. Et pour le dîner, tu annules tout.

— Encore ? Mais ça fait deux fois.

— Tant pis, j'ai un rendez-vous ce soir.

Elle se doucha rapidement et reprit son maquillage. Puis, vêtue de sa seule serviette, elle sortit de la salle de bain et me vit, assis sur la chaise de sa coiffeuse.

— Quelle bonne surprise ! dit-elle en m'embrassant. Que me vaut ce plaisir ?

— Tu me manquais.

— Tu te fiches de moi ! Ça fait des semaines que je n'ai plus de tes nouvelles. Je crois plutôt que tu as envie de te faire oublier un peu, et tu t'es alors souvenu que j'existais.

— Tu es belle même quand tu fais semblant d'être en colère, Léa, lui dis-je d'un air narquois.

— Oui, bien sûr, on ne peut rien cacher à monsieur le génie. Et qu'as-tu prévu, toi qui organises tout à l'avance, tu as peut-être quelque chose à suggérer ?

— Oui, un petit dîner dans un restaurant russe, on le dit parfait. J'ai réservé.

— Bien évidemment. Et puis ?

— Ta tournée se termine bientôt. Demain ici, puis encore deux dates à Vienne. Je ne connais pas l'Autriche. Ensuite, j'irais bien faire une balade avec toi à Venise, il paraît que c'est calme, Venise, l'hiver.

— C'est mort !

— Donc c'est calme ! insistai-je.

— On en reparlera, dit-elle. J'ai besoin de me préparer et j'ai encore plusieurs trucs à faire. Donne-moi l'adresse du restaurant et retrouve-moi là bas dans une heure.

— Bien, madame, répondis-je.

Je sortis en faisant la révérence.

Léa s'installa à sa coiffeuse et se prépara. Quelques minutes plus tard, elle entendit frapper à la porte. Pensant qu'il s'agissait de son assistante, elle ordonna d'entrer.

Derrière elle, une voix grave la fit sursauter.

— Bonsoir, Miss Traven. Vous vous souvenez de moi ? Mark Benson, du FBI. Je suis de passage à Prague et je n'ai pas résisté à l'envie de venir vous saluer.

Un frisson parcourut son échine en songeant qu'une minute auparavant, je me trouvais à la même place. Elle fit un effort pour se ressaisir et ne pas laisser paraître son trouble.

— C'est ... gentil. Je ne savais pas que vous étiez fan ?

— Pas exactement, non, il faut bien l'avouer. Mais j'ai pris quelques jours de congé, nous avons eu quelques soucis en Amérique, ces temps-ci. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Léa tentait de garder son calme.

— Très vaguement, dit-elle. Vous savez, les artistes vivent un peu dans leur monde, et nous n'avons pas toujours le temps de nous informer

— Bien entendu. Je me réjouis de voir votre succès, on dit que vous devez beaucoup à Internet, vous êtes une artiste de la nouvelle génération. J'ai en tout cas apprécié vos chansons. J'y ai trouvé une grande maturité. Je tenais donc à vous en faire compliment. Comptez-vous rentrer bientôt aux États-Unis ?

— Je ne le sais pas encore, dit Léa. Pourquoi ?

— Parce que nous aurons sans doute l'occasion de nous y revoir.

— À quel sujet ?

— Oh, rien d'important, la routine, quelques petits détails à vérifier, sur vos connaissances, notamment au sujet d'une musique originale en notre possession et qui, d'après les experts, présente d'étranges

similitudes techniques avec les vôtres. Mais à votre place, je ne m'inquiétera pas, une femme de votre intelligence sait choisir ses fréquentations. Je vous souhaite une bonne soirée, mademoiselle Traven.

Il se retourna et disparut lentement dans l'ombre du couloir.

Léa demeura prostrée un instant. Elle avait peur, une peur qu'elle n'avait plus ressentie depuis des mois. Elle comprit ce qui rythmait sa vie chaque heure, l'incertitude, l'obligation d'avancer sans être certain de ne pas se retrouver enfermé dans la nasse, un jour où le bonheur flottant dans l'air ambiant inhiberait sa prudence.

FIN

Amis lecteurs, si vous avez aimé cette histoire, soyez heureux, car je reviendrai bientôt dans d'autres aventures

Glossaire

Adresses IP

Chaque ordinateur sur Internet dispose d'une adresse propre, une identification attribuée par le fournisseur d'accès sous la forme de 4 chiffres de 0 à 255. Cette adresse permet d'identifier chaque utilisateur d'un appareil connecté, à un moment donné. Chaque connexion, et chaque transaction est stockée par le fournisseur d'accès dans des fichiers journaux consultables par la justice.

Analyseur de protocole

(cf sniffeur)

Bot

Cf Botnet

Botnet

Le botnet est un type d'attaque utilisée par les pirates Internet (Bot étant le diminutif de Robot). Le Botnet consiste à lancer des programmes qui vont prendre le contrôle, sur demande d'un programme maître appelé contrôleur, de l'ordinateur infecté. Ainsi, un très grand nombre d'ordinateurs appelés Zombies pourront, simultanément, répondre aux consignes du contrôleur et réaliser une attaque massive.

Brute Force

L'intrusion Brute Force consiste à faire bombarder un serveur par des programmes malveillants dans l'espoir de provoquer une erreur du système permettant au hacker d'exploiter une faille. Par opposition à l'ingénierie sociale, qui privilégie l'astuce, le piège et l'abus de confiance, la brute force se concentre uniquement sur la technologie pour venir à bout des défenses informatiques. Face à des ordinateurs bien protégés, elle est pratiquement inefficace, mais sur des machines incorrectement administrées, elle peut se révéler redoutable.

Caméra IP

Caméra connectée directement à un réseau, par exemple Internet. Ce type d'équipement est de plus en plus souvent utilisé pour la vidéosurveillance.

Hacktiviste

Contraction des mots Hacker et activiste. Personnes utilisant le réseau Internet pour défendre des idéaux par des moyens légaux, ou non.

DDos

Littéralement, Distributed Deny of Services. Le déni de service consiste à saturer un serveur de connexions pour le mettre hors service. Le hacker prend alors le contrôle d'un grand nombre d'ordinateurs esclaves, nommés zombies, activés par des maîtres intermédiaires nommés contrôleurs. Cet effet de cascade démultiplie le nombre d'ordinateurs capables de se coordonner pour effectuer un grand nombre de requêtes sur le serveur cible. C'est en raison de cet effet de masse que l'attaque est dite « distribuée ».

Ainsi, en imaginant qu'un site web puisse recevoir jusqu'à 30000 demandes simultanées, il sera saturé si 30000 utilisateurs se connectent en même temps. Mais en utilisant un bot net qui va maintenir 30 connexions par ordinateur, seules 1000 machines seront nécessaires pour atteindre le même résultat.

Décompiler

La compilation est une opération permettant de transformer le code issu d'un langage informatique en instructions machines, quasiment illisibles pour le programmeur, mais utilisable par la machine. La décompilation est l'opération inverse. Elle consiste à interpréter le code machine et tenter de le restituer dans un langage informatique permettant à un développeur de comprendre la logique et les traitements demandés au programme.

Domain Name Resolution

Le service DNS, utilisé notamment sur Internet, est un annuaire dynamique disponible sur tout le réseau. Il contient le lien entre les adresses IP des serveurs et les noms correspondants. Ainsi, les

logiciels comme les navigateurs peuvent aisément joindre les serveurs à partir de ce nom (google.com, yahoo.fr, ylianestevez.com). Lorsqu'un utilisateur se connecte au site ylianestevez.com, l'ordinateur demande au service DNS de résoudre ce nom, et de lui renvoyer l'adresse à laquelle il va se connecter (dans ce cas 217.160.8.98). Les machines peuvent donc aisément communiquer d'adresse à adresse et ce de façon transparente pour l'utilisateur.

EPROM

L'EPROM est un composant à mémoire non volatile situé dans les appareils électroniques sophistiqués. Il contient un ensemble de programmes informatiques permettant de gérer les fonctionnalités de l'appareil.

Firewall (cf Pare-feu)

Le firewall est un équipement de sécurité sur les réseaux. Il établit un filtre entre un réseau interne et un autre réseau, le plus souvent, Internet. Le Firewall fonctionne à partir de règles gérées par un administrateur. Celui-ci va définir quelles adresses, ou familles d'adresses, et quels ports sont autorisés à entrer sur le réseau. De plus en plus sophistiqués, ces équipements sont indispensables à tout réseau connecté à Internet. Les routeurs, et les différentes boxes des fournisseurs d'accès à Internet, disposent de fonctions basiques de Firewall.

Géolocaliser

Technologie permettant de localiser sur une carte un appareil, soit au travers d'un GPS, soit par l'intermédiaire des équipements permettant à l'appareil mobile de se connecter au réseau Internet.

Image mémoire

Procédé permettant de geler l'activité d'un ordinateur à un instant donné et de la stocker sur disque Dur. Par la suite, il est possible, à partir de cette photographie, de restituer la situation de la machine à l'instant où l'image a été prise. Ces procédés, bien connus des utilisateurs de portables (mise en veille) ou utilisés pas les systèmes de protection des données (type Ghost) sont également détournés et utilisés en sécurité informatique. Une image mémoire est prise avant l'activation du malware, puis son fonctionnement est étudié. S'il se

détruit ou provoque des dégâts, il suffit de restituer l'image mémoire prise avant son activité pour continuer les recherches.

Leecher

Expression décrivant l'activité d'une personne qui télécharge des données sans les partager. Par extension, elle est également utilisée pour les internautes téléchargeant illégalement sur Internet.

Pare-feu

Cf Firewall

Ports

La communication entre deux ordinateurs s'effectue entre deux adresses IP, et sur un canal donné, appelé le port. La plupart des services courants (le web, la messagerie ...) utilisent des ports déterminés. Mais les autres logiciels peuvent librement déterminer le port sur lequel ils peuvent communiquer, le tout étant d'être d'accord au préalable. On peut comparer cette notion aux canaux sur une CB, ou aux fréquences sur une télévision. Les firewalls ont la possibilité de bloquer des ports, ce qui équivaut à empêcher l'utilisation d'un canal. Dans ce cas, le plus efficace est de le paramétrer afin qu'il bloque TOUS les ports SAUF ceux qui sont connus et, à priori, sécurisés, comme le port 80 utilisé pour le WEB ou les ports 25 et 110 utilisés pour la messagerie. Mais certains logiciels utilisent d'autres ports pour véhiculer des données sécurisées sans risquer de mélange avec les autres ports. C'est le cas de certains antivirus, mais aussi des logiciels de messagerie utilisant l'authentification de données. Dans ce cas, si le port est bloqué, le logiciel se trouve dans l'incapacité de communiquer avec l'extérieur; seul un paramétrage adapté du firewall lui rendra cet accès.

Protocole

Une fois que deux ordinateurs sont d'accord sur l'adresse et le port qu'ils vont utiliser, encore faut-il qu'ils se comprennent, qu'ils emploient une langue commune. En informatique, l'ensemble des commandes et leur syntaxe propre à un service est nommé Protocole.

Proxies

Appelé également Gateway ou Passerelle, c'est un serveur relai. Il reçoit les demandes d'un ou plusieurs ordinateurs et les relaie vers une machine tierce, et vice-versa. Dans l'histoire du Net, les proxies ont eu plusieurs usages. Au début, lorsque les accès étaient moins faciles, ils remplaçaient les routeurs et pouvaient permettre à tout un réseau de partager une simple connexion par modem. Ils pouvaient également conserver en cache les données lourdes et récurrentes afin d'éviter de les télécharger inutilement plusieurs fois, économisant ainsi la précieuse bande passante. Enfin, certains étaient même équipés de fonctions de pare-feu. Aujourd'hui, leur usage est plus fréquent pour brouiller les pistes sur le net. En effet, le proxy étant un relai, lorsque l'on s'adresse à un site par son intermédiaire, c'est l'adresse du proxy qui est visible par le site, et non celle de celui qui la demande. Ce relatif anonymat peut compliquer la tâche de celui qui doit remonter à la source et découvrir quel utilisateur est réellement venu chez lui.

Racks

Armoires permettant la mise en fonction conjointe de plusieurs équipements informatiques. En français, on utilise fréquemment le mot Baie. Les hébergeurs Internet ainsi que les entreprises ou organismes disposant de serveurs les exploitent le plus souvent dans des baies. De même, certains équipements de stockage gèrent conjointement des baies entières de disque durs afin d'étendre la capacité de stockage et de sécuriser les données présentes sur les serveurs.

Sinkhole

Procédé de lutte contre le piratage consistant à détourner le nom DNS du contrôleur d'un bot Net pour que les ordinateurs qu'il exploite envoient leurs données vers une sorte de cul-de sac. Là, les experts pourront analyser le protocole utilisé par le BotNet et découvrir son mode d'action ou de propagation. Le Sinkhole permet également de couper ce lien entre le zombie et son maître, et donc de diminuer l'effet nocif du BotNet.

Sniffeur

Appelé également analyseur de trame, sniffer ou renifleur. Appareil permettant d'observer les données brutes issues d'un réseau. L'appareil renifle les données et permet de les restituer en totalité. Même mélangées, ces données peuvent être retraitées par des logiciels pour déterminer le contenu des flux passant par l'appareil. Le logiciel découpe alors ces communications en fonction des adresses et des ports utilisés pour rendre ces informations exploitables. Il s'agit donc d'un espion dont la vocation est de retranscrire tout ce qui sort d'un réseau, à charge ensuite pour celui qui l'exploite, de faire le tri.

Switch

Équipement de réseau. Il permet de fédérer et partager les données sur un réseau. Bien que technologiquement plus évolué, le Switch est au réseau ce que la multiprise est au courant électrique.

Team

Équipe de pirates informatiques, reconnus, et signant ses exploits au nom de cette équipe.

Trojan

Cheval de Troie. Logiciel malveillant utilisant l'usurpation comme moyen d'entrée. En général, il se présente sous la forme d'un autre logiciel aux fonctionnalités respectables, tout en cachant les intentions réelles du programmeur.

Videur

Programme destiné à éliminer en urgence les données sensibles d'un ordinateur. Très simple à réaliser, il est en général chargé d'effacer un ou plusieurs dossiers de façon définitive, c'est-à-dire en recopiant physiquement de nouvelles données neutres à la place des données sensibles. Parfois, le logiciel efface l'intégralité du disque dur, pouvant aller jusqu'à le rendre inutilisable. Le videur sert à éviter, lors d'une saisie par la justice, que le contenu de l'ordinateur serve de pièce à conviction.

VoIP

Voix sur IP. Technologie aujourd'hui omniprésente consistant en une numérisation à la volée du son du téléphone pour le transmettre, via

Internet, à l'équipement téléphonique cible, qui effectue l'opération inverse. La voix sur IP a été popularisée sur le Net par des logiciels comme Skype, mais est également utilisée par les opérateurs de téléphonie (et d'Internet) à grande échelle. C'est cette technologie qui permet, par exemple, d'offrir les télécommunications fixes gratuitement, en illimité et sur un grand nombre de pays. La VoIP a démocratisé les télécommunications téléphoniques, mais a étroitement lié le téléphone et le Net, pour le plus grand bonheur des *hackers*.

Vpn

Virtual Private Network. Le réseau privé virtuel est une technologie permettant d'établir, au sein du réseau public Internet, un sous-réseau protégé, en général crypté. Au sein des entreprises ou organismes, sa principale utilisation est l'établissement d'un lien sécurisé entre un ordinateur extérieur et le réseau local interne. Une fois ce lien établi, l'ordinateur nomade est vu comme un membre du réseau local, comme s'il était présent physiquement dans les bureaux. Très pratique, cette option est également très dangereuse car si un ordinateur nomade est victime d'une intrusion, le fait de disposer d'un VPN donne au *hacker* un accès au réseau interne, en lieu et place du légitime utilisateur.

Le VPN est également utilisé sur Internet pour masquer sa véritable identité. Une fois la liaison établie avec un VPN, toutes les transactions se font avec l'adresse attribuée au sein du VPN, et non plus avec celle qui a servi à se connecter à Internet.

WIFI

Le Wifi est une technologie de réseau sans fil. Très généralisée, elle permet aux ordinateurs, le plus souvent portables, aux smartphones, aux tablettes ou aux consoles de jeu d'accéder au routeur (ou à une Box pour les particuliers), mais aussi à certains périphériques comme les imprimantes.

Références

Création du datacenter de fort Williams :

<http://www.datacenterknowledge.com/archives/2009/07/01/nsa-plans-16-billion-utah-data-center/>

Comment le FBI a bloqué MegaUpload

http://www.lemonde.fr/technologies/infographie/2012/01/20/comment-le-fbi-a-t-il-bloque-megaupload_1632639_651865.html

Cyber Crime au FBI : <http://www.fbi.gov/about-us/investigate/cyber/cyber>

Mythologie du hacker : <http://www.cyroul.com/mythologie-du-geek/mythologie-du-hacker/>

Inquiétudes sur ACTA : <http://lci.tf1.fr/high-tech/les-inquietudes-grandissent-face-a-l-acta-l-hadopi-au-niveau-international-7071924.html>

Lois SOPA et PIPA : <http://www.rue89.com/2012/01/19/lois-pipa-et-sopa-les-geants-du-web-feront-ils-ceder-le-congres-us-228526>

Loi CISA : <https://www.propublica.org/article/is-cipsa-sopa-20-we-explain-the-cybersecurity-bill>

Table des matières

Journal d'un Hacker	1
Hacker	4
I.....	6
II	28
III.....	48
IV.....	65
V	81
VI.....	93
VII	108
VIII.....	126
IX.....	146
X.....	168
XI.....	184
Glossaire.....	194